UNE

DERNIÈRE PASSION

PAR

MARIO UCHARD

NEW-YORK

CHARLES LASSALLE, ÉDITEUR

Bureau du Courrier des Etats-Unis

92 WALKER ST.

1866

UNE DERNIÈRE PASSION

PAR

MARIO UCHARD



NEW YORK
CHARLES LASSALLE, ÉDITEUR
92 WALKER STREET

1866

UNE DERNIÈRE PASSION.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Ce fut une tempête du ciel qui me précipita dans ces orages du cœur où je fus foudroyé.

Nous revenions de chasser l'isard au haut du grand Salève.

— Alerte, alerte ! s'écria Frantz, le nuage nous gagne, il faut jouer des jambes si nous voulons atteindre le ravin de l'Ours avant qu'il soit devenu torrent.

A ce moment, le souffle de la tourmente nous enveloppa brusquement, un pin arraché du flanc de la montagne s'abattit devant nous avec un fracas formidable de branchages brisés, oscilla un instant, puis resta couché au travers de la route, surplombant à demi le précipice.

— Salut au géant qui tombe ! dit Frantz en soulevant son chapeau. *Gott sei Dank!*... nous l'avons échappé belle.... Dix pas de plus, nous étions écrasés !

Et, sans autres façons, il franchit d'un élan l'obstacle inattendu. Je le suivis, admirant ce jeune courage qui n'avait pas même bronché devant un si terrible hasard.

Mais ce n'était point l'heure des réflexions, l'ouragan était déchaîné: par intervalles, des mugissements sourds montaient de la vallée, et, du plus loin de l'horizon opaque, déchiré par la foudre, un grand voile sombre, haché de pluie, traînant sur le lac plombé, semblait voler vers nous pour nous engloutir dans sa nuit humide. Au-dessus de nos têtes le ciel bleu.

— Malheur aux pêcheurs attardés sur le lac, reprit Frantz; demain les gens de Genève pourraient bien en pleurer plus d'un ! .... Ainsi va le pauvre monde ! .... Pour ne point mourir de faim, ils vont jusque dans le sein de la mort chercher leur pain de vie.

Un éclat de tonnerre, répercuté par les roches ébranlées, répondit à ces derniers mots. On eût cru que le mont vibrait sous nos pieds; puis le grondement roula d'écho en écho jusqu'aux cimes lointaines et s'éteignit. Le silence des solitudes alpestres reprit son empire, mais un silence morne, lourd, inquiet, comme si la nature craintive eût pressenti la venue de la tempête. Des aigles tournoyaient sur les abîmes, jetant des cris plaintifs.

— Le Maître éternel vous donne un merveilleux spectacle, me dit Frantz, il y a là tout un chant pour votre prochain poème.

Je ne répondis point, je ne sais quelle rêverie s'était emparée de moi devant les sublimités de ce désordre. Ces grandes vapeurs noires, sillonnées par des clartés soudaines, dévoilaient par instants à mes yeux des aspects inconnus. C'était comme une vision apocalyptique, où tout était splendeur, mystère, infini. Il me semblait que cette route tant de fois parcourue s'ouvrait sur un monde nouveau où j'allais recommençer ma vie.

A un détour du chemin, Frantz s'arrêta ; et, me montrant au dessous de nous un tourbillon sombre:

— Nous arrivons trop tard, dit-il; l'ouragan fait rage dans la Grand'Gorge et nous enlèverait comme des plumes.... Si vous voulez rentrer ce soir à votre château de l'Ombrée, il faut faire appel à vos jarrets de montagnard et descendre par le sentier des Biches, où nous serons à couvert.

— Allons, répondis-je.

Quittant alors la route, nous nous lançâmes à travers les pentes, nous aidant de jeunes sapins, et nous atteignîmes le sentier connu des seuls guides et des chasseurs.

Une demi-heure plus tard nous arrivions au bord du lac, du côté de Morey; mais ce détour nous avait conduits à une heure de marche du château : ce qui nous eut peu touchés, si, par disgrâce, nous n'eussions presque aussitôt été assaillis par l'orage qui nous avait rejoints.

Autour de nous, nul abri : la nuit était venue; la grêle nous cinglait le visage, et notre mésaventure devenait cruelle quand le feu d'un éclair illumina tout à coup un châlet enfoui au milieu des arbres à cinquante pas de nous.

— Eh ! parbleu, voici notre affaire ! dit Frantz, c'est la villa du Lord; elle est déserte, mais nous sommes sûrs de trouver le kiosque ouvert.

Nous courûmes vers ce refuge inespéré. Une porte en défendait l'entrée, Frantz tourna sans hésitation la clef.

— Entrons, reprit-il : nous sommes ici les maîtres. La villa est abandonnée depuis la mort de l'Anglais qui l'a bâtie, et je me suis déjà souvent abrité dans ce petit belvédère.

Je le suivis, tâtonnant dans l'obscurité. Il défit son sac et en retira une petite lanterne qu'il alluma.

L'intérieur du kiosque était élégant et confortable. Une large vitrine, s'ouvrant sur le lac et ouvragée de fines boiseries, attestait le haut caprice d'un Anglais millionnaire; sur les solives brunes du plafond couraient des guirlandes de fleurs sculptées, peintes de couleurs naturelles, et dont le feuillage était d'or. Les parois de stuc, disposées en panneaux, portaient des encadrements également boisés, agrémentés des mêmes motifs. C'était un mélange de bizarrerie et de goût, qui n'était point sans grâce. Pour meubles, une table de marbre blanc, un divan et quelques siéges de vieux cuir.

— Mais, c'est un temple à Mercure voyageur que tu me fais découvrir là!.... dis-je enchanté.

— Ne l'aviez-vous jamais vu ?

— Jamais, et je rends grâce à ce lord de l'avoir bâti! car, je l'avouerai sans stoïcisme, je suis harassé et j'attendrai tranquillement la fin de l'orage.

— En ce cas, vous pouvez dormir. A la façon dont le lac se comporte, j'ai bien peur que nous ne repartions que demain.

— Diable ! m'écriai-je ; mais nos provisions sont épuisées.

— Si vous avez faim, je vais courir jusqu'au prochain village....

— Par ce temps? Dieu me garde de te laisser sortir.

— Bah ! pour une ondée, dit Frantz.

— Non, reste.... je t'en prie, ajoutai-je comme il se levait ; d'ailleurs, je n'ai pas faim.

Il se rassit avec simplicité, habitué qu'il était à me voir user de son dévouement.

Frantz Muller était une de ces natures à la fois mâles et ingénues que forment la solitude et la liberté des montagnes. Il avait vingt-quatre ans, et son histoire était touchante. Son père, guide à Chamounix, avait un jour sauvé la vie à un savant d'Allemagne, le docteur Vogel, en exploration dans les glaciers. Par reconnaissance, le docteur voulut se charger de Frantz, qui avait alors dix ans ; il l'emmena à Leipsick et l'éleva. Doué d'une intelligence rare, l'enfant était

devenu, à dix-huit ans, un des étudiants les plus estimés de cette université célèbre entre toutes, quand la mort du docteur Vogel vint tout à coup briser son avenir. Presque en même temps, le vieux Muller périssait dans une de ses vaillantes ascensions au Mont-Blanc. Seul soutien de sa mère, l'étudiant était revenu au pays. Sans ressources, il fallait vivre. Pour se faire guide comme son père, il suffisait d'avoir du cœur; Frantz n'hésita point. Une vie de périls et d'indépendance flattait son esprit fier. Epris de science, il trouvait dans cette continuelle contemplation de la nature l'occasion d'exercer des facultés peu communes; le docteur Vogel, qui l'avait déjà associé à ses travaux, laissait inachevé un ouvrage sur l'histoire naturelle, auquel il avait consacré toute sa vie. Frantz résolut pieusement d'achever l'œuvre de son bienfaiteur. Il avait hérité de la bibliothèque du docteur, seul bien que celui-ci eût au monde ; aidé par cette volonté calme qui est le levier des solides esprits, il s'assimila tout : Géologie, Botanique, Physique, Chimie; de fortes études l'avaient bien préparé; l'énergie, la reconnaissance, peut-être aussi la fortifiante discipline du malheur, firent le reste. Ses connaissances le rendaient précieux pour les explorations scientifiques ; il avait guidé tour à tour, venant de France, d'Angleterre ou d'Allemagne, des commissions de savants étonnés de trouver en lui un confrère qui les aidait dans leurs travaux, et au contact desquels il avait élargi ses idées. De telles missions assurèrent bientôt son indépendance.

Un matin, dans la montagne, je l'avais rencontré; il connaissait mon nom et savait que j'habite l'Ombrée pendant quelques mois de l'année. Un hasard nous mit face à face. Au bout d'un quart d'heure de causerie nous étions liés ; le soir nous étions amis.

Depuis trois ans, il demeurait à l'Ombrée avec sa mère. Une académie d'Allemagne l'avait chargé de travaux importants, et il allait publier le premier volume de l'œuvre du docteur Vogel.

Quoi que j'en eusse dit, mon estomac criait famine, je voulus lui donner le change en fumant un cigare, et je cherchais de quoi l'allumer lorsque je retrouvai dans ma poche un papier que j'avais ramassé le matin sur la route, et qui ressemblait à une lettre perdue. Nulle enveloppe, aucun indice; il contenait peut-être des documents précieux pour celui qui l'avait égaré. Je songeai que les lois de la discrétion devaient fléchir devant l'intérêt plus grave d'une restitution, je l'ouvris et je lus ce qui suit, d'une écriture fine et élégante:

« Morey, juin.... »

» Vera, mignonne Vera, victoire !.... J'ai vu le *sauvage*!.... Mlle Guimont, ta gouvernante, dans son pieux désir de rabattre « nos imaginations romanesques, » nous a jouées comme deux innocentes!.... Elle le disait vieux.... il est charmant, ma chère, charmant et élégant!.... et tu vas retourner à l'instant à ce Mentor en jupes un de ses interminables prêches, en prenant pour thème le mensonge. — Affile ton joli bec de princesse et pique ferme!

» Mais laisse-moi te raconter cette mémorable aventure dans tous ses détails.... Tu ne m'as pas écrit hier, méchante; le service de Sa Majesté laisse pourtant bien des loisirs, à Tsarkoë-Zelo.... A moins que mon absence ne jette la cour de Russie en désarroi.... enfin !

» J'avais donc, tu le sais, entraîné ma noble tante dans deux excursions autour de la citadelle en question. Le lieu, du reste est charmant, et vaut qu'on le choisisse pour but de promenade. Je t'ai fait la description du château moyen-âge avec sa herse et ses machicoulis; cette demeure lui sied bien ! Nos deux courses, tu le sais encore, n'avaient eu pour résultat que d'alimenter les sarcasmes de la chère princesse, qui ne va jamais par quatre chemins et prétend tout bonnement que je suis amoureuse: Pauvre Michel! « Tamara donc, disait-elle, où se cache-t-il, votre chevalier des nuages? » Ou bien: « Ma chère, s'il allait nous apparaître en monstre, au coin du bois, comme dans la Belle et la Bête ? » Tu penses si je riais du bout de mes blanches dents ?.... Le chevalier restait dans sa tour, et, en y regardant de bien près, la petite bête c'était moi. Mais il y a deux

jours, nous y revenions pour la troisième fois, quant, arrivée devant la grille, j'aperçois un beau monsieur donnant ses ordres à un courrier qui allait partir. Le beau monsieur c'était lui, l'homme l'a nommé !.... Nous étions sur ses terres, notre calèche passait tout près à le toucher, il se découvrit avec beaucoup de grâce.... Ma chère, vois la fatalité.... je n'avais pas eu le temps de relever mon voile.... Mais je le vis très bien. — Avoue que tu grilles.— Eh bien, voici son portrait; je t'ai dit qu'il est jeune; pourtant il paraît avoir plus de trente ans, il est grand, à peu près comme Michel. Sa taille est dégagée, bien prise. Ce qui frappe tout d'abord en lui, c'est un grand air de race, une élégance aisée qui révèle le gentilhomme. Son visage est bien moins joli pourtant que celui de Michel, mais très expressif ; sur son front ouvert on lit les fatigues de l'étude et peut-être aussi les ravages de la passion: une moustache brune ombrage sa lèvre fière; ses yeux sont noirs, son regard est hardi et pourtant plein de bienveillance : la femme qu'il aime doit reconnaître en lui son maître; je voudrais un peu de cet air dominateur à Michel.... — Bon, encore! — Je te vois rire, et je t'entends répéter pour la millième fois que ce qui nuit à Michel auprès de moi, c'est son titre de mari.... Enfin, quoi qu'il en soit, le monstre est fort charmant. Aussi tu comprends mon dépit d'avoir manqué cette rencontre. J'avais rêvé je ne sais quel incident qui l'aurait forcé à nous arrêter au passage, et comme une sotte, je n'ai point même pensé à m'évanouir.... C'était pourtant bien simple; il me portait secours et nous introduisait dans son château.... T'imagines-tu ce qu'on doit voir là dedans?

» Je revins l'oreille basse, ma tante riait sous cape de ma déconvenue. Pourtant je me moquai à mon tour, car tu n'ignores pas qu'elle raffolle aussi des aventures.

» Mais je n'en aurai pas le démenti ! Tu connais ta Tamara, ma mignonne, et sa tête de page. Or donc, hier je fis seller Nina, et, suivie du petit Jim (un nouveau groom), je partis de grand matin. Inutile de te dire que j'étais flanquée de M. Albrige, mon écuyer, qui se tenait à mon côté, raide et majestueux comme un Teuton qu'il est, et ne se doutant guère qu'il me menait à un pourchas galant. J'avais combiné un plan merveilleux pour forcer mon prince Souci dans son donjon féodal; arrivé à son avenue, je pousserais Nina au grand galop, comme si j'étais emportée, elle enfilerait la grille du château, tandis que M. Albrige et le petit Jim, me croyant en danger, me suivraient et jetteraient de grands cris. — Le petit Jim a la voix très perçante. Alors, tu le comprends, à tout ce tapage le beau ténébreux mettrait infailliblement le nez à la fenêtre ; « Grand Dieu ! une jeune dame en péril!.... sauvons ses jours!.... » Il s'élancerait, arrêterait Nina d'une main vigoureuse, et je tomberais à demi morte dans les bras des femmes.... On soulèverait mon voile épais, et alors.... Tu devines l'effet de mon incomparable beauté....

» Avoue, chère belle, ce petit roman était-il ingénieusement combiné?.... Oui, n'est-ce pas? — Eh bien, ma pauvre amie, arrivée au château de notre sauvage, Nina a passé devant la grille en *stoppant* au pas, comme une coquette qu'elle est, et moi je l'ai laissé faire, et bien plus, ayant entendu marcher dans l'avenue, je me suis imaginé que c'était lui ; je me suis sauvée comme une peureuse, à bride abattue. — Ne voilà-t-il pas une belle campagne?....

» Mais, je te le jure ici par mon grand serment, demain je me lève avec Phœbus, j'y retourne; une fois à la grille, j'appuyerai la main à gauche, et, si Nina passe, je la rouerai de coups !

» Je laisse mon épître ouverte pour te raconter tout au retour. »...............

....

La lecture de cette adorable lettre me plongea dans la stupeur. L'Ombrée est un château moyen-âge, et l'avant-veille, tandis que je parlais à un de mes gens à cheval, j'avais salué deux dames qui passaient en calèche.

— Allons, me dis-je, je suis l'objet d'une méprise! Et d'ailleurs, il y a aux environs plus d'un château à mine féodale....

Mais avant que j'eusse le temps de formuler ma pensée, Frantz jeta un cri d'étonnement.

— Voyez-donc là, sur le mur, me dit-il, ces mots écrits.

Il dirigea la lumière vers le milieu d'un panneau et lut:

« — Guillaume de Chandor. »

— C'est ma foi vrai, dis-je en suivant l'inscription qu'il soulignait du doigt, c'est mon nom qui est écrit là !

— Quelqu'un de vos amis inconnus, quelque enthousiaste de vos livres a passé par ici.... Aux caractères, je jurerais que ceci est d'une main sentimentale.

— Bah! c'est le vieil Anglais, ancien possesseur du lieu, qui a voulu se rappeler le nom d'un de ses voisins.

— Votre nom n'est pas de ceux qu'on ignore, mon maître, dit Frantz, et vous calomniez votre gloire. Poète, philosophe, romancier, vous êtes trop célèbre pour qu'il vous soit permis d'être modeste.

Mais je ne l'écoutais point, je songeais à cette lettre que je tenais à la main et je me perdais dans les plus bizarres conjectures.

— D'ailleurs, reprit Frantz, ces mots n'étaient point écrits il y a un mois, et l'Anglais....

— Ha ! dit-il tout à coup avec une nouvelle exclamation, en regardant à travers les vitres d'une fenêtre ouvrant sur le jardin.

— Quoi encore! dis-je; le spectre du Lord t'apparaît-il.

— La villa est habitée!.... J'y vois des lumières.

— Bah?....

— Oui.

— De sorte que tu m'as fait envahir par escalade et avec effraction un domicile privé.

— Tout juste !

— Diable ! dis-je, tiré brusquement de mon poétique émoi, par le réel posaïque de notre situation, nous voilà passés à l'état de criminels qualifiés !.... et nous ferions piteuse figure si l'on survenait.

— C'est embarassant, reprit Frantz en m'interrogeant du regard.

— Je ne vois qu'un moyen, c'est d'aller à la villa demander l'hospitalité.

Comme je parlais, un bruit se fit à la porte, qui s'ouvrit à demi, puis se referma subitement, et nous entendîmes sur le sable du jardin les pas d'un homme qui fuyait.

Nous étions évidemment découverts, il n'y avait plus à hésiter; nous sortîmes et, à travers l'obscurité, fort maltraités par la pluie battante, nous gagnâmes une allée qui conduisait à la villa éclairée à toutes ses fenêtres.

II

Nous arrivâmes, d'une course, au péristyle, où nous voyions de loin quatre ou cinq valets en livrée; mais à peine eûmes-nous pénétré dans la zone de lumière, que tous ces gens, effrayés, s'enfuirent, laissant la place vide.

Seuls au milieu de cette antichambre; notre mésaventure se compliquait de ridicule. N'osant appeler, nous attendîmes. Nul ne venait. Enfin, je me décidai à frapper à une porte; elle céda sons mon doigt, laissant voir une pièce à moitié sombre, au fond de laquelle était une autre porte qui s'ouvrait sur une chambre très éclairée. Presque au même instant, de cette chambre, une voix de femme se fit entendre;

— Entrez.... mais entrez donc !

J'avançai, suivi de Frantz, vers la portière à demi soulevée, qui nous laissa voir un riche salon. Une vieille dame était assise auprès d'une table et nous tournait le dos. Devant elle, un valet qui semblait fort agité. Comme nous mettions le pied sur le seuil, j'entendis la dame qui disait d'un ton languissant:

— Enfin donc, parlez, parlez; Kostinka, où sont-ils ces voleurs?.... faites-les-moi voir.

— Ah! madame, ils sont armés.

— Faites-les manger à l'office. Vous me les amènerez en apportant le thé.

Comme elle prononçait ces mots, le valet m'aperçut:

— Les voici, madame!

— A ce cri d'alarme, la dame fit placidement tourner son fauteuil, nous considéra, et de sa voix la plus traînante:

— Ça, Kostinka? dit-elle. Ah ! bien oui, des voleurs!.... C'est des fleuves!

Notre intrusion tournait au burlesque; je

l'excusai en peu de mots, déclinant nos noms et ma qualité de propriétaire d'un château voisin.

— Ah! fit la dame en riant, ce Kostinka, comme il est peureux ! Entrez donc, messieurs, je vous prie, et mettez-vous auprès du feu. Kostinka, approchez deux fauteuils.

— Mais, madame, dis-je en hésitant, nous sommes trempés de pluie....

— Eh bien, raison de plus, il faut vous sécher!.... seulement, ajouta-t-elle d'un ton suppliant, de grâce, ne pleuvez par sur ma petite chienne qui est là, dans ce coin... elle a des rhumatismes.

A cet accueil d'une si franche courtoisie, nous cédâmes sans réplique ; les manières de la dame avaient une aisance aristocratique mêlée de hauteur et de grâce qui trahissait au premier mot une femme du plus grand ton. Nonchalamment couchée dans son fauteuil, elle laissait voir une taille d'une rare élégance. En dépit de quelques mèches argentées qui se mêlaient à ses cheveux noirs, son visage gardait encore les traces d'une superbe beauté.

— A vous voir sur les chemins par le temps qu'il fait, je suppose que vous n'avez pas dîné, ajouta-t-elle... Kostinka, dites qu'on apprête tout ce qu'il faut et venez avertir dès qu'on aura servi.

Le valet sortit. J'étais consterné ; il me semblait reconnaître une des dames que j'avais saluées deux jours auparavant.

— En vérité, madame, dis-je, je suis confus, mais je n'ose plus m'excuser ; car au fond du cœur, en vous voyant, je suis charmé d'être si indiscret.

— Ah! Français que vous êtes, répliqua-t-elle en souriant, votre premier mot devait être une flatterie!.... Je ne déteste point cela, malgré mes soixante ans!.... Contentez-vous de cet âge.... je triche un peu, pas beaucoup .. A propos, nous ne sommes pas à un bal d'Opéra pour causer sous le masque de l'intrigue ; je m'appelle la princesse de Gorlitzin, je suis Russe, comme vous pouvez l'entendre à mon accent.... Je vous prie, coulez de ce côté, si cela vous est égal.... J'habite cette villa depuis un mois, et je m'y ennuyais depuis huit jours au moment de votre arrivée. Voilà qui est fait !.... Et vous ?

— Moi, madame, je ne m'ennuie jamais, répondis-je sans trop savoir ce que je disais.

— Bon, ce n'est pas cela que je vous demande: les hommes, ça se distrait toujours... et les femmes aussi, du reste.... quand elles sont jeunes s'entend... Je voulais dire.... Vous m'avez décliné vos noms tout à l'heure, mais, pardonnez-moi, je ne les ai point entendus.

— Mon ami, madame, s'appelle Frantz Muller et moi Guillaume de Chandor.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la pirncesse, qu'est-ce que vous me dites là donc ?.... vous êtes monsieur Guillaume de Chandor ?....

— Oui, madame.

— Celui qui écrit de si jolis livres ?

— J'écris en effet des livres....

— Ah ! quelle aventure !... mais Tamara va être ravie !... Sonnez donc, je vous prie !... Tamara, c'est ma nièce, une tête romanesque, une liseuse enragée...

Le domestique rentra.

Kostinka, ajouta-t-elle avec animation, priez la comtesse de descendre... dites-lui... Non, ne lui dites rien !... Seulement que je l'attends.

Kostinka sortit.

— Ach ! fit-elle joyeuse, avec cette aspiration gutturale si expressive quand elle passe sur des lèvres russes, que je vais m'amuser de son étonnement !... Imaginez-vous, monsieur, qu'elle m'a trois fois fait virer autour du château à la seule fin de vous apercevoir.... La voici.... je l'entends, n'ayons l'air de rien.

Je ne pouvais plus douter; avant que je fusse revenu de ma stupéfaction, une porte s'ouvrit et je me crus un instant le jouet d'un songe oriental.

Grande, svelte, la comtesse Tamara était vêtue, à la russe, d'une sorte de corsage en kanaousse (1) pourpre, bordé d'or et fermé jusqu'au cou; autour de sa taille souple s'enroulait une longue écharpe, également soie et or, dont les bouts flottants retom-

(1) Étoffe de soie du Caucase.

baient sur sa jupe noire. Avait-elle vingt ans ?.... Son visage, encadré de cheveux châtains, avait la suavité de contours d'une Vénus grecque; son teint, d'une blancheur d'ivoire, donnait à ses grands yeux bruns une expression à la fois fière et douce qui captivait le regard et l'enchaînait.

C'était un type de beauté d'une grâce singulière que je n'avais jamais rencontrée, ni pressentie.

En apercevant des étrangers, un froncement léger rapprocha ses sourcils; elle s'arrêta sur le seuil, la tête levée, hésitante, avec un petit air de gazelle effarée.

— Venez donc, ma chère, dit langoureusement la princesse, que je vous présente deux voyageurs qui nous tombent du ciel avec la pluie.

Nous tournions le dos à la lumière, la jeune comtesse s'avança et s'inclina devant nos saluts.

— Ma chère, monsieur Guillaume de Chandor, dit la princesse.

En entendant ces mots, la jeune dame eut un frémissement de surprise, laissa échapper un livre qu'elle tenait à la main, et demeura rougissante, ses yeux fixés sur les miens: moi j'étais devant elle, silencieux, troublé.

Un éclat de rire de la princesse vint distraire heureusement notre gêne.

— Méchante tante, dit la jeune comtesse avec une moue de confusion adorable, vous m'avez trahie, je le devine; et vous augmentez mon embarras en me forçant à l'expliquer.... Eh bien oui, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à moi avec un franc regard, j'aime vos œuvres et j'avais le plus vif désir de vous connaître.

Elle me tendit la main d'un geste si charmant que je la portai à mes lèvres en ployant le genou.

— Puisque vous êtes à mes pieds, dit-elle avec un malicieux sourire, ramassez-moi mon livre.... Aussi bien ma tante ne manquerait point de remarquer que vous en êtes l'auteur.

— Permettez-moi de le garder, lui dis-je, en souvenir de vous.

— Je vous le donne, répliqua-t-elle en riant, à condition que vous m'en rendrez un autre avec un mot de votre main.

On vint annoncer que notre dîner était prêt. Nous étions secs, et, sauf le négligé d'une tenue de chasse, admissible à la rigeur en villégiature, nous étions fort présentables. La princesse prit mon bras, cinq minutes après nous étions devant une table somptueuse dont la belle comtesse nous faisait les honneurs.

J'étais ébloui, fasciné par le charme presque bizarre de cette incomparable beauté. Elle portait la tête haute, avec des airs de jeune déesse d'une indicible fierté, et en même temps, dans ses attitudes les plus fugitives, il y avait je ne sais quelles grâces farouches et virginales d'un attrait enivrant.

— En vérité, dis-je émerveillé, nous sommes tombés dans une aventure des Mille et une Nuits.

— Hé !.... vous n'en êtes pas si loin, me répondit gaiement la princesse.... Vous êtes servis par une odalisque.

La belle comtesse rougit.

— Ma tante m'appelle ainsi parce que je suis Georgienne, dit-elle en riant.

— Et pour compléter votre illusion, reprit la tante, elle a pour nom Tamara.

— Je n'en sache aucun, madame, dis-je, qui vous pût mieux convenir que ce nom de la belle reine de Mingrélie, chantée par Bousthawell.

— Ma mère, une princesse de Georgie, était une de ses descendantes, monsieur, répondit la comtesse, et par tradition, depuis le XIIe siècle, les filles de notre maison ont toujours été appelées ainsi.

— Un nom païen ! reprit la vieille princesse.

— Mais je suis chrétienne, monsieur, je vous prie de le croire ! répliqua la comtesse en riant.... Car un peu plus vraiment, ma tante me ferait passer à vos yeux pour une idolâtre.

III

Deux heures plus tard nous nous trouvions sur la route, emportés dans un coupé qu'on avait fait atteler. Je n'avais plus conscience de mon être réel. Cette maison enchantée nous apparaissant tout à coup dans la nuit, puis cette lettre perdue dont la lecture m'avait tout bouleversé, et enfin ce sa-

lon splendide, cette atmosphère de fleurs, cette vieille princesse avec son sourire de fée, et cette évocation soudaine d'une radieuse héroïne des contes de Galland, venant à moi la main tendue, tout cela flottait encore en mon esprit ainsi qu'une vision charmeresse, et je fermais les yeux de peur qu'elle ne s'évanouît.

— Je ne croyais pas qu'on pût voir des houris sur terre, me dit Frantz.

— C'est vrai, répondis-je comme s'il eût défini ma pensée, rien ne peut mieux caractériser qu'un tel nom ce mélange de beauté asiatique et grecque, cette grâce voluptueuse à la fois hautaine et timide ...

— Hé ! hé ! docteur !.... s'écria Frantz, qui me donnait ce titre à l'allemande. Quel enthousiasme !

— Ah ! dis-je en riant, ne vas-tu pas me croire assez fou pour m'éprendre d'une telle merveille ? J'ai presque quarante ans, mon cher, ajoutai-je, non sans un soupir.

— Bah ! votre visage n'en dit rien !

— Merci de cet éloge à ma conservation naturelle, mon ami; mais la comtesse Tamara, vît-elle par tes yeux, a de par le monde un mari, et tout en elle dénonce qu'elle aime. Il n'en faudrait pas tant pour affermir ma raison si elle chancelait.

— Et votre cœur.... reprit-il, quel âge a-t-il ?

— Qui peut répondre à cette question, ami Frantz ? Mon cœur a vingt ans quand je rêve, et cent ans quand je vis ? mais qui peut savoir où finit le rêve, où commence la vie ? Depuis que je scrute les passions humaines, je ne vois que mystère et nuit dans ces profondeurs voilées où se dérobe l'âme. Quant à moi, jeté par le hasard au plus fort du tumulte, j'ai trop vu le monde. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu, j'ai aimé souvent, j'ai souvent souffert, et aucune souffrance ne m'a préservé d'une nouvelle chute. Mais, n'eussé-je point vu le néant de l'amour, j'arrive à cette heure douteuse où la jeunesse n'est plus qu'un crépuscule: si j'en garde encore un rayon, je ne dois pas moins prévenir l'ombre.

— Vous êtes un sage.

— Non, je suis un peureux prudent.

La voiture entrait dans l'avenue de l'Ombrée; quelques minutes après, nous touchions au péristyle du château. Jacqueline, qui nous guettait, accourut au-devant de nous.

— Guillaume, Guillaume, s'écria-t-elle en se jetant dans mes bras. Ah ! Dieu soit loué !.... Enfin te voilà !

— Mais qu'as-tu donc, sœur, dis-je étonné de la voir si émue. Tu es toute pâle.

— Que vous est-il arrivé ? reprit-elle sans me répondre.

— Mais rien. Le mauvais temps nous a assaillis, la Grand'Gorge était coupée, ce qui nous a fait revenir par Morey, où nous avons trouvé une hospitalité charmante dans l'ancienne villa du Lord.

— Tu n'es pas blessé ?.... Vous n'avez pas couru un danger.

— Aucun, si ce n'est celui d'être mouillés.

— Ah ! je respire, dit-elle en portant la main à son cœur....Monsieur Frantz, ajouta-t-elle, maman Muller vient de rentrer.

— Mais pourquoi cette inquiétude, petite folle, repris-je en la faisant asseoir, car elle était tremblante. Nous ne devions revenir que demain.

— Ne me gronde pas, dit-elle. Mais, imagine toi.... C'est un enfantillage !.... Tu te rappelles bien, il y a trois ans, ce jour où tu t'es battu et où l'on t'a rapporté mourant.... Ce jour-là, tu le sais, j'avais vu notre mère en songe. Eh bien....tantôt, ce même songe m'est revenu.

— C'est l'orage qui t'a effrayée. Ne vas-tu pas te préoccuper d'un rêve ?

— Oh non !....mais je suis peu habituée, à dormir au milieu de la journée, et ce sommeil m'a paru singulier.... J'étais dans l'atelier et, le jour ayant baissé tout à coup, j'avais laissé mes pinceaux; je lisais, quand, malgré-moi, je m'assoupis....

La chaleur était étouffante et tu lisais un livre ennuyeux ! voilà tout !

— Oh ! c'étaient les épreuves du livre de Frantz !

— Dieu du ciel !.... l'histoire des végétaux fossiles ! Tout s'explique ! s'écria-t-il.

— Vous êtes un méchant moqueur, dit-elle boudeuse et riante à la fois. J'ai dix-huit ans monsieur, et quoique fille, je sais m'intéresser aux livres sérieux. Votre mère pourrait même vous dire qu'au moment où elle

s'est aussi endormie, je relevais une erreur....

— Ma mère aussi ! exclama Frantz. Ah ! pauvre moi, que de pavots dans un seul chapitre !

A ce mot, la tristesse de Jacqueline ne tint plus, et, avec la mobilité d'impression de son âge, elle partit d'un grand éclat de rire.

— Ah ! que c'est bon de rire ! dit-elle, quand on a eu si peur !

Et elle essuya ses yeux encore rougis.

— Cela vous prouve, mademoiselle, l'utilité des savants, répondit Frantz.

— Et cela te démontre qu'une autre fois il ne faut point t'inquiéter de l'orage, dis-je en l'embrassant au front. D'ailleurs, n'avais-je point Frantz avec moi ?

— Ah ! oui, Frantz ! un beau compagnon, qui s'arrête à chaque pas pour ramasser ses brins d'herbe ou ses petits cailloux !....

IV

Une heure plus tard, tout était silencieux dans le château; l'orage avait passé, et dans le ciel éclairci brillaient des milliers d'étoiles. J'avais relu cette lettre étincelante et folle trouvée sur la route, la réflexion m'en avait fait pénétrer le sens précis. C'était le caprice fantasque d'une tête de vingt ans, avide d'émotions, curieuse de voir de près cet être chimirique et bizarre à qui les imaginations romanesques prêtent si volontiers un prestige, et qu'on nomme un poëte. Il n'y avait dans cette aventure, très-flatteuse pour ma vanité littéraire, que le chapitre imprévu d'un roman et l'étude d'un type des plus gracieux. J'avais en outre résolu de garder cet écrit insignifiant dans mes mains. Le rendre à la comtesse, c'était lui révéler que je l'avais lu et froisser violemment la pudeur de ses pensées intimes.

Accoudé à ma fenêtre et réveillé de ce rêve qui m'avait un instant ébloui, je contemplais la sécurité des monts. A mes pieds le lac, comme endormi de fatigue après la tempête; dans les feuillées du parc, quelques frôlements d'ailes et le chant timide d'un rossignol qui s'essayait, encore tout rempli d'émoi. Perdu dans mes pensées, je respirais voluptueusement la douce fraicheur des nuits. Tout ce calme et tout ce silence semblaient avoir envahi mon âme, et je ne sais quelle solennité régnait sur cette heure recueillie. Dans le miroir du passé, je revoyais ma vie si pleine d'émotions, de hasards, et mes espérances de gloire, et mes désirs accomplis. De chères visions se mêlaient à ces souvenirs; mon père, errant avec moi dans ces allées et, de sa parole animée, exaltant mon jeune esprit; puis ma mère, le suivant bientôt dans sa tombe et me laissant seul au monde à côté d'un berceau, douce paternité qui avait tout à coup mûri mes vingt ans; et ce sentiment étrange et charmant que j'avais alors senti naître en mon cœur, pour cette frêle créature qui était l'image vivante de ma mère, qui me rendait son sourire, son regard.... et que j'élevais. Puis encore, planant sur ces rappels paisibles, le tourbillon emporté de ma vie littéraire, mes aspirations, mes enthousiasmes, mes découragements; puis enfin mes premiers succès; et alors les luttes, les haines, et ces souffrances d'orgeuil, à la fois si cruelles et si chères. De folles amours avaient égaré mes sens, des passions ardentes avient dévasté mon cœur. Et j'étais ressorti plus fort de ces flammes où l'âme s'épure et se vivifie !....

Cependant je ne sais quelle anxiété m'agitait, comme si ce retour sur ma vie eût été un adieu. Ce même pressentiment qui m'avait un instant saisi sur la montagne me pénétrait de nouveau; il me semblait qu'après cette nuit allait briller une autre aurore inconnue.

— « Tamara ! Tamara ! » murmurai-je.

Et mon cœur resta muet.

V

Le lendemain je fus réveillé par de fraîches voix qui chantaient un lied allemand sous mes fenêtres:

> Eveillez-vous, éveillez-vous !
> Le hibou c'est caché, l'alouette babille,
> Et par les prés fleuris s'en vont les amoureux.

C'étaient Jacquline et Frantz qui me donnaient une aubade; près d'eux, la vieille

Marguerite Muller qui mêlait sa voix chevrotante au refrain.

— La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur! dit Jacqueline en me voyant paraître.

Je lui envoyai un baiser.

— Merci! répondit-elle, avec une gentille révérence.

Et ils se mirent à me lancer des poignées de roses effeuillées que la mère Muller portait dans une corbeille.

— Ah! les vilains enfants! criait la bonne vieille en essayant de se défendre, voilà ma récolte au vent!

— Hurrah pour le docteur! disaient Frantz et Jacqueline.

Et tout y passa, car Frantz prit la dernière poignée, l'éleva au-dessus de la tête de sa mère et la laissa retomber sur ses cheveux argentés.

Te voilà parée, mère; allons à la danse! dit-il gaiement.

Repris par le courant de mes affections, je ne songeai plus aux rêveries de la veille. Je tirai de ma bibliothèque un exemplaire du livre que m'avait si gracieusement donne la comtesse Tamara, j'y mis quelques mots et le lui fis porter avec ma carte.

Ce jour si bien commencé devait amener au château une grande nouvelle. En descendant au déjeuner, je trouvai dans ma correspondance une lettre venant de Leipsick. Je l'ouvris.

— Tiens, dis-je à Frantz, c'est de mon éditeur.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, est-ce qu'il serait mécontent de mon introduction?

— Ah! il s'agit bien d'autre chose.... Lis ce qu'elle t'annonce.

Il prit la lettre en tremblant un peu; au bout de quelques lignes il s'arrêta ému, presque pâle; d'un signe je rassurai sa mère.

— Est-ce possible? balbutia-t-il.

— Mais va donc, poltron!

L'éditeur m'apprenait qu'avant de faire les frais d'une publication des plus coûteuses, et voulant se renseigner sur la valeur des travaux du jeune savant, il avait soumis les manuscrits à l'appréciation de deux professeurs, anciens amis du docteur Vogel, chargés de reconnaître si rien n'était altéré dans les principes du maître. Le résultat de leur examen était que la somme énorme de science apportée par Frantz dans l'achèvement de cette œuvre y ajoutait des documents si nombreux et des clartés si nouvelles, qu'ils ne croyaient pas possible de la publier sans mettre le nom de Frantz Muller à côté de celui du docteur Vogel.

— Mais c'est la renommée, mais c'est la richesse, dit Frantz, défaillant presque de joie.

— Eh bien, lui dis-je; n'auras-tu pas la force de supporter ta fortune?

— Oh! que si! répliqua-t-il en embrassant sa mère.

— C'est mon fils! c'est mon fils s'écria la vieille Marguerite frémissante d'orgueil.

Et Jacqueline avait des larmes plein les yeux comme si sa joie eût débordé.

— Eh bien, vrai, dit Frantz après que nous eûmes retrouvé le calme, il faut être fou pour douter de la Providence.

— Surtout quand on a vingt ans, de l'énergie, du cœur.... répondis-je.

— Et des amis tels que vous, ajouta-t-il, qui m'avez soutenu, encouragé.... Sans votre aide généreuse, sans cette hospitalité qui assurait mon existense et celle de ma mère, je n'eusse jamais peut-être achevé mon œuvre. *Deus nobis hœc otia fecit!*

— Bah! Mécène est resté l'obligé de Virgile! dis-je en lui tendant la main: Ami, merci de ta gloire.

Notre vie solitaire était si bien remplie de travaux que rien n'en pouvait détourner le cours; Jacqueline, tout éprise d'une sainte Cécile qu'elle avait ébauchée, ne quittait plus son chevalet et caressait son œuvre avec la passion d'un jeune talent qui vient de naître. Frantz, animé d'une nouvelle ardeur, ne sortait pas de la bibliothèque.

Cependant, un matin, je songeai que je devais une visite de convenance à la villa du Lord. Je fis seller un cheval.

— Vous allez à Morey, me dit Frantz.

— Oui, qui te l'a dit?

— Je le devine, répondit-il.

Et il me regarda dans les yeux comme s'il eût été embarrassé de formuler sa pensée.

— Docteur, ajouta-t-il enfin, vous m'avez

avoué, l'autre soir, que vous aviez peur de l'amour.

— Eh bien ?

— Eh bien.... j'ai peur aussi pour vous.

— Es-tu fou ? m'écriai-je en haussant les épaules.... Je ne fais de romans que dans les livres, mon cher, rassure-toi.

Et, sans l'écouter davantage, je m'élançai au galop dans l'avenue.

Si radieux qu'il fût resté dans mon esprit, le souvenir de la comtesse Tamara n'avait point altéré le calme de ma vie; pourtant, je dois l'avouer, je n'eus pas plus tôt gagné le bord du lac que les paroles de Frantz me troublèrent un peu. Pourquoi cette inquiétude, ces craintes qui me frappaient pour la seconde fois ?.... Avait-il donc lu sur mon front quelque signe fatal ?.... Je m'interrogeai: J'allais la revoir et mon cœur ne battait pas plus vite: la curiosité seule m'attirait. Quel danger pouvais-je donc courir ? J'avais certes trop vécu pour redouter une de ces surprises violentes de l'âme ou des sens qui anéantissent la raison. J'en vins bientôt à me railler de cette préoccupation puérile.

— En vérité, dis-je en riant, comme Frantz, je me crois encore vingt ans !

Et, piquant des deux, j'atteignis bientôt Morey; au détour du chemin, j'aperçus la villa du Lord. Précédé par ses grands platanes, ce joli château à l'italienne semblait détaché du flanc de la colline. A ses pieds se déroulait le parc, accidenté par des rochers sauvages couverts de lierre; une grande terrasse, élevée de deux ou trois mètres, bordait la route et dominait le lac.

Comme j'arrivais au bout de l'allée, un groom vint prendre mon cheval, et je me dirigeais vers le péristyle à colonnes de marbre quand un valet de pied m'arrêta.

— Madame la princesse fait sa sieste, me dit-il, mais si monsieur veut voir madame la comtesse, elle est dans le kiosque.

— Allez lui demander, je vous prie, si elle daignera me recevoir.

Il s'éloigna, puis revint une minute après.

— Madame la comtesse attend monsieur, me dit-il.

Je le suivis sous les grands ombrages, admirant ce parc que je n'avais qu'entrevu la nuit. D'énormes massifs de fleurs tranchaient sur les gazons verts; çà et là des statues abritées sous les charmilles. Des cascades habilement ménagées répandaient leurs frais murmures et couraient sur les mousses. Je ne pus m'empêcher de sourire en songeant aux terreurs de Frantz:

« Voilà bien les jardins d'Armide ! » me disais-je.

J'arrivai bientôt à ce fameux kiosque qui nous avait sauvés de l'orage. Je ne sais pourquoi j'avais gardé l'idée d'une sorte de belvédère en ruine, et je demeurai tout surpris devant un petit temple grec d'un fort joli style, avec un fronton léger soutenu par des colonnettes. Autour de ces colonnettes s'élançaient à profusion des roses et des myrtes grimpants. On ne pouvait imaginer un nid plus charmant pour l'enchanteresse.

VI

La comtesse était assise sur le divan, près de la table; elle écrivait.

— Ah ! vous voilà enfin ! dit-elle en me tendant la main. Je commençais à vous croire oublieux.

— Discret, madame, je vous prie, répliquai-je en m'inclinant.

— Cette vertu ressemble trop à l'indifférence pour que je l'apprécie.

— L'indifférence maintenant.... après l'oubli ?.... En confidence, comtesse, rencontrez-vous souvent ces deux sentiments ?

— Jamais, je m'en vante ! dit-elle rieuse. Je plaisante, car j'étais bien certaine de vous revoir.

— En effet, madame la comtesse, ma sympathie....

— Oh ! je veux y croire, mais je comptais surtout sur un autre sentiment.... la curiosité.

— Madame....

— Bah !.... avouez donc ! J'étais sûre que vous reviendriez pour étudier de près, et savoir ce que peut être au dedans ce singulier petit animal de Géorgie dont la vue vous a si fort étonné l'autre soir, monsieur le philosophe.... Ne vous défendez pas, j'en suis ravie.... Je suis aussi une fille d'Ève, vous le savez bien, puisqu'une

trahison de ma tante vous a révélé que ma curiosité avait devancé la vôtre.

— S'il est ainsi comtesse, j'avoue tout.

— Bien !.... Mais permettez-moi, ajouta-t-elle en reprenant sa plume; trois mots encore à écrire, ou mon idée s'envole.... Asseyez-vous ici, et regardez-moi pendant ce temps-là.

— Aussi longtemps que vous le voudrez, répondis-je.

Et je m'assis en silence.

J'étais ému. A notre première rencontre, la comtesse Tamara m'était apparue dans un milieu si romanesque, si bizarre, si bien fait pour rehausser sa grâce, que je m'étais attendu à quelque désillusion, et j'étais surpris de la retrouver plus belle. La jeunesse rayonnait sur son front. Ses traits si fins et si purs étaient d'une délicatesse inouïe; son teint empruntait au jour des transparences rosées qui donnaient à sa blancheur un éclat incomparable. La ligne ondoyante de son cou, où se jouaient quelque mèches de cheveux bruns, était d'une élégance adorable, et son bras nu, qui sortait à demi de sa manche flottante, avec un contour merveilleux. Pour la seconde fois j'étais fasciné.

— Là ! dit-elle en repoussant sa plume, voilà qui est fait !

— Déjà ? répondis-je; arraché à regret à ma contemplation.

— Vous m'avez assez étudiée pour un jour....

— Ma foi, vous vous trompez, comtesse, je n'oserais jamais tracer votre portrait.

— Allons donc !.... modestie de poète, dit-elle.

— Ce n'est guère par là que le poète brille, répliquai-je en riant.

— Alors c'est que je suis trop belle ! dit-elle avec un soupir.

— Vous seriez la première femme qui s'en plaignît.

— Oh ! je ne m'en plains pas, reprit-elle simplement, et malgré les ennuyeuses admirations que soulève sur mes pas cette singulière beauté d'odalisque.... pour parler comme ma tante.... je vous avouerai même que je suis parfois flattée de ce don que d'autres appellent menteusement une vanité, et ui me force à ne jamais sortir sans voile. J'ai le sentiment de l'art, c'est pour moi un culte. Je suis d'une race où toute la grâce païenne survit encore dans toute sa fleur. Ne m'eût-on point tant vantée d'ailleurs.,.. j'ai des miroirs, et j'ai pris de ma personne l'estime que j'aurais pour une superbe statue; je la pare de mon mieux, comme pour rendre grâce au dieu qui l'a formée.... Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'on me croie coquette, et c'est pourquoi je vous parle ainsi.... Après cet aveu de ma propre opinion sur moi, vous voici débarrassé des madrigaux que tout homme qui m'approche m'adresse des yeux ou des lèvres, et qui m'humilieraient venant de vous.... Cela dit, mon cher poète, causons en artistes. Quand il vous plaira de me regarder, dites un mot, et je poserai pour vous en silence.... Dois-je me taire ?

— Non, de grâce, comtesse, j'aime mieux vous entendre parler.... Vous me dites là des choses que je n'ai jamais entendues et qui vous vont si bien.

— Oh ! prenez garde, dit-elle avec un fin sourire, je suis peut être très-laide au dedans !

— Puisque je me risquer....

— Mais c'est moi qui ai tout à perdre, reprit-elle vivement. J'ai l'ambition de faire votre conquête, et ce n'est point une facile victoire.... Vous vivez dans le royaume de l'idéal....

— Etes-vous bien sûre, madame, que je ne vous y aie jamais rencontrée ?

— Là !.... voici que vous m'effrayez tout d'abord, dit-elle.

— Je jurerais que votre imagination est une grande voyageuse ?

— C'est vrai, répondit-elle, sérieuse. J'aime à parcourir ce beau pays des songes, et je crois, comme vous, que nous nous y sommes déjà vus. Oui, je crois à ces communions d'âmes qui s'ignorent et se cherchent à travers les espaces. J'ai si souvent ressenti des émotions qui me venaient de vous, j'ai si souvent dans vos livres retrouvé ma pensée et mon cœur.... Mais je m'étais fait une tout autre idée de vous.

— Serait-il indiscret de vous demander...

— Oh !.... tout ce qu'il y a de plus indiscret ! dit-elle en rougissant.

— Ah ! il paraît que l'artiste seul a le

droit de vous étudier des yeux. Le philosophe doit rester au seuil du sanctuaire.

— Je n'en livre point si imprudemment la clef, répondit-elle en riant.

— Alors la partie n'est point égale entre nous, comtesse. Vous savez tout de moi et je ne sais rien de vous.

— Devinez ! répliqua-t-elle. « Femme voilée est toujours belle, » dit un de nos poètes d'Asie, et j'espère que vous allez me parer en imagination des vertus les plus rares.

— Eh quoi ! dis-je, ne m'aiderez-vous point un peu ?.... De grâce, comtesse, un simple fil pour me guider dans ce labyrinthe....

— Rien ! rien ! s'écria-t-elle d'un ton enjoué. Ariane s'y est prise ! D'ailleurs, sais-je bien moi-même ce secret de mon âme que vous voulez pénétrer ?.... Je sais que j'ai dix-neuf ans, j'aime la vie, le bruit du monde qui me sourit et me flatte.... Mais j'aime aussi ce beau lac, cette villa solitaire, et le silence. J'ai l'esprit sérieux et le goût des études sévères, mais j'adore aussi les romans, les ballets et la pantomime. Je suis active, j'ai parfois une irrésistible rage de mouvement, une soif de dévorer l'espace, et je vole, emportée par ma jument Nina, comme si mon destin fuyait devant moi et que je voulusse l'atteindre... A moins pourtant que je ne dorme tout le jour sur mes coussins, indolente comme une créole et pensive comme une fiancée.... Si vous pouvez saisir mon être intime au milieu de ces contrastes, vous serez tout aimable en m'en faisant part.

— Vous avez dix-neuf ans, madame, c'est-à-dire l'enthousiasme et la foi, le sourire et les larmes.

— Ce qui veut dire, sans doute, que je n'ai point encore de caractère propre et que je ne suis qu'une enfant, monsieur le philosophe.

— Non pas; mais, puisque nous avons abordé la mythologie, je dirai seulement que Psyché s'éveille et qu'elle essaye ses ailes en ce monde nouveau, avant de prendre son essor. Devant vos dix-neuf ans, comtesse, la philosophie ne serait qu'une déesse aveugle; votre heure présente se résume en deux mots: Espérance, amour !

— Espérance, amour !.... reprit-elle subitement rêveuse. Oui, c'est bien là le mirage que je trouve au fond de mon cœur !... Mais quelle est la réalité de la vie ?.... Vous qui savez tant de choses, croyez-vous au bonheur terrestre ?

— N'en doutez jamais, madame, m'écriai-je, c'est une loi de nécessité avant dêtre une grâce de Dieu !.... Demandez-moi plutôt si je crois à l'harmonie de l'univers. Le bonheur est la puissance conservatrice des mondes, il naît en nous et nous sommes presque toujours les artisans de nos douleurs.

— Vous avez été heureux, vous, alors ?... dit-elle.

— J'ai souffert parfois des coups du hasard, mais le plus souvent de mes fautes, repondis-je.

Elle m'écoutait, ses yeux fixés sur les miens, avec ce léger froncement de sourcils si charmant, et qui est chez elle l'indice de la réflexion attentive.

— Et croyez-vous, reprit-elle d'une voix un peu émue, que la vertu, la raison puisse suffire à assurer le bonheur d'une vie ?

— Les livres des sages affirment que oui, madame.

— Et vous ?

— Moi, je crois que c'est du moins la plus efficace des consolations.

Elle demeura un instant silencieuse et comme penchée sur une contemplation intérieure, puis tout à coup, sans transition:

— Mon Dieu, que ce doit être enivrant d'être un homme ! dit-elle. De tout pouvoir, de tout vouloir. De marcher libre, sans chaîne et sans jupons !

— Parbleu, comtesse, répliquai-je en riant, je serais bien curieux de savoir ce que vous feriez de cette liberté mâle ?

— Je ne sais pas, répondit-elle avec conviction. Mais c'est égal.... Quelle fierté on doit se sentir au cœur ! N'avoir pour maître que sa volonté; posséder pour domaine le monde !.... Embrasser dans son idéal l'infini !.... Pouvoir aspirer à toutes les gloires, à tous les héroïsmes !.... Etre Fantasio, Lara, Rienzi !

Elle était adorable. Cette exaltation juvénile qui animait son visage si doux, cette assurance de grande dame, avec ces grands yeux limpides et ce regard presque naïf,

tout cela me suprenait, me déroutait, et je ne sais quelle timidité s'emparait de moi, comme au contact de l'innocence.

— Quel âge a votre mari, comtesse ? lui demandai-je tout à coup.

— Mon mari ?.... dit-elle en rougissant beaucoup. Pourquoi me faites-vous cette question ?

— Pour deviner l'énigme que vous êtes.

— Je suis donc une énigme ? reprit-elle avec un accent un peu inquiet.

— Oui, et une des plus charmantes, en vérité !

— Expliquez-moi pourquoi ?

— C'est que vous avez un caractère qui embrouille toutes mes conjectures.

— Et l'âge de mon mari est la clef de cette énigme ?

— Peut-être.

— Eh bien.... il a vingt-quatre ans ! dit-elle. Y êtes-vous ?

— Moins que jamais ! m'écriai-je.

— Vous vous moquez, reprit-elle avec confusion. Et moi qui ai la bonté de répondre à cet interrogatoire de curieux.

— Je vous jure, comtesse, que ma question avait son importance. A vous voir, à vous entendre, j'aurais juré que le comte avait plus de soixante ans.

— Fi !.... le malhonnête !.... Quand on est faite comme moi, on choisit, monsieur, ajouta-t-elle en me regardant de haut avec cet air de coquetterie souveraine qui lui sied si bien. Soixante ans.... grand Dieu ! pauvre Michel !

— Ah !.... il s'appelle Michel ?

— Oui.... Est-ce que ce nom jetterait une lumière sur ce « *caractère*.... cette *énigme ?* »

— A votre tour, comtesse, vous vous jouez de moi, mais je maintiens le mot, vous êtes un mystère.

— Quel bonheur, dit-elle joyeuse et en battant des mains avec une mutinerie d'enfant. Voilà mon philosophe dans le fossé !

A ce moment, une sorte de grattement se fit entendre à la porte et une voix prononça quelques mots d'une langue que je ne pus définir.

— Entre, Nianiouchka ! dit la comtesse.

VII.

La portière se souleva et une femme parut. A son costume, à ses traits, je devinai une serve géorgienne. Elle devait avoir environ quarante ans.

Son attitude était indolente, mais une sorte de flamme sombre semblait jaillir de son œil noir.

Elle s'arrêta devant moi, puis, à quelques mots que lui dit Tamara, dans cette même langue inconnue, elle se mit à me considérer, et une conversation s'engagea entre elles à mon sujet; ce qu'il m'était facile de comprendre à leurs regards, qu'elles ne se gênaient pas pour diriger sur moi. Au bout d'un instant, Tamara se tut et demeura attentive, ses jolis sourcils froncés.

La femme parlait d'un ton grave et un peu emphatique; à un mot qu'elle prononça :

— Levez-vous, me dit la comtesse.

J'obéis, et elles recommencèrent un colloque animé. Moi, j'écoutais la voix de Tamara comme une musique délicieuse et étrange. Elle prenait dans cet idiome cadencé un timbre tout nouveau, des inflexions d'une fraîcheur et d'un charme indicibles; c'était une volubilité sonore et harmonieuse comme des accents de lyre mêlés à un babil d'oiseaux. Cette voix, cette musique, me frappèrent tout à coup comme un complément de sa grâce. A un certain mot de la Géorgienne, elle s'arrêta subitement, détournant les yeux; un ton rose colora sa joue, puis elle partit d'un éclat de rire.

— Ah ! s'écria-t-elle, cette Mollaré !.... elle est folle !

J'étais toujours debout comme une statue.

— Comtesse, faut-il tourner ? demandai-je.

— Non, c'est inutile.... Vous pouvez même vous rasseoir, les paroles fatidiques sont prononcées.

— Eh quoi ! ce doux idiome est-il langue de cabale !

— Profane, c'est du georgien le plus pur.... du Souanethi avec l'accent de Trébizonde, la langue du Nebchis Tchebosary.

— Et vous venez de fixer mon destin ? repris-je en plaisantant.

— Oh ! ne riez point, répliqua-t-elle sérieuse; la mère de Mollaré était *voyante*.

— Alors, comtesse, dévoilez-moi l'avenir.

— Cueillez cette fleur rouge et cette fleur blanche, me dit Mollaré d'un ton grave, et je saurai tout.

— A la bonne heure, dis-je, voilà une magie qui emploie de gracieux symboles !

Et, coupant les fleurs désignées, je les tendis à la Géorgienne; mais elle se recula vivement :

— Pas à moi ! s'écria-t-elle.

Elle dit rapidement quelques mots géorgiens à la comtesse, qui rougit de nouveau et parut se défendre.

Elles reprirent alors leur colloque animé. Je crus deviner que Mollaré insistait et je restais entre elles, mes deux fleurs à la main. Enfin Tamara, hésitante, troublée, s'approcha de moi.

— C'est un enfantillage ! dit-elle. Mais sa voix était un peu tremblante.

Elle prit alors la fleur blanche de la main gauche, la rouge de la main droite, et, les réunissant d'une façon particulière, elle les remit à Mollaré.

— Vous allez vous moquer, reprit la comtesse en s'adressant à moi. Nous avons en Géorgie une foule de superstitions.... Mais venez, ma tante est réveillée, elle nous attend.

Nous sortîmes, elle prit mon bras. La Géorgienne marchait à quelques pas devant nous.

— Cette femme est bizarre comme tout ce qui vous touche, dis-je. C'est votre sorcière ?

— Oh ! pauvre Mollaré !.... C'est tout simplement ma *Niania*, monsieur, une douce fonction que vous ne connaissez point en France. En Russie, dans les familles nobles, il est usage, quand il naît un enfant, de choisir une jeune fille ou une jeune femme qu'on place auprès de lui en même temps que la nourrice et qui ne doit jamais le quitter. C'est ce que nous appelons la *Niania* : *Nianiouchk*a est le diminutif familier. Celle-ci m'est dévouée comme un chien, et passerait dans le feu sur un mot de moi.

— Ah !.... Et me serait-il permis, comtesse, de vous demander quel destin elle me prédit ?

— Oh ! c'est défendu ! s'écria-t-elle avec effroi. Elle seule peut parler, ou ce serait vous vouer à l'inimitié des *dews* et d'Ahrimane.

Nous arrivions à la villa. La princesse était à une fenêtre du salon et fumait une cigarette.

— Et bien, dit-elle en nous apercevant. Tamara vous a donc pardonné, mon cher monsieur de Chandor ?

— Ah ! répondit la comtesse, j'ai oublié de le gronder !

— Eh quoi, madame, aurais-je mérité votre disgrâce !

— Vous ne nous avez point dit que vous avez une sœur, reprit Tamara, et qui est charmante.... C'est une amie que vous me volez.

— Comtesse, la discrétion toujours....

— Ah ! oui, parlons en, reprit la princesse avec ce gracieux traînement de l'accent russe, parlons-en de votre belle discrétion mêlée d'escalade !.... sans reproches, pourtant.... Mais entrez donc, je vous prie; car du haut de ma fenêtre je me fais l'effet d'être en chaire.... Pour un peu je prêcherais.

— Prêchez, princesse, dis-je en riant; la grâce ne saurait prendre un plus aimable chemin pour descendre jusqu'à moi.

— Je ne convertis plus, mon beau monsieur !.... Cherchez ailleurs qui vous catéchise.

— Tenez, reprit-elle comme nous franchîmes le seuil du salon, vous voyez que vous régnez partout dans cette maison. Depuis que Tamara vous a vu, c'est une rage, je suis moi-même ensorcelée; et voici mademoiselle Renaud, que je vous présente, qui a mal à la poitrine de me lire une de vos histoires.

Je saluai la demoiselle de compagnie, personne à l'air sympathie et ouvert. Elle semblait avoir environ trente-cinq ans.

— En vérité, princesse, dis-je, voici la première fois que ma vanité d'auteur est à si belle fête, et, n'était ma commisération pour mademoiselle, je vous enverrais toute ma bibliothèque.

— Oh ! répondit la lectrice, j'espère,

monsieur, que vous ne croyez pas un mot de cette raillerie de madame la princesse.

— Ah ! fit la princesse, la voilà qui déserte !.... Mademoiselle Renaud, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, est votre compatriote, et vous devriez bien lui découvir un défaut pendant que vous êtes là.

— Mais, madame, mademoiselle n'a-t-elle point déjà celui de me lire ?

— Fat ! vous voulez qu'on vous démente. Mais nenni; vous m'avez rougi les yeux ce matin.... et depuis que je ne suis plus en âge d'être coquette.... je le suis bien davantage.

Le haut ton avec lequel tout cela était dit avait des élégances intraduisibles. Cet esprit décidé, avec cette parole languissante, avait des grâces si souverainement patriciennes, qu'on eût deviné la femme de cour au premier mot.

— Mais j'y songe, dit-elle tout à coup, est-ce que la fumée de ma cigarette ne vous gêne pas ?

— En aucune façon, madame.

— Vous êtes bien heureux ! moi, je ne puis la supporter quand ce n'est pas moi qui fume !.... Ce qui veut dire qu'il vous est toujours permis de fumer en même temps que moi.

Et elle m'offrit une cigarette que je refusai; mais la comtesse la prit, en alluma le bout à une petite bougie qui brûlait sur la table, et me la présenta si gentiment que je dus céder, de crainte de paraître affecté.

— A propos, reprit la princesse en prenant un livre que je reconnus pour celui que j'avais envoyé à la comtesse, et qui était relié à mes armes, expliquez-moi donc votre blason. Qu'est-ce, je vous prie, que cet oiseau sur azur qui s'envoie avec une couronne de comte dans le bec ?

— C'est un cygne, princesse, répondis-je.

— Et qu'est-ce qu'il chante, ce cygne ? demanda-t-elle.

— Il chante que le chef de notre maison était un chevalier ménestrel qu'on avait surnommé Chant-d'Or, et qui fut ennobli par le roi René.

— Peste ! vous ne datez point d'hier !.... Mais nous ne disons plus rien de mademoiselle votre sœur.... Quand nous la ferez-vous voir ?

— A ma première visite, madame, j'aurai l'honneur de vous la présenter.

— Vous êtes mille fois aimable. Mais, mon cher monsieur, vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez si vous n'avez pas encore deviné que Tamara grille d'envie de....

— Méchante tante, interrompit Tamara, voulez-vous bien vous taire !.... Je ne vous confierai plus rien ! Et d'abord vous aussi, vous....

— Là, là, mignonne, ne vous fâchez pas ! répliqua en riant la princesse, moi aussi je grille également, si cela vous fait plaisir... Tant il y a, cher monsieur, que puisque vous avez une jeune sœur dans votre château, rien n'est plus simple qu'une visite de notre part, et nous vous la ferons, s'il vous plaît.

Je ne pus me défendre d'un sourire au souvenir de la lettre perdue.

Il fut convenu qu'elles viendraient le lendemain déjeuner à l'Ombrée.

VIII.

Il est dans la vie certaines heures troubles qui semblent la proie du Destin, certains milieux d'émotions non prévues qui nous enlèvent la perception nette du réel, comme si nous étions été tout à coup transportés dans le monde des fictions.

En dépit de ma vaillance et de la liberté de ma raison, je revins de Morey encore plus ébloui que la première fois. Mon imagination était surexcitée par je ne sais quel courant bizarre, comme si je fusse décidément mêlé à quelque fantastique légende. Rien n'y manquait, ni l'enchanteresse, ni le mystère, ni la magie. Je songeais à cet étrange colloque entre la comtesse et Mollaré, à cette sorcellerie de fleurs que Tamara avait dû mêler de sa main, et je me demandais si, par un inexplicable accord de divination, la *Niania* n'en était pas venue, comme Frantz, à pressentir quelque influence fatale de la destinée de Tamara sur la mienne. Il n'était pas jusqu'à ce comte Michel qui ne fût pour moi un sujet d'étonnement. Il avait vingt-quatre ans, avait dit la comtesse, et il pouvait vivre loin d'elle !.... Alors, me rappelant sa beauté,

Je restais confondu: ils ne s'aimaient donc pas ?.... Et une inexplicable émotion m'agitait qui me fit presque peur : je me demandais si, moi, j'étais bien sûr de ne point l'aimer déjà....

Cependant je vainquis encore ces dissolvantes pensées. J'avais trop vécu et j'avais trop de décision dans l'esprit pour m'abandonner sans combattre aux pentes sombres ou fleuries d'une passion ramanesque. Si adorable que fût la comtesse Tamara, n'avais-je point d'ailleurs pour rempart l'expérience du passé et la conscience que le plus fugitif espoir serait une folie ?

Le lendemain se leva radieux comme pour fêter sa venue, et Jacqueline, dont la curiosité était déjà éveillée par nos récits sur cette merveilleuse étrangère, avait fait orner tout le château de fleurs. Frantz était absent. Vers midi, la calèche que je connaissais déjà apparut au bout de l'avenue et quelques minutes après s'arrêtait au perron.

Tamara sauta légère comme un oiseau, avant que j'eusse le temps de lui offrir la main.

— Ce n'est pas vous que je viens voir, vous le savez, me dit-elle.

El s'avançant vers ma cœur :

— Bonjour, mon amie Jaqueline, ajouta-t-elle en souriant.

Elle dit ces simples mots avec cette grâce si pénétrante qui semble le parfum de sa beauté, et d'un ton si charmant que Jaqueline tendit tout naïvement la joue.

— Elles sont vives à s'apprivoiser, au moins ! me dit la princesse en entendant le bruit de deux baisers.

Ce début de la journée coupait court à toute gêne formaliste. Le déjeuner à peine fini, Jaqueline et Tamara se levèrent.

— Visitons-nous le parc ou le château ? dit ma sœur.

— Je veux tout voir ? répliqua la comtesse.

Et, se tournant vers moi.

— Monsieur de Chandor, ajouta-t-elle avec sa plus noble révérence, faites la cour à la princesse ma tante, je vous prie; nous nous envolons.

— Mon Dieu, Guillaume, qu'elle est belle ! dit Jaqueline émerveillée, c'est un Giorgione qui marche. Ah ! si elle voulait poser ma Sainte Cécile !

— Je vous donne la tête avec le cœur, répliqua Tamara gaiement.

Et elles s'enfuirent.

Ainsi commença leur amitié.

IX.

Natures toutes deux expansives et spontanées, Jacqueline et Tamara eurent bien vite lié des relations étroites entre Morey et l'Ombrée, et il se passait peu de jours sans quelque excursion de l'un à l'autre château. Souvent quand la princesse, dont la santé était fort capricieuse, ne voulait point quitter son fauteuil ou préférait jouer aux cartes avec mademoiselle Renaud, Tamara s'échappait seule et nous arrivait en amazone, au grand galop de Nina. Puis, un matin, elle commença à venir poser pour la Sainte Cécile, comme elle l'avait promis. Frantz et moi nous travaillions près d'elles dans l'atelier de Jacqueline, qui nous servait de *hall* à l'Ombrée. Un jour, pour mieux remplir son personnage, dit-elle, Tamara s'assit à l'orgue; sa main erra d'abord timide sur les touches comme si elle eût cherché sa pensée, puis enfin elle commença une hymne de Haendel. Aux premiers accords, nous nous regardâmes surpris : c'était le talent et le sentiment d'un maître. Le chant mineur, pieux et mystique, planait sur un dessin d'arpéges lents, soutenus par une harmonie sévère, et nous écoutions muets ce style magistral et pur. Au bout de quelques mesures, elle comprit à notre attitude la profonde impression qu'elle produisait sur nous. Alors, gagnée elle-même par l'émotion, le regard perdu, elle laissa exhaler toute son âme. On eût dit qu'elle élevait vers Dieu sa mélodieuse prière; puis enfin le mineur plaintif se fondit dans un majeur glorieux, éclatant comme un chœur divin... Qu'elle était belle !.... Inspirée, frémissante, jetant à pleines mains les accords puissants, elle semblait avoir oublié et le monde et nous pour s'envoler dans les régions célestes....

Quand l'orgue se tut, nous demeurâmes tous silencieux, oppressés. Elle se tourna

vers moi avec un doux sourire; une larme coulait sur sa joue.

— C'est beau, n'est-ce pas? dit-elle en me tendant la main, comme pour me remercier de l'émoi que je ressentais.

Quelques semaines s'écoulèrent... Hélas! je m'étais cru maître de mon cœur.... comme si notre cœur nous subissait jamais pour maître. Confiant dans une vaine et trompeuse expérience, j'avais cru pouvoir braver le charme qui pénétrait jour à jour mes sens. Fier de ma froide raison, je vivais, imprudent, dans ce rayonnement de flammes qui devait m'embraser, me disant que je fuirais à l'heure du danger; et, le danger venu, je restais, heureux d'une passion sans espoir. Non, je n'espérais rien.... et j'eusse même rougi d'un fantôme d'espérance, car Tamara portait sur son front un reflet de fierté pudique qui la défendait et la protégeait contre toute audacieuse pensée.

Et pourtant, parfois lorsque, mollement penchée à mon bras, elle errait avec moi sous les ombrages du parc, il me semblait surprendre dans ses doux yeux, dans le timbre de sa voix, cet abandon charmant d'un cœur qui déborde et se confie. Il arrivait encore que, sortant tous deux d'un silence rêveur qui nous avait un instant captivés, le même mot venait sur nos lèvres, révélant une de ces communions de pensées et d'émois qui bercent les amants. Alors, ébloui de ma félicité, je me leurrais comme à vingt ans d'un espoir insensé. « Ne pouvions-nous nous aimer d'une de ces amours immatérielles et chastes qui sont le refuge des tristes âmes violemment séparées par le destin?.... » Mais, dès qu'elle était absente, la raison me revenait implacable et l'illusion s'évanouissait. Mon ascendant sur elle n'était que le prestige vain de ma célébrité éphémère. Enthousiaste, enivrée de la séve de ses dix-neuf ans, elle s'était éprise de poésie, son imagination idéalisant le poëte sans jamais l'avoir vu. Elle poursuivait en moi sa chimère; mais de là à l'amour quel abîme! Non, je n'espérais rien, je l'adorais sans désirs et sans but. Je savais qu'il me faudrait un jour la perdre et souffrir, et je savourais mes heures de joie, insouciant et charmé de voir refleurir en moi ce beau lis de la passion teint du sang de mon cœur.

Cependant nos liens se resserrèrent plus étroitement encore. Gagnée peu à peu par nos habitudes studieuses, Tamara prit un jour un crayon et commença à son tour un pastel de Jaqueline, elle dessinait naïvement mais voyait juste; encouragée par nous, ce qui n'avait été que le caprice d'un instant devint bientôt un goût très vif; elle vint alors presque assidûment passer ses journées avec nous.

X

Le temps fuyait et, dans cette solitude alternée de travail et de loisirs, Tamara révélait jour à jour quelque charme d'esprit nouveau. Elle avait sur toute chose d'art un sens droit, un jugement net qui nous surprenait parfois, tant il était vif, poétique et spontané. Nous ne l'appelions plus que notre saint Cécile, et souvent, tandis que nous travaillions en silence, elle se mettait au piano et nous chantait quelque mélancolique ballade géorgienne, ou bien elle jouait avec Jacqueline, à quatre mains, quelque page de Beethoven ou de Weber.

— Mais vous m'avez enseigné le bonheur!... nous dit-elle un soir. Je ne soupçonnais pas les jouissances de ce paradis de travail que vous vous êtes créé!.... Mais je le possède, je le tiens cet idéal que je rêvais, lorsque, perdue dans mes longues heures d'oisiveté, je me récréais par quelque essai de dialogue avec ma perruche rouge!.... Grâce à vous, j'existe, je pense! Dans cette atmosphère de science, d'art, de poésie, où mon imagination, d'un coup d'ailes, s'élève et vous suit dans les régions qui m'étaient inconnus, je respire enfin!... Que d'intérêt à ces épanchements de votre enthousiasme!.... que de charme à ces fières méditations où vous entraînez mon cœur!.... Quels horizons immenses vous avez dévoilés à mes yeux!.... Ah que le pauvre grand monde où je vivais se meut dans un milieu borné! il rampe et vous planez.

— Comtesse, dit Frantz en souriant, j'ai envie de profiter de cette ardeur d'études pour vous faire lire mon livre.

— Mais je l'ai presque tout lu, répondit-elle, en manuscrit, avec Jacqueline, et cet-

te histoire de la Nature m'a captivée comme un roman! Tout me semble nouveau, enivrant dans votre Éden où nul fruit ne m'était défendu. Chaque jour, ici une fleur nouvelle éclot pour moi: dans une page de Mozart que je comprends mieux sous le pinceau de Jacqueline, sous votre plume ou celle de Guillaume.... Lorsque, suivant des yeux la ligne qu'il trace, je vois naître sa pensée, mon cœur palpite ému comme si je l'inspirais, je goûte une part de sa gloire future, de la vôtre, et je me sens orgueilleuse de tout ce que nous créons!

— Tamara, dans son émerveillement, me fait l'effet d'une jeune Scythe visitant Athènes, dit Jacqueline.

— Oui, c'est bien cela ! répondit-elle. Barbare, je suis émerveillée des splendeurs étalées à mes yeux, et au sein de cette existence si occupée, si pleine de joies délicates et raffinées, ma vie passée me semble vide, futile, perdue.

— Prenez-y-garde, comtesse, dis-je, lorsque les barbares respiraient l'air de la molle Ionie, ils perdaient le souvenir de leur pays natal.

— Eh bien, reprit Jacqueline, Tamara ne nous quittera plus, voilà tout.

A ce mot nous restâmes tous silencieux et comme émus de la même pensée inquiète..

— Folle! dis-je enfin avec une mélancolie que je ne pus vaincre, tu oublies que madame la comtesse à un mari.

— Ah ! c'est vrai, répondit Jacqueline étourdiment; quel dommage!

Devant ce regret si naïf Tamara rougit. Frantz ne put réprimer un éclat de rire.

— Je voulais dire, reprit Jacqueline, que.... enfin.... si elle nous avait connus plus tôt.... elle aurait pu faire.... un autre mariage....

Ce vœu exprimé avec tant d'ingénuité était si transparent que je rougis à mon tour, comme si j'en eusse été le complice. Mais Jacqueline avai trop d'innocence pour s'arrêter au milieu de sa pensse.

— Quelle ravissante sœur j'aurais eue là! ajouta-t-elle avec un soupir.

— Mais, folle, encore une fois, tais-toi donc! lui dis-je en me levant pour couper court à ce sujet.

— Qu'as-tu ? reprit-elle en ouvrant de grands yeux étonnés.

Je ne répondis point. Tamara était devenue pensive. Je m'approchai d'une fenêtre pour respirer et pour dissimuler l'altération de mon visage. Cette idée de séparation tombant tout à coup au milieu de nous m'avait causé un déchirement affreux. Frantz, heureusement, devina ma peine, il appela Jacqueline et Tamara au piano pour leur faire entendre quelque marche harmonique qu'il avait trouvée pour accompagner a un air géorgien, et je restai seul, enseveli dans mon douloureux émoi. L'heure de la souffrance approchait, je n'en pouvais plus douter: peut-être même déjà quelque lettre du comte Michel rappelait Tamara.... Le trouble subit où venaient de la jeter les paroles de Jacqueline, au moment où elle exaltait les attraits de son existence si bien remplie près de nous, n'était-il point l'indice de ses regrets de la quitter bientôt?.... Ses regrets!.... Mais n'était-ce pas plutôt d'espoir que palpitait son cœur ?.... d'espoir et d'amour?.... Elle allait revoir celui qu'elle aimait !

Et de fougueux élans de jalousie m'oppressaient....

Le crépuscule était venu. Accoudé sur la balustre, le front dans ma main, mon regard vers l'horizon pâlissant, je ne voyais qu'au dedans de mon âme, lorsqu'un soupir léger comme un souffle me fit tourner la tête....

Tamara était près de moi. Me voyant tiré de ma contemplation:

— Qu'avez-vous, ami ? me dit-elle à son tour, d'un ton si suave que mon cœur se fondit.

— Rien, répondis-je, essayant un sourire; je songeais.

— Vous songiez à quelque chagrin secret, ajouta-t-elle en fixant ses yeux sur les miens.

Je ne pus supporter son franc regard et je me détournai.

— Guillaume, reprit-elle doucement, n'ai-je donc point encore conquis parmi vous le droit de souffrir de vos peines?.... J'ai tout partagé, jusqu'à ce jour, de ces nobles émotions qui m'étaient inconnues ! Je vous dois la vie de mon intelligence, de

mon cœur, de mon âme ; et lorsque vous m'avez tout donné, suis-je donc encore une étrangère ?

Il y avait dans ces mots l'accent d'un si tendre reproche que des larmes me montèrent aux yeux.

— Eh bien, lui dis-je, je songeais que bientôt peut-être.... vous allez partir....

— Quoi! s'écria-t-elle; c'est là la cause de votre tristesse....

— N'y prenez point garde, répondis-je vivement; j'ai des heures de mélancolie où la moindre émotion exaspère ma sensibilité nerveuse.... Et puis, il est des amitiés qu'on ne perd pas sans regrets....

— Mais pourquoi songer à cette perte?... Il n'est pas besoin de séparation entre nous en ce moment, du moins.

— En ce moment, repris-je tristement; mais qui sait?.... le comte Michel.... votre mari.

A ce mot, je sentis courir dans sa main posée sur la mienne un frisson presque convulsif.

— Taisez-vous! dit-elle, taisez-vous !

J'allais répondre, surpris de ce mouvement étrange; mais Frantz et ma sœur s'approchaient de nous pour nous proposer de descendre au parc. Nous les suivîmes et notre tête-à-tête fut rompu.

Pourtant les gaîtés de Jacqueline ne réussirent point ce soir-là à nous entraîner. Tamara semblait être restée sous le poids d'un souci; à chaque instant ses regards se tournaient vers moi à la dérobée comme pour scruter ma pensée.

Son valet de pied vint lui annoncer qu'on avait attelé.

— C'est bien, dit-elle, j'irai jusqu'au bout de l'avenue. Suivez-nous.

Et, après avoir donné comme de coutume à Jacqueline le baiser d'adieu, elle tendit la main à Frantz ; puis, prenant mon bras :

— Accompagnez-moi, je vous prie, ajouta-t-elle.

Nous marchâmes un instant silencieux, comme si la même préoccupation inquiète se fût appesantie sur nous. Contre mon bras, sur lequel elle s'appuyait, je sentais les battements de son cœur. J'eus remords de l'attrister ainsi, et je me mis à lui parler du premier sujet qui me passa par l'esprit. Elle m'écoutait sans répondre. Enfin, nous arrivâmes à la grille où sa voiture l'attendait.

Elle me tendit la main.

— A demain, lui dis-je, madame.

— Appelez-moi « mademoiselle, » répondit-elle doucement : je n'ai jamais été mariée!

Et la voiture partit.

Je demeurai étourdi, béant, ébloui.

XI

Le lendemain, avant l'heure où nous l'attendions, un de ses gens à cheval m'apporta une lettre. Je l'ouvris avec un battement de cœur indicible. Voici ce qu'elle contenait:

(Villa du Lord.... août.)

« Me pardonnez-vous, ami, cet étrange mystère que je n'ai point dévoilé plus tôt aux affections si tendres dont vous m'avez tous entourée! Depuis deux semaines déjà, je voulais parler, me reprochant de garder à vos yeux un déguisement frivole, et chaque jour je reculais devant cet aveu. Je vous avais trompés, j'avais conscience de mes torts, et je les aggravais en me taisant par crainte de déchoir dans votre amitié; je n'osais plus confesser cette faute première qui, bien que futile et innocente, n'en était pas moins une réserve, un manque de confiance, et peut-être de délicatesse, envers vos cœurs si pleins d'expansion pour moi. Mais n'ai-je point été assez punie, mon cher Guillaume, puisque hier votre cœur est resté fermé et n'a point répondu à ma sollicitude?.... C'est la première fois que, dans votre esprit toujours ouvert et où vous me laissez si bien lire, une pensée se dérobe et semble fuir mes yeux.... J'en ai ressenti une inexprimable douleur, et comprenant ce qu'à votre tour vous pourriez souffrir en me surprenant un secret pour vous je vous ai tout dit.... Me pardonnerez-vous ?

» Non, la comtesse Tamara Tchessmine n'est pas mariée.... Tchessmine est le nom

de son père, et le comte Michel Woynoff n'est que son fiancé.

» Et maintenant que j'ai déchiré le voile, je veux me montrer à vous tout entière pour que plus rien de moi ne vous reste inconnu.... Ne vous effrayez pas, mon ami, ce n'est point un roman!.... Quelques sourires et quelques larmes, vous le disiez un jour, toute ma vie tient en ces deux mots.

» Je vous ai quelquefois parlé des jours de mon enfance écoulée en Géorgie : mon père était Namiestnik, c'est-à-dire lieutenant de l'empereur; nous habitions un fief de ma mère, un vieux château féodal. — J'aime le vôtre qui m'y fait parfois songer. — Elevée comme une princesse des montagnes, pour guide, je n'avais que ma fantaisie d'enfant ; un peuple de serviteurs et de serfs m'obéissait. De là sans doute, mon ami, ces airs de jeune reine que vous raillez parfois et qui me sont familiers.... Il fallait me voir à douze ans, vêtue en garçon, du costume pittoresque du Karthli, galopant du mont à la plaine, la plume au bonnet, emportée par mon poney noir et suivie de mon escorte de Tartares que je m'amusais à semer sur le chemin.... Vous auriez ri de mes airs de fierté lorsque, rentrant au château avec mon seul écuyer et quelques rares pages, je passais devant le poste qui battait aux champs pour mon retour. La cravache à la main, je faisais sonner sur les dalles mes petits éperons d'or, riant des terreurs de Mollaré qui courait après moi pour essuyer mon front, et, toute poudreuse encore, j'allais surprendre ma mère que j'embrassais en sautant sur ses genoux, au grand effroi de ses femmes qui me criaient que j'abîmais sa belle robe.... Et c'étaient des rires et des baisers sans fin.... On avait peine à m'emmener pour me remettre en petite comtesse.... Je ne savais pas lire, mais j'avais une santé de montaguard. Pour culture de l'esprit, les chansons de Mollaré qui m'endormait le soir au récit de nos vieilles légendes, et m'initiait à toutes ces croyances bizarres qui semblent, en Géorgie, un reste de la mythologie persane : de là ces superstitions de mes dix-neuf ans qui vous font encore sourire.

» Heureux souvenirs ! Heures trop vite envolées! Un jour, une tombe s'ouvrit où l'on enferma ma mère avec une part de mon cœur.... Un long deuil auquel mon père à son tour succomba.... Puis, cinq années s'écoulent et ma vie de jeune fille commence.

» Je me vois à la cour parmi les demoiselles d'honneur, enviée, flattée ; j'ai seize ans et mon âme s'ouvre, avide de sensations nouvelles.

» Que vous dirais-je, ami, de cette saison où tout est rayonnement et mystère?.... J'ai vécu, à travers les fougues de l'imagination et les éblouissements de la jeunesse, ignorante de ce *moi* que, peu à peu, vous m'apprenez à discerner. Libre et maîtresse de mes volontés sous la tutelle facile de ma bonne tante; adulée, recherchée, j'ai suivi tous mes caprices, que je prenais pour des enthousiasmes; glacée sous l'étiquette et le cérémonial, j'ai toujours senti courir dans mes veines les flammes de l'Orient, ce qui a produit ce petit être bizarre dont le premier aspect vous a tant surpris. Impatiente de pénétrer le mot de la vie, j'ai cherché alors dans les livres ces enivrantes émotions de la passion idéale, dévorant tout, poëmes et romans.... J'étais de trop haut lignage pour être traitée en pensionnaire.... D'ailleurs, comme vous le dites si bien, la haute aristocratie russe en est vraiment encore, en ce jour, à votre charmante société du XVIII[e] siècle ; elle en a la courtoisie, la grâce, les mœurs faciles et ces grandes manières perdues qui ne peuvent subsister que là où un peuple veut bien encore se croire esclave. A tous ces titres, ma chère tante est deux fois du temps passé; par sa haute noblesse et par son âge. Indulgente et bonne, elle garde en toute chose le souverain abandon d'une grande dame d'autrefois; ne concevant point qu'une fille de mon rang ait besoin d'autre protecteur que son orgueil de race et de fierté, elle m'a laissé cette liberté, qui n'est un péril, dit-elle, que « pour les petites sottes et pour les petites gens ! » Tout cela vous exque les contrastes qui vous semblent si curieux en moi, cette assurance de page, comme vous dites, et ces ignorances d'enfant.

» J'avais été presque élevée avec le com-

te Michel Woynoff, fils de mon tuteur, un vieil ami de mon père, qui tient une des charges de la cour. Une vive affection régnait entre nous; nous n'ignorions point que nous étions destinés l'un à l'autre.... L'aimais-je d'amour?.... Je le crus, lorsqu'il y a six mois, sur le désir de l'empereur, on nous fiança. Le comte Michel avait vingt-quatre ans ; son élégance et les agréments de sa personne le distinguaient entre tous. On admirait son esprit, quelques campagnes avaient attesté sa bravoure chevaleresque, et depuis le comte Samoïloff, à qui on le comparait, nul n'avait été plus envié à la cour. Je vous dis cela, mon ami, pour vous faire lire plus clairement dans mon cœur, où tout est obscurité pour moi. L'aimais-je de cet amour ingénu qui naît presque d'instinct dans l'âme de toute jeune fille à la vue du fiancé qu'on lui donne?.... L'aimais-je comme l'époux de mes rêves?... Je l'ignore... Je l'aimais, je me sentais aimée. Sa présence me faisait tressaillir de joie, son absence m'était une peine, et dans le sanctuaire de mes pensées, son image était toujours radieuse comme une idole....

» Au dernier séjour de la cour à Gatchina, un soir, je traversais le parc, lorsque plusieurs hommes rassemblés attirèrent mon attention; ils semblaient porter un blessé. Je m'approche, je reconnais Michel, les habits en lambeaux.... Je me précipite pour le secourir....

» Guillaume !.... Guillaume !.... il était ivre, grossièrement ivre.... ivre de vin !

» Dire ce qui se passa dans mon âme, je ne le puis encore à cette heure, mon ami. Le lendemain, je le revis souriant, tendre, empressé, paré de toute son élégance. Je pus vaincre le souvenir de la veille je ne m'enfuis. Pendant huit jours je vécus dans la retraite, torturée par les plus étranges combats. Je l'appelais comme en délire, je voulais courir à lui; puis, à la pensée de le revoir, un fantôme souillé se dressait devant mes yeux. En vain je voulais l'excuser d'avoir succombé à un vice que j'entendais dire assez légèrement partagé par bien d'autres de nos jeunes seigneurs. Je voulais l'aimer toujours.... mon idole gisait avec mon orgueil.... renversée dans la fange. » Enfin, après un mois de luttes et de déchirements que sa présence calmait et irritait tour à tour, j'ai voulu m'éloigner pour chercher oin de lui l'apaisement de mes révoltes ou de mon amour.

» L'absence a assoupi ma peine, mais la nuit règne encore en mon cœur: j'ignore toujours si je l'adore ou si je le hais. Mais ce que je sais, ami, grâce à votre affection chère, c'est qu'on peut trouver dans la sereine contemplation des vérités et dans les saints enthousiasmes la consolation suprême à nos misères terrestres. Ce que je sais, c'est que vous m'avez révélé ces mondes enchantés de l'artiste et du poëte, ces fortifiantes joies de l'étude inconnues au profane vulgaire, et que je suis meilleure par vous.

» Vous savez tout de moi maintenant, ami; me pardonnerez-vous d'avoir si longtemps tardé à dissiper cette erreur.... qui vient toute de vous, en somme !.... Oui, monsieur, toute de vous.... Car, enfin, je ne vous ai jamais dit que je fusse mariée, moi.... Je n'ai à me reprocher que de vous l'avoir laissé croire, de vous l'avoir laissé dire !.... Que s'est-il passé, je vous prie ?... A notre première entrevue, on vous a présenté à la comtesse Tamara. — Oh ! le beau savant, qui ignore qu'en Russie les jeunes filles portent leur titre !.... Puis, partant sur cette belle idée que j'appartenais à un maître, vous venez me voir en m'appelant « madame, » gros comme les maisons !.... Fi le malhonnête !.... et qui me donne un mari de soixante ans encore !.... Ne méritiez-vous pas une leçon, monsieur le docteur ?.... Mettez vos lunettes !....

» Je plaisante, ami, mais je suis triste, et j'en veux à ma tante qui m'a encouragée à ce jeu, n'y voyant qu'un bon tour, que je trouve fort méchant à cette heure. Nul ne nous connaissant ici, nous avions vu une sorte de sécurité dans ce déguisement futile, qui, nous délivrant toutes deux d'une sujétion, défendait en outre ma « singulière beauté » des poursuites audacieuses des prétendants. Mais je m'en veux surtout à moi, par la sotte peur de confesser une faute que chaque jour aggravait, d'avoir laissé durer un mois cette méprise qui était une offense à notre amitié.... Me pardonnerez-vous ? et Frantz.... et Jacqueline ?.... Je suis si

honteuse que je n'ose point vous voir aujour'hui.

» Mon Dieu, si vous alliez tous ne plus m'aimer ! »

....

Exprimer l'émotion où me jeta cette lettre, je ne le pourais jamais. D'abord je me crus fou. Libre !.... Elle est libre ! me disais-je, et une immense joie m'inondait. Non point que, dans ma pensée, sa liberté pût m'être une espérance; j'étais trop près encore de ma douloureuse abnégation. Je n'entrevoyais point d'avenir. Mais elle était libre !.... Elle était libre !.... et ce mot résumait pour moi toutes les félicités de ce monde.... Pendant quelques minutes je délirai ainsi; puis, tout à coup, me précipitant à travers le château, j'appelai Frantz et Jacqueline.

Ils accoururent, et je leur fis lire cette adorable confession.

— Partons, dit Jacqueline, allons la chercher !.... Pauvre Tamara !

En un instant on eut attelé. Une demi-heure après nous étions à la villa.

Un valet nous apprit qu'elle était dans le parc avec la princesse, près de la chute de Diane.

Nous nous élançâmes par les allées; à notre agitation, on eût pu nous croire frappés de folie.

Tamara était assise sous les ombrages, au pied de la Chasseresse de marbre. Accoudée mélancoliquement, le regard fixé sur la source sonore, elle ne pouvait nous voir. Elle entendit pourtant le bruit de nos pas sur le sable; elle tourna la tête et nous aperçut accourant, Jacqueline en tête.

Elle se leva surprise, décontenancée, essaya quelques pas vers nous, et s'arrêta tout émue.... Mais Jacqueline l'avait déjà saisie dans ses bras et l'embrassait à l'étouffer.

— Menteuse ! dupeuse ! enjoleuse ! criait-elle.

Et chacune de ces épithètes, précipitées l'une sur l'autre, était scandée d'un baiser.

Rougissante, interdite, sa tête divine languissamment abandonnée sur l'épaule de ma sœur, Tamara demeurait toute honteuse. A travers ses longs cils baissés on voyait glisser des larmes.... Mais larmes et rougeur étaient illuminées d'un ineffable sourire.

— Mademoiselle la comtesse, dit Frantz, permettra-t-elle à son ami Muller de lui baiser la main ?

Sans répondre, sans oser lever les yeux vers nous, elle lui abandonna une main et me tendit l'autre.

— Méchante, reprit Jacqueline, vous avez douté de nous !

— Oh ! non, s'écria Tamara, relevant le front, comme si douter de nous c'eût été une offense. Non, je n'ai pas douté ! Seulement, j'ai eu un peu peur... Je me sentais si coupable....

— Je vous défends d'en jamais reparler ! interrompit vivement Jacqueline.

La bonne princesse ne se sentait pas de joie.

— Ach ! que je m'amuse ! disait-elle.... Comme ils y ont été pris !.... Deux savants!

— Tante perverse, répliqua Tamara avec une impétuosité plaisante, c'est vous qui m'avez empêchée de les détromper !

— Hé là donc, chère, ils n'ont pas l'air de m'en vouloir beaucoup !

XII.

Il n'est point d'attachement vrai que ne resserre une peine. Comme une pierre tombant dans une eau dormante en montre mieux la profondeur, cet émoi passager, troublant un instant notre paix, nous découvrit la dévotion de nos cœurs.

Tamara, allégée d'un souci qui pesait sur son âme, délivrée d'un rôle qu'lle craignait à chaque instant de trahir, se révéla alors à nous dans toute l'ingénuité de sa nature à la fois enfantine et sérieuse. Elle s'abondonnait avec Jacqueline à ces espiègleries de jeunne fille, à cès naïvetés de l'innocence si charmantes.... Elle s'appelaient sœurs et se tutoyaient.... Puis, c'était avec Frantz dès taquineries sans fin sur ses distractions de savant, malices auxquelles il répondait avec sa bonne placidité helvétique, tout en leur décochant quelque saillie plaisante.

Parfois nous l'appelions encore « madame » par badinage ou par oubli. Alors elle devenait rouge comme au souvenir de son déguisement, et nous riions de ses confusions. Elle finissait par rire comme nous.

— Je sais bien que ce n'est point un repro-

che, nous dit-elle une fois; mais je suis toujours sensible à ce rappel d'un temps où j'avais un secret pour vous. Je suis humiliée d'avoir eu un tort qui semblait une restriction de mon amitié ... Oh ! que je voudrais trouver à mon tour quelqu'un de vous en faute.... pour me consoler.

— Ne vous faut-il que cela ? lui dis-je.

— Oh ! reprit-elle avec animation, un petit tort, seulement grand comme cela.... Et elle montrait le petit bout de son doigt. Comme je me vengerais !

— Comment se porte votre amie... Vera ? lui demandai-je tout à coup.

— Vera !.... dit-elle consternée, vous la connaissez ?

— Hélas ! non, répondis-je en baissant la tête.

— Un mystère, un mystère ! s'écria-t-elle ravie, je tiens mon coupable.... Il a peur.... Répondez, criminel, d'où savez-vous son nom ?.... et, le sachant, pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé d'elle ?

— Grâce ! dis-je, je ne la connais pas.... si ce n'est par un petit bout de papier que vous lui avez écrit un jour et.... que j'ai ramassé sur la route....

— Ma lettre perdue !.... C'est vous qui l'avez trouvée ?

— Oui.

— Et vous l'avez lue ?

— Tout entière, répliquai-je avec un soupir. Il le fallait bien pour savoir à qui la rendre.

— Et vous l'avez gardée ?

— J'ai commis cette grosse *discrétion*.

— Et vous aviez deviné de qui je lui parlais ?....

— Comment pouvais-je m'y méprendre ?...

—J'étais le seul sauvage de ces contrées.

A ces mots elle partit d'un grand éclat de rire.

— Oh ! l'hypocrite, le traître, le curieux ! s'écria-t-elle.

Il fallut expliquer tout le mystère à Frantz et à Jacqueline, qui ne comprenaient rien à cette scène inattendue. Tamara, jouant une grande colère, me redemanda sa lettre. J'allai la lui chercher! Mais elle y fut bien prise.... car sur les réclamations de Jacqueline, qui déclara avoir droit, ainsi que Frantz, à une part de nos secrets, elle fut forcée de la lire à haute voix.

— C'est égal, dit-elle en finissant, me voilà absoute.... et je ne serai plus seule ici à rougir d'un méfait.

XIII.

Dans cette douce vie de confiance et d'abandon, les jours s'écoulaient pour moi si pleins d'ivresse que j'oubliais la blessure de mon cœur. Je la voyais à toute heure, sa vie était mêlée à la mienne. Que manquait-il à ma félicité, puisqu'il me fallait cacher cet amour et que ma jeunesse perdue me défendait d'espérer ?....

Cependant, au bout de quelques semaines, un nuage, d'abord léger, vint obscurcir notre joie. Tamara devint peu à peu moins enjouée. Puis, bientôt, une sorte de mélancolie envahissante sembla s'appesantir jour à jour sur son front. Nous la voyions parfois passer tout à coup du rire aux larmes, sans raison, sans transition apparente. Aux témoignages de notre sollicitude, elle répondait qu'elle était nerveuse et qu'elle ignorait son chagrin.

Il me fut aisé de comprendre qu'elle voulait dissimuler sa peine, et je m'en désolais. Nous n'avions jamais reparlé du comte Michel, comme si nous eussions craint tous deux d'aborder ce souvenir. Pourtant aussi parfois, lorsque nous étions seuls, on eût dit que ses yeux m'adressaient une interrogation muette, qu'elle me demandait secours contre les perplexités de son âme, et qu'elle me reprochait mon silence. Et moi, je me taisais terrifié par l'idée qu'elle allait peut-être me révéler la victoire définitive de son amour sur le mépris.... Ce mot prononcé, je la perdais à tout jamais ! En vain je me reprochais ma lâcheté, je ne pouvais surmonter la peur d'entendre tomber un tel aveu de ses lèvres. Et pourtant le doute me tuait; il me devint enfin si cruel qu'un jour je voulus connaître mon sort.

C'était le soir; nous étions assis tous deux sur la terrasse du parc, admirant les reflets du couchant sur le lac. Les brumes de la vallée enveloppaient lentement les monts de ces teintes lilas qui semblent à la fois

tissues d'ombre et de lumière. A quelques pas de nous, Jacqueline et Frantz devisant avec la vieille Marguerite.

Le calme de cette heure sereine nous avait pénétrés et nous demeurions rêveurs comme pour en savourer le charme mystérieux.

— Voyez donc là bas, me dit-elle, cette voile solitaire qui semble bercée sur un lac de feu.... Ne dirait-on pas qu'elle vogue en plein ciel ?

— Oui, répondis-je, et celui qui la guide ne voit qu'un gouffre sombre.

— N'est-ce pas un peu l'image des félicités de ce monde ?.... Celui qui les contemple de loin, les voit toutes radieuses, les rêve, les désire; puis souvent, lorsqu'il les atteint, il n'aperçoit plus que la nuit.

— Mon Dieu, m'écriai-je en riant, quelle pensée de désespérance pour vos dix-neuf ans ?

— Oh ! non, reprit-elle, la désespérance est un ridicule que je n'ai pas, mon ami. Vous m'avez appris à croire, à réagir contre ces désertions de la volonté, contre ces abandonnements de soi-même qui livrent les faibles en pâture au moindre souci. Le combat peut être rude et me faire souffrir beaucoup, mais je sais qu'on peut vaincre, et j'ai trop d'orgueil pour ne point compter sur ma vaillance.... Est-ce bien dit, mon maître ? ajouta-t-elle en souriant.

Mais il y avait dans son accent une tristesse que voilait mal son sourire; je m'armai de courage, et pour me fermer tout lâche retour :

— Tamara, lui dis-je en la regardant dans les yeux, vous ne m'avez plus parlé du comte Michel.

Elle tressaillit et détourna son regard comme pour me dérober sa pensée.

— Pourquoi me parlez-vous de lui ?.... dit-elle enfin d'une voix tremblante.

— Parce que je crois que vous souffrez de son souvenir.

Elle se tut.

— A mon tour, repris-je au bout d'un instant, ne suis-je pas encore assez votre ami pour vous interroger ?.... Ou bien votre plaie est-elle encore trop vive pour que j'ose y toucher ?

— Non, Guillaume, répondit-elle en me prenant la main, il n'est rien de moi que votre affection ne puisse interroger.... Ma plaie est fermée et je ne souffre plus que des indécisions de mon âme.

A ce mot, qui m'était presque un espoir, j'éprouvai une indicible émotion.

— Hé quoi ! ne vous êtes-vous point encore résolue ? et votre amour....

— Mon amour, reprit-elle avec un sourire navrant, a fait une trop grande chute. Il s'est froissé les ailes, et, je le crains, ne reprendra jamais son vol.

— Ainsi.... vous n'aimez plus.

— Je ne sais que vous dire, ami.... j'aime, je le sens à des élans subits d'allégresse qui, tout à coup, me transportent dans le ciel de l'espérance.... Et pourtant il me semble aussi que l'image de Michel pâlit et s'efface dans ma pensée. Le souvenir du honteux avilissement où je l'ai surpris ne m'irrite plus.... et pourtant je ne retrouve plus, en songeant à lui, ces transports qui faisaient bondir tout mon être.... On dirait même parfois qu'il est absent de mes rêves.... comme si notre avenir était séparé.

— Il vous écrit souvent ?

— Presque chaque jour, et ses lettres, qu'autrefois je n'ouvrais qu'en tremblant, me laissent froide; les expressions de son repentir, de son désespoir, de son amour, éveillent toujours en moi un sentiment de pitié.... mais ne me font plus verser des larmes. Je le plains, je l'aime.... mais comme un ami qui souffre et comme si je n'étais point l'objet de sa peine.... Il me faut un effort de pensée pour me rappeler qu'une parole de moi pourrait le consoler.

— Et cette parole, dis-je anxieux, ne songez-vous point à la prononcer ?....

— Non, je n'y songe point, répondit-elle presque avec l'accent de la terreur, et c'est ce qui m'épouvante; car alors je me demande si mon cœur est à jamais glacé.... puisque mon premier amour ne le fait plus tressaillir.

Et, disant ces mots, elle se voilà le visage de ses mains; à travers ses doigts je vis couler des pleurs.

— Vous me trouvez bien folle ou bien lâche, n'est-ce pas ? reprit-elle après un silence.

— Non, je vous plains d'une constance qui vous est un tourment.

— Une constance qui m'est un tourment !.... Ainsi vous croyez que je l'aime toujours ?

— Puisque vous souffrez encore par lui.

— Quel mot ! Et qui m'eût dit qu'on pût mais l'appliquer à l'amour !.... Ainsi vous avez souffert d'aimer, vous ?

— Oui, répondis-je en maîtrisant mon émotion.

— Pauvre ami !

— Rassurez-vous ! Vous le saurez peut-être un jour.... ces douleurs-là sont souvent plus chères que la paix de l'oubli.

Elle demeura encore un instant pensive et comme émue par quelque contemplation intérieure.

— Et.... si je ne l'aimais plus.... dit-elle hésitante, que penseriez-vous de moi ?

J'eus peur de me trahir; je restai muet.

— Répondez ! répondez ! reprit-elle avec une sorte d'agitation fébrile; si je ne l'aimais plus ?....

— Je répéterais, chère Tamara, ce que je vous disais tout à l'heure : « Vous avez dix-neuf ans. »

— Oui, j'ai dix-neuf ans ! s'écria-t-elle avec une indicible expression d'amertume, et cela veut dire, sans doute, qu'un autre viendra.... que j'aimerai comme j'aimais Michel !.... Un autre, qui reprendra possession de ma vie, de ma pensée, de mon âme !.... Qu'est-ce donc alors que notre cœur si docile à l'oubli ?.... Qu'est-ce donc que cette chaste flamme que je croyais si pure ?....

— C'est la flamme éternelle ! lui dis-je avec véhémence. Eternelle, parce qu'elle est divine, et que rien de Dieu ne meurt ni ne s'éteint !... C'est le rayon de Prométhée qui féconde le monde. Ah ! bénissez, enfant cette Providence aimée, qui veille sur tout, d'avoir permis à nos cœurs ces illusions renaissantes qui nous rendent la jeunesse, la foi, le bonheur même où, perdus dans les ténèbres du doute, nous ne voyons plus le ciel.... Tamara, Tamara, ne blasphémez pas, même sur la croix de votre passion !... L'amour est toujours saint, toujours pur !... et celui qui refleurit sur une tige brisée, même au soir de la vie, s'épanouit encore dans l'azur d'un printemps !

— Ainsi, c'est donc vrai, reprit-elle, on aime.... et l'on oublie ?.... Ah ! Guillaume, vous me faites bien mal !

XIV.

Lorsqu'elle nous eut quittés, je rentrai chez moi; j'avais soif de solitude pour apaiser le tumulte de mes sens.... Tamara n'aimait plus !... J'avais lu dans son cœur, et le trouble de son âme n'était plus que l'étonnement de voir s'éteindre un amour que, dans ses enthousiames ingénus, elle avait cru éternel. Combattue par ses naïfs remords d'un refroidissement qu'elle s'exagérait comme une inconstance, elle voulait en vain ranimer l'étincelle: sa passion n'était plus que cendres. Tout l'attestait: ses résolutions, ses combats, ses défaillances !... L'amour ne se laisse point discuter: il s'impose, il règne, et tant qu'il est debout, la raison est son esclave.... Tamara n'aimait plus !.... Je le sentais, je le voyais, et je n'osais laisser exhaler ma joie. De timides espoirs se glissaient un à un dans mon esprit; je les chassais, me croyant assailli par le démon du délire. Tamara n'aimait plus !.... Mais alors elle pouvait donc m'aimer ! J'avais peur de m'abandonner à ce rêve insensé, et je le poursuivais dès qu'il semblait me fuir. Je n'en étais plus à songer aux saisons écoulées: n'avais-je point en mon cœur la jeunesse et l'amour ?.... Qu'avais-je donc perdu de mes vingt ans ?... Eh quoi !.... pour quelques années qui n'avaient fait qu'effleurer mon front, j'avais désespéré ?... J'avais désespéré, alors que je sentais encore bouillonner en mon sein toutes les séves de la vie !....

En proie à ces enivrantes pensées, je n'essayais point pourtant de formuler mon espoir. Mes visions de bonheur flottaient, encore indécises et voilées, et je n'osais les contempler en face, de peur de les faire évanouir ... Tamara n'aimait plus.... que m'importait le reste ? Les droits de son fiancé abolis, n'étais-je point assez habile pour l'emporter sur les rivaux de l'avenir ?... Ma fortune et le nom de mes pères me faisaient l'égal de tous. Ma renommée

ajoutée à mon blason ne me permettait-elle point de lutter contre toutes les grandesses, puisque le seul bruit de mon nom m'avait déjà conquis Tamara avant qu'elle me connût ?... L'attrait du romanesque, ce tentateur des jeunes âmes, avait entraîné vers moi son imagination enthousiaste. Fort de mon ascendant sur sa raison déjà captive, que me restait-il à faire pour égarer son cœur ignorant et crédule, pour surprendre ses sens agités de vagues désirs qu'elle ne savait comprendre ? Je la voyais chaque our, je saurais l'attirer pas à pas sur ces pentes fleuries de l'amour où son innocence ne pourrait échapper au vertige.... Elle m'aimerait.... J'étais fou !

Pourtant, je dois l'avouer, lorsque le calme de la nuit eut dissipé ce délire, de plus saines pensées revinrent à mon esprit: je rougis presque de mes divagations. Profiter de l'abandon de Tamara pour tenter une séduction morale qui devait décider de sa vie, ce pouvait être une habileté d'amant, mais, à coup sûr, c'était abuser déloyalement d'une hospitalité à laquelle elle se confiait... Et puis, n'était-ce pas empoisonner à tout jamais ma félicité ?.. Devenu son époux, pourrais-je jamais croire moi-même à la sincérité de cet amour pris au piége de mon égoïsme ?... Pourrais-je jamais croire à la possession de cette âme surprise, violentée dans les enivrements d'un philtre trompeur ?.... Un jour elle se réveillerait de cette illusion mensongère, et je la verrais près de moi morne, résignée, glacée sous mes étreintes.... Grand Dieu, la posséder ainsi !....

Mais que sont les projets, les résolutions, quand notre cœur est esclave ?.... Je revis Tamara, j'oubliai tout. Je sentis que ma pensée ne m'appartenait plus, que mon âme était toute en elle; que ma raison, si fière d'une vaine expérience, était désormais soumise à cette candeur ingénue, souveraine de mes émotions, de mes volontés.

Je m'étais inquiété la veille du trouble où je l'avais laissée. Je craignais d'avoir déchiré trop brutalement le voile de ses tendres illusions et de l'avoir fait souffrir.

Je la retrouvai ce jour-là presque souriante, comme si, pour elle aussi, les hautes méditations de la nuit eussent été salutaires. Elle devina ma pensée.

— Merci, ami, dit-elle en me tendant la main.

— Vous avez dû me trouver cruel hier, murmurai-je.

— Vous avez eu raison !.... Il est de ces blessures auxquelles il faut porter le fer rouge. J'ai un peu crié sur le moment.... mais je suis soulagée.

— Et vous me pardonnez de vous avoir causé cette douleur ?....

— Guillaume, s'écria-t-elle avec un doux accent de reproche, voulez-vous bien ne jamais prononcer ce mot de pardon !... vous avez souffert plus que moi, je l'ai bien vu.

— Oh ! oui, je vous le jure !

— D'ailleurs, ne faut-il pas que vous m'enseigniez la vie.

Tout heureux de ce calme que je voyais renaître, enchaîné à ce sourire, je ne sentais plus ma peine. J'attendais... quoi ?... je l'ignore, mais j'espérais.

Délivrés tous deux d'une contrainte où nous nous étions si longtemps attristés, nous osions alors chaque jour aborder ce sujet de nos communes alarmes, son amour pour le comte Michel, et chaque jour me semblait une conquête. L'âpreté de ses souvenirs se fondait peu à peu dans une calme indifférence, et, docile aux notions plus absolues que je lui donnais de la vie, cette indifférence ne l'effrayait plus comme un crime.

— Oui, je le sens, vous disiez vrai, mon ami, me dit-elle un jour: la nature ne saurait permettre ces suicides de l'âme que nous appelons désespoirs, et c'est plus haut que nos désillusions qu'il faut chercher la vérité !

En l'entendant parler ainsi, je ne pouvais plus douter de la victoire de sa raison sur son cœur. Son idéal enseveli dans un honteux souvenir, elle reprenait cette liberté que, dans ses innocents scrupules, elle avait cru à jamais aliénée. Libre enfin, elle concevait déjà qu'elle n'était point fatalement déshéritée d'amour par une première erreur de son âme.

— C'est un veuvage ! me dit-elle un autre jour en riant.

— Et vous avez vu bien des veuves consolées ! répliquai-je.

— C'est vrai !.... Mais vous, reprit-elle, avez-vous donc vraiment aimé plusieurs fois ?

— Je l'ai cru jusqu'à.... mon dernier amour. Mais celui-là....

— Eh bien... celui-là ?... répéta-t-elle, comme je n'osais achever.

— Celui-là m'a fait comprendre que ce que j'avais pris pour des passions ardentes n'étaient que de vaines illusions de mes sens.

— Mais ce sont ces illusions qui sont effrayantes ! dit-elle. Où trouver la lumière ?

— Hé, qu'importe ?.... si l'on aime et si l'on est heureux !

XV.

Un événement inattendu et charmant vint encore ajouter un jour à ma félicité.

Si bien cachées que je crusse à tous les yeux les rayonnantes agitations de mon âme, Frantz et Jacqueline en surprenaient chaque jour à mon insu quelque lueur. Leur sollicitude s'était émue d'abord; mais soit que, aveuglés par leur affection pour moi, ils eussent bientôt conçu quelque espoir, soit que Jacqueline, en ses confidences avec Tamara, eût deviné que le comte Michel ne m'était plus un rival, ils avaient respecté ma réserve, et jamais un mot de leurs bouches n'avait trahi leur complicité de discrétion.

Un matin que Tamara n'était point venue déjeuner avec nous, j'errais, en l'attendant, sur la terrasse du château, qui domine la route jusqu'au lac. Jacqueline marchait près de moi sans rien dire, lorsque, arrivée à un endroit où nous venions chaque soir, elle prit un siége.

— Restons ici, me dit-elle, nous l'apercevrons de plus loin.

Je m'assis sans répondre. Jacqueline se tut; j'étais depuis mon lever préoccupé d'un chapitre dont je cherchais la forme, et, dans nos habitudes de travail, nous savions trop le prix de la méditation pour jamais la troubler entre nous.

Pourtant au bout d'un instant, me voyant distrait, Jacqueline rompit le silence.

— Dis-moi, Guillaume, dit-elle, n'as-tu jamais songé à te marier ?

— Ho ! ho ! répliquai-je étonné: quelle grosse question tu me fais là !

— Honore-la d'une toute petite réponse, reprit-elle en riant. Y as-tu jamais songé ?

— Jamais !

— Et pourquoi ?

— Mais c'est un interrogatoire en règle ! dis-je un peu embarrassé.

— En règle... et à fond ! repartit-elle d'un petit ton décidé dont la gravité me fit sourire.

— Eh bien, je n'y ai jamais songé parce que le désir ne m'en est jamais venu.

— Parfait ! je m'attendais à ces détours... Précisons: pourquoi ce désir ne t'est-il jamais venu ? Tu ris.... Eh bien, je vais parler pour toi. Tu n'as pas songé au mariage parce que tu avais une jeune sœur à élever.... Est-ce cela ?

— Voyez-vous la devineresse ?....

— Tu as craint que, jalouse de ton affection, je ne souffrisse d'un partage où je n'aurais pas eu la plus belle part. Tu as pensé que ta femme n'aurait peut-être point pour ta sœur la même tendresse que toi... Ose nier !

— Mais il pourrait bien être aussi, répliquai-je, que je n'eusse jamais rencontré de fille ou de femme que j'aimasse assez pour lui confier mon bonheur et le tien.

— Voilà le passé.... Mais aujourd'hui, reprit-elle en souriant, n'aurais-tu pas rencontré une fille assez belle, assez noble pour nous deux.... à qui tu ne craindrais plus de confier notre bonheur ?

— Que veux-tu dire ? lui demandai-je avec un battement de cœur.

— Pourquoi, depuis l'instant où cette calèche que je vois tout là-bas, a paru au tournant de la route, ton visage soucieux s'est-il soudainement éclairé ?....

— Jacqueline, tais-toi ! dis-je effrayé de sa pensée.

— Guillaume, mon frère chéri, tu l'aimes ! s'écria-t-elle avec une effusion de joie et en me saisissant dans ses bras. Tu l'aimes, méchant, tu me le caches, et tu souffres....

— Tais-toi ! répétai-je encore plus ému, c'est folie !

— C'est sagesse ! interrompit-elle avec véhémence en me mettant la main sur la

bouche. Elle t'aimera, si elle ne t'aime déjà....

— Ah ! ne me berce pas de ce rêve !

— Un rêve ?.... Mais si tu savais ce qu'elle me dit de toi.... si tu pouvais l'entendre quand sa belle âme émue d'enthousiasme se montre à nu devant moi !.... Elle t'aime, te dis-je !

— Te l'a-t-elle donc avoué ?

— Hé, le sait-elle.... et faut-il qu'elle l'avoue ?.. M'as-tu donc révélé ton secret, toi, orgueilleux ?.... et n'ai-je pas lu dans ton cœur fermé ?.... Elle t'aime, inconsciente encore de ce sentiment trop nouveau pour ne point l'effrayer après le désenchantement qu'elle vient de subir. Mais la fin de ses irrésolutions, de ses luttes, son indifférence décidée pour le comte Michel, n'attestent-elles point l'empire d'un amour naissant qu'elle ignore ? Mais dans dix minutes elle sera ici; lorsqu'elle arrivera, regarde-la donc, si tu as des yeux !

Je l'écoutais ravi. Sa parole semblait le reflet de mes fugitifs espoirs, elle les fixait. Je ne me défendais plus que pour me faire convaincre.

Jacqueline savait le chemin de mon cœur. Terrassant un à un les doutes que je soulevais timidement, avec l'éloquence persuasive de la tendresse, elle me révéla mille preuves de l'attachement de Tamara qui m'avaient échappé, ou auxquelles je n'avais osé croire et, par des déductions qui me surprenaient dans cet esprit ingénu, elle m'amenait à partager sa confiance en l'avenir....

— Mon Dieu, lui dis-je, par quel mystère es-tu devenue tout à coup si savante ?

— C'est que j'aime !.... répondit-elle avec une douce fierté.

— Tu aimes ?

— Sans doute !.... Où voudrais-tu que j'eusse pris tant de science ?.. Vois, là-bas, ce bon Frantz qui relève si naïvement les fleurs que le bord de ma robe a froissées...

— C'est lui que tu aimes ?

— Qui le mérite plus que lui, après toi !

— Et il t'aime aussi ?

— Pardi ! répliqua-t-elle, avec un superbe sourire; ne vas-tu pas t'en étonner.

— Il te l'a dit ?

— Oh ! pauvre Frantz.... comme tu le calomnies !.... Il est comme toi, grand frère, il se croit bien caché derrière le voile de sa modestie, de sa timidité, « Ver de terre amoureux d'une étoile ! » Mais l'étoile voit tout, et c'est pour lui qu'elle laisse tomber ses rayons d'or.... Ah ! je suis bien heureuse, va !.... ajouta-t-elle tout à coup en penchant sur mon épaule sa tête charmante.

— Sœur chérie, m'écriai-je en la baisant au front, tu seras heureuse, je te le jure !... J'avais rêvé pour te protéger cette main franche et loyale....

— Je le sais. Je l'ai compris.... reprit-elle avec enthousiasme.... Je devine tout depuis que j'aime !.... Tu lui parleras, n'est-ce pas ? car toi seul peux l'encourager. Nous ferons ton mariage et le mien le même jour.

— Folle, dis-je, ne songeons qu'à ton bonheur !

— Tiens, sage sceptique, répondit-elle, la voici !.... Regarde comme elle est belle... et comme elle est vivante.

XVI

Tamara accourait vers nous.

— Vous m'attendiez, pauvre ami ? dit-elle en me tendant la main.

Et dans sa voix, brisée par la course, vibrait une tendresse émue, comme si elle eût été implorer le pardon de son absence et qu'elle eût souffert de notre séparation d'un jour. La molle étreinte de sa main avait l'abandon d'une caresse.

En embrassant Jacqueline, elle vit une larme mal effacée

— Qu'as-tu ! dit-elle, tu pleurais !

— Oui, répondit en riant Jacqueline; envie-moi ces pleurs !

— Qu'arrive-t il donc ? reprit Tamara souriante en voyant un sourire.

— Il arrive.... un mariage, répliqua Jacqueline.

— Un mariage ?

— Oui.... le mien.

— Avec Frantz ?

— Tu l'as dit !

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Tamara avec une franchise qui lui valut un nouveau baiser.

— Tu vois, me dit Jacqueline avec un regard malicieux, si nous autres filles nous savons comprendre à demi-mot ? Tamara n'avait point reçu mes confidences pourtant.... Aveugle que tu es, va !

— Cela prouve tout simplement, dis-je en riant, que vous êtes deux rusées.

— Oui, répondit-elle. Courbe-toi devant nous, philosophe, qui ignorait que nous devinons toujours qui nous aime.

Il me sembla voir passer une rougeur sur le front de Tamara, mais ce ne fut qu'un éclair.

Nous convînmes à l'instant que je parlerais le jour même à Frantz.

— Appelons-le, dit Tamara; pourquoi retrancher de sa vie quelques heures de joie ?

— Soit ! répondis-je; le veux-tu, Jacqueline ?

— Je le veux, répliqua-t-elle bravement... mais je me sauve !

Et elle se leva en hâte.

— Poltronne ! dit Tamara.

— Je voudrais bien t'y voir, belle moqueuse ! répliqua Jacqueline en ajustant son chapeau de paille. Arrangez-vous.... Mais tu me raconteras tout, ajouta-t-elle comme elle allait prendre sa course.

— Je te le promets, dit Tamara, ravie d'avance du rôle qu'elle allait jouer.

— C'est bien, reprit Jacqueline, je vais l'envoyer.... Sauve-qui-peut !

Et, ramassant ses jupes dans ses mains pour mieux courir, elle partit. Nous la vîmes bientôt arriver près de Frantz. Elle s'arrêta, lui dit quelques mots, et continua sa fuite vers le château.

— Quel ange nous avons là pour sœur ! me dit Tamara.

Ce mot me remua jusqu'au fond de l'âme.

XVII

Frantz arrivait près de nous.

— Vous avez besoin de moi ? dit-il.

— Oui, répondis-je, absolument pour ce dont il s'agit.

— Jacqueline ne vous a-t-elle rien dit ? demanda Tamara avec un grand sérieux.

— Elle m'a dit: Allez là-bas, et tenez-vous ferme !

— Eh bien, te tiens-tu ? repris-je en riant.

— Oui, répliqua-t-il bonnement, ouvrant ses grands yeux bleus d'un air étonné.

— Bon.... gare à toi !.... Jacqueline t'aime, veux-tu l'épouser ?

Frantz allait s'asseoir; il fit un bond sur ses pieds.

— Ah ! mon Dieu !.... ah ! mon Dieu !... s'écria-t-il avec tous les signes de la véritable détresse, que me dites-vous ?.... J'ai peur de mal comprendre.

Et il regardait Tamara comme s'il eût imploré son secours au fond d'un abîme.

— Nous sollicitons votre main pour Jacueline, reprit-elle en souriant.

Il essaya de parler, n'y put réussir; mais il réussit très bien à saisir Tamara par la tête, à l'embrasser sur les deux joues avant qu'elle eût le temps de se reconnaître; après quoi il me sauta au cou les yeux pleins de larmes.... Puis, soudain.... j'allais commencer un discours.... il partit comme un trait, courant après Jacqueline, dont la robe blanche se détachait au loin, ainsi que deux ailes, sur le vert des charmilles.

— Qu'ils sont heureux ! dit Tamara avec une molle langueur.... Guillaume, que la vie est belle pour ceux qui savent aimer !

Elle me dit ces mots avec une si adorable abandon que je faillis tomber à ses pieds ; mais je n'osai, et nous regagnâmes le château.

En entrant dans l'atelier, nous trouvâmes Frantz et Jacqueline assis près de la fenêtre, la main dans la main, les yeux rougis, un ineffable sourire aux lèvres, beaux, charmants; la transfiguration de l'amour.

A notre vue, ils se levèrent, saisis d'un doux embarras comme deux enfants surpris en faute. Jacqueline accourut cacher sa rougeur dans mes bras. Frantz semblait étonné qu'une trappe ne s'ouvrait point sous ses pieds, pour l'engloutir.

— Allons; allons, dis-je avec un grand sérieux; consolez-vous.... il reste encore quelque espoir à vos infortunes !

Et tous alors de rire, émus d'une indicible joie.

— Frantz m'a volé deux baisers, dit Tamara; il faut qu'on me les rende !

— L'infidèle !.... s'écria Jacqueline, déjà !....

Comment raconter les heures qui suivirent ? Jacqueline s'échappa avec Tamara pour exhaler toute son âme. Frantz, presque accablé de son bonheur, resta près de moi.

— Mais c'est impossible.... c'est impossible ! disait-il. Je n'ai rien fait pour mériter une pareille félicité !.... Mais qui êtes-vous donc, vous qui me donnez, en ouvrant la main, ce que je n'aurais jamais osé demander à Dieu dans mes rêves ?.... Qui êtes-vous donc ?....

— Parbleu, je suis ton frère, répondis-je, ne me cherche point un autre nom dans le ciel !

Hélas ! hélas ! que la douleur est prompte à venir au milieu de nos ivresses !

Un domestique entra.

— Voici les lettres de madame la comtesse, dit-il.

Le courrier de poste passait à Morey vers midi. Lorsque Tamara était à l'Ombrée pour tout le jour, un de ses gens à cheval lui apportait sa correspondance.

Je la fis avertir: elle arriva bientôt avec ma sœur.

— Eh bien, dis-je à Jacqueline en riant, ton bonheur commence-t-il à te paraître moins lourd ?

— Chut ! répondit-elle à mi-voix, j'en ai un autre qui m'oppresse.

— Bah !.... lequel ?.... celui de Frantz?

— Non le tien.

Et elle mit un doigt sur ses lèvres en me montrant Tamara qui lisait près d'une table.

— Que veux-tu dire, folle ? repris je en l'amenant à l'écart.

— Elle sait que tu l'aimes, me dit Jacqueline rapidement. Elle vient de me l'avouer... Et elle ne part pas.... Conclus !

Eperdu, je tournai les yeux vers Tamara. A ce moment, elle décachetait une dernière lettre. A peine l'eut-elle ouverte qu'elle se troubla, un tremblement convulsif saisit sa main.... elle pâlit.

Je me précipitai la voyant défaillir, je la reçus dans mes bras.

— Mon Dieu ! m'écriai-je, qu'avez-vous ?

— Rien, rien ! répondit-elle d'une voix brisée, rassurez-vous....

— C'est cette lettre, dit Jacqueline, qui t'annonce un malheur....

— Non, non, répliqua-t-elle vivement ! .. la surprise, voilà tout.... Cette lettre est du comte Michel.... Il arrive demain.

XVIII

Cette nouvelle m'atterra comme un coup de foudre. En vain je m'étais élevé jusqu'à l'espoir, l'arrivée du comte Michel me précipitait du haut de mes rêves. Un mot de lui avait suffi pour réveiller les orages de ce cœur mal apaisé. D'un mot il ressaisissait son empire et la courbait sous le joug de son premier amour. Elle avait tremblé !... Elle si fière ! Je l'avais vue presque défaillante à l'idée de le revoir. Elle l'aimait encore.... ou bien elle avait peur; et, de quelque côté que se portât ma pensée, je ne voyais pour moi que détresse. Pouvais-je la défendre contre le souvenir et l'illusion ?... Pouvais-je la protéger contre cet ami de son enfance, contre ce fiancé librement choisi ?

Le lendemain elle ne vint pas, et je restai tout le jour morne, accablé, anéanti. Frantz et Jacqueline, attristés de ma peine, erraient silencieux autour de moi, n'osant laisser exhaler leur bonheur. On eût dit qu'un voile de deuil s'était subitement étendu sur cette maison dont Tamara était le sourire, et qu'elle était à jamais morte pour nous.

Le second jour, elle ne vint pas. En proie à mes pensées amères, je la voyais heureuse, enivrée, reconquise par cet amant jeune et beau, qu'une longue absence avait rendu plus cher. Les luttes de l'orgueil et de l'amour n'avaient servi qu'à l'absoudre. Elle avait souffert par lui.... j'étais perdu ! Il revenait regretté, paré d'un nouveau prestige, et, dans la première effusion de leurs âmes trop longtemps séparées, ils avaient tout oublié.

Jacqueline essayait en vain de dissiper mes alarmes:

— Elle ne l'aime plus ! me disait-elle. Crois-tu donc qu'en un instant il puisse reprendre sur elle cet ascendant que déjà elle avait su vaincre, même au plus fort de ses combats ?

Mais Jacqueline elle-même n'était point convaincue, et sa sollicitude trahissait

son anxiété. J'étais dévoré d'impatience; j'aurais voulu courir à Morey pour y chercher la certitude de mon désastre; deux fois je fis seller un cheval, et puis je restais.

Le troisième jour, enfin, une lettre arriva; quelques lignes brèves, presque contraintes.... Elle nous disait ses regrets de ne point nous voir et nous priait à dîner pour le lendemain, à la villa du Lord, avec le comte Michel Woynoff.

— Tu le vois, dit Jacqueline, elle pense à nous.

— Tamara ne peut nous oublier, reprit Frantz, quels que soient ses chagrins, c'est près de nous qu'elle viendra chercher la force et la résignation.

— Hélas ! répliquai-je, c'est le bonheur qui la sépare de nous.

— Non, dit Jacqueline, son bonheur est ici ! Son bonheur sera le tien, je le sens, je le vois !

J'allais répondre, je m'arrêtai effrayé. Sous le poids de ma peine, je n'avais pas encore songé aux révélations contenues dans ces trois derniers jours; ma passion n'était plus un mystère, nous en parlions ouvertement, nous discutions même mes chances d'avenir; ma plaie était à nu, Frantz et Jacqueline en souffraient avec moi.

— Mais tout cela est insensé, dis-je, et vous êtes en vérité aussi fous que moi !.... Laissons donc ce rêve absurde et ne pensons qu'à vous. N'avons-nous point ici du bonheur pour nous trois ? Vous êtes jeunes, vous vous aimez... Parlons de vos amours, que dans mon égoïsme aveugle, j'ai l'air d'oublier.... Vous êtes heureux ?

— Oh ! oui, dirent-ils en se prenant par la main avec une spontanéité charmante.

— Est-ce que vous n'avez pas causé entre vous du jour où nous ferions le mariage ?

— Si, me dit Frantz; nous le ferons le même jour que le vôtre.

— Encore ! m'écriai-je; perds-tu l'esprit ?

— Je suis là-dessus de l'avis de mademoiselle Jacqueline, reprit-il avec un grand sérieux.

— Mais as-tu donc oublié tes terreurs d'autrefois ?

— J'avais peur de vous voir aimer Tamara.... J'avais raison. Aujourd'hui j'espère... et je ne crois pas avoir tort.

—En quoi !... malgré l'arrivée du comte Michel ?....

— A cause, précisément, de l'arrivée du comte Michel.... Sa présence va contraindre Tamara à l'effort d'une résolution qu'elle n'eût peut-être point osé prendre, combattue par le souvenir.

— C'est vrai ! dit Jacqueline.

— Vous êtes deux enfants, répliquai-je. Votre tendresse pour moi vous leurre.

Pourtant leur confiance allégea mon sourire.... Je n'étais donc point déchu de tout espoir puisqu'ils espéraient. Frantz, dans le calme de son esprit pénétrant, avait dit le mot juste : Tamara allait être forcée de décider son avenir et sa vie. Je n'aurais pas du moins à souffrir longtemps la torture de ce doute mille fois plus déchirant qu'un réel désespoir. « Demain, me disais-je, je les verrai tous deux et je saurai déjà mon sort. »

XIX

Le lendemain se leva triste et nuageux comme un jour néfaste. Une de ces pluies fines, serrées, particulières aux pays de montagnes, nous confina dans le château toute la matinée. Tourmenté d'une impatience fébrile, je me renfermai pour ne point révéler mon trouble, puis bientôt ma solitude m'effraya et je revins dans l'atelier m'asseoir devant la Sainte Cécile. C'était une de ces œuvres que le miracle de la tendresse seule peut enfanter. Tamara était là, vivante pour moi, inspirée, son doux regard levé vers le ciel. Le pinceau de Jacqueline, jusqu'alors timide et hésitant, s'était tout à coup affranchi ; il y avait dans cette toile une liberté d'allure qui était presque du talent. Mais il y avait plus encore, il y avait mes souvenirs.

Jacqueline me surprit dans ma contemplation.

— Elle nous sourit, dit-elle.... Et tu doutes....

Enfin l'heure arriva de partir pour la villa du Lord. Je fis atteler. En ce moment, le soleil sortit des nuages et la pluie cessa; je ne pus me défendre d'en concevoir un augure favorable. Depuis trois jours je lan-

guissais dans la nuit de l'absence.... J'allais la revoir.

Frantz et Jacqueline, souriants comme leurs espérances, étaient déjà assis côte à côte dans la voiture; je montai sur le siége et, prenant les guides en main, je lançai mes chevaux comme si j'eusse tremblé de ne jamais arriver assez tôt pour retrouver Tamara.

Cependant, quand j'aperçus Morey, je me sentis tout à coup oppressé. Hélas ! quel changement entre nous! Quel allait être son accueil ?

Nous arrivâmes à la villa; les persiennes étaient closes comme dans une maison abandonnée; le parc, trempé d'humidité, était désert. Un frisson me saisit, je m'imaginai qu'elle était partie.... Heureusement un valet, nous voyant venir du fond de l'allée, parut sous le péristyle.

Quelques secondes après on nous annonçait chez la princesse.

Je franchis le seuil avec un battement de cœur. Du premier coup d'œil j'aperçus le comte Michel, qui se leva à notre entrée. Tamara accourut au-devant de nous, embrassa Jacqueline avec effusion, puis me tendit la main.

— Bonjour, ami, me dit-elle en souriant.

Mais, quel que fût son effort pour paraître enjouée, un inexprimable embarras se trahit dans son accent, dans son geste moins abandonné.

— Monsieur le comte Michel Woynoff, ajouta-t-elle en me présentant son fiancé, aussitôt que j'eus complimenté la princesse.

— Je suis depuis longtemps de vos admirateurs, monsieur le comte, me dit-il avec une aisance gracieuse; laissez-moi espérer que, vous trouvant en cette maison, je deviendrai aussi de vos amis.

Je répondis de mon mieux à ces paroles flatteuses, et pris la main qu'il me tendait avec une cordiale franchise. J'étais forcé de reconnaître le tact plein de délicatesse de cet accueil. En me donnant ce titre de comte que je ne signais point sur mes œuvres, il saluait courtoisement dans le poète le gentilhomme de son monde.

— Eh bien, mignonne, dit la princesse à Jacqueline, j'ai donc appris déjà la grande nouvelle!.... Vous voilà presque une dame.... Recevez-vous les compliments pour votre mariage?....

— De vous, madame, répondit Jacqueline, tout compliment m'est cher et vient à son heure.

— Voyez-vous la jolie rusée!.... elle élude, elle a presque l'air de n'en pas convenir.... Et ce jeune monsieur Frantz, le beau philosophe qui sourit là avec une mine innocente....

— Princesse, dit Frantz, moi j'avouerai tout.

— Oui, grave docteur. Il paraît qu'en étudiant les sentiers de la Nature vous avez trouvé le chemin des cœurs!....

— Il est si savant ! répliqua Jacqueline en riant.

— Ah!.... elle avoue aussi !.... s'écria la princesse. Que c'est charmant des fiancés!.... Venez vous asseoir là, près de moi, tous les deux.

Elle leur fit place sur le divan. Tamara les joignit, et une conversation s'engagea, assez animée pour que je pusse, en y prenant part, m'isoler de mes pensées. J'observais mon rival, et mes terreurs me reprenaient. Le portrait que m'en avait un jour tracé Tamara m'était resté dans l'esprit, et, par cet instinct de jalousie naturel au cœur de tout amant, je l'avais cru flatté, dicté par le souvenir enthousiaste d'un premier amour.... En voyant le comte Michel je ne pus me défendre de la peur, si ce mot peut s'appliquer au sentiment étrange d'admiration et d'envie qu'il m'inspira tout d'abord. Il avait une de ces beautés élégantes et cavalières qui font rêver les héroïnes de *l'Astrée*. Il était presque trop beau, mais il avait dans toute sa personne un mélange de grâce et de virilité qui rejetait tout soupçon de fatuité, tant il était sans apprêt. C'était le type du Nord dans toute sa pureté, grand, svelte, dégagé, les cheveux et la barbe blond foncé, des yeux bruns. Une sorte de mollesse passionnée adoucissait la hardiesse de son regard pénétrant. Sa bouche avait ce charmant sourire slave, à la fois si plein de caresse et de fine ironie; mais ce qui dominait surtout en lui, c'était cet inexprimable ton de grand seigneur, ce

parfum de race qui fait les Brummel et les Dorsay. Il avait légèrement l'accent russe, mais l'aisance de sa parole décelait une intelligence des mieux cultivées, et, au courant de cet entretien folâtre il lui échappa plus d'un trait qu'aucun causeur de l'esprit le plus français n'eût désavoué.

Bien que le comte eût avec Tamara cette réserve de haut goût qui n'abandonne jamais les gens de bonne compagnie, il perçait sous leur langage, lorsqu'ils s'adressaient l'un à l'autre, une sorte de familiarité voilée qui trahissait leur amitié d'enfance. Elle l'appelait Michel, il l'appelait Tamara, et je subissais une âpre jalousie en songeant à la longue communion de souvenirs qui les liait. Je sentis tout à coup à quel point j'étais un étranger pour elle, et le peu de racines que devait avoir dans son cœur cette affection d'un jour qu'elle avait eue pour moi.

Je crus remarquer bientôt qu'un vague sentiment de contrainte pesait sur l'enjouement de Tamara ; son regard semblait fuir le mien, et, lorsqu'il le rencontrait, j'y surprenais un trouble inexplicable, comme si je lui eusse été une gêne, une souffrance ou un reproche. Etais-je donc déjà déchu, même de son amitié?

Cependant j'étais assez maître de moi pour ne rien laisser paraître de ma peine. Les reparties de la princesse donnaient à cette causerie le tour plaisant d'un badinage sentimental plein d'allusions pour le comte Michel et pour Tamara, et j'y répondais de mon mieux, le sourire aux lèvres.

Heureusement le dîner vint interrompre ce sujet brûlant. Par courtoisie, le comte Michel amena la conversation sur l'œuvre de Frantz; il en avait lu le premier volume publié, et il en fit l'éloge presque en érudit. Le comparant aux ouvrages précédents du docteur Vogel, il sut avec justesse y signaler les inovations toutes personnelles du jeune savant déjà célèbre, et surtout ce côté vulgarisateur qui est le lot de notre science moderne. Je m'étonnais de la variété de connaissances, si superficielles qu'elles fussent parfois, qui se révélaient une à une dans cet esprit d'un homme du monde oisif; bien qu'il parlât avec légèreté, riant lui-même de ses ignorances de profane, on devinait aisément, sous l'insouciance du gentilhomme, le germe de rares facultés. Comme la plupart des Russes, il savait presque toutes les langues; il avait beaucoup lu, et il apportait dans ses idées ce tour original, cette saveur d'images exotiques qui donne au *Reisebilder* de Heine un cachet d'humour si incisif et si charmant à la fois. Mais ce qui rehaussait surtout l'attrait de sa personne et de son esprit, c'était cette fleur de la jeunesse qui prête une grâce au moindre sourire, au moindre mot.

XX.

Le soir venu, nous étions sous la vérandah, où nous avions pris le café. En quelques heures, le soleil avait séché le sable des allées; la princesse proposa de descendre dans le parc. Nous la suivîmes, continuant le propos commencé; puis bientôt, au hasard des sentiers, nous nous trouvâmes divisés par groupes. Tamara, me voyant à l'écart, s'approcha de moi et prit mon bras. C'était le premier instant de la journée où je pouvais enfin lui parler seul à seul, et pourtant je fus si ému que je ne sus rien dire. Elle se méprit à mon trouble.

— Etes-vous fâché contre moi, ami ? me dit-elle doucement.

— Fâché contre vous.... répondis-je, comme si ce mot imprévu n'eût contenu aucun sens.

— Depuis trois jours, j'en suis sûre, vous avez pensé que je vous oubliais.

— Non, dis-je, essayant un sourire ; j'ai pensé que vous étiez toute au bonheur d'une ancienne affection.

Elle ne répondit point, et nous marchâmes un moment en silence.

— Pourquoi ne me dites-vous rien de Michel? reprit-elle enfin d'une voix un peu tremblante.

— C'est que je n'ose vous interroger, craignant de vous déplaire en allant audevant de votre confidence.

Rien de vous ne peut me déplaire, Guillaume, parce que je connais votre cœur.

— Eh bien, alors, répondez à la question qui me touche le plus: Etes-vous heureuse?

— Je ne puis encore répondre à cette question, mon ami, car j'ignore moi-même ce que je ressens. Mais ce que je puis vous dire, c'est que je ne souffre pas.

— Pourtant.... repris-je anxieux, l'arrivée du comte Michel....

— L'arrivée du comte Michel ne change rien à l'état de mon âme.

— Cependant.... il est votre fiancé.

— Oui, je vous comprends, et vous voulez savoir si, en le revoyant, l'amour d'autrefois s'est réveillé. Eh bien, là encore, je ne puis vous répondre, car depuis trois jours je m'interroge en vain. Non point que je sois encore tourmentée par le souvenir de ce qui m'avait détaché de lui.... J'ai oublié cette chute de mon orgueil, et d'ailleurs je sais qu'il s'est corrigé....

— En ce cas, dis-je, s'il a votre pardon, c'est que vous l'aimez.

— Croyez-vous donc qu'un amour éteint se ranime?....

— Ecoutez-moi, Guillaume, reprit-elle après un instant, et faites pénétrer la lumière dans mon esprit, car je ne me reconnais plus. En revoyant Michel, il m'a semblé d'abord ne plus retrouver en lui le fiancé de mes rêves, comme si le charme était rompu et que nous fussions devenus étrangers l'un à l'autre. Non point qu'il eût perdu au désenchantement de mes pensées: au contraire, il me parut mieux qu'autrefois... je ne sais quel étonnement me saisit comme si j'eusse gardé de lui une image incomplète, affaiblie.... Et cependant, mon cœur n'a plus éprouvé l'émoi de nos saisons heureuses. J'ai couru à lui sans trouble, la main tendue, oubliant le fiancé pour l'ami.

Je me crus affranchie de mes irrésolutions passées... Pourtant un sentiment étrange, un sentiment que je ne puis définir, succéda peu à peu à ce calme.... Est-ce l'amour d'autrefois qui refleurit après le désastre de mon cœur ?.... Est-ce l'amitié de notre enfance qui survit à mes désillusions?.... Il me semble que ce n'est rien de tout cela. C'est plutôt comme une séduction nouvelle qu'il exercerait sur moi. Je l'avoue, si je ne l'avais pas aimé, je pourrais croire aujourd'hui que je l'aime.... mais avec je ne sais quelle apathie secrète.... Je ne retrouve plus ces agitations qui me saisissaient à sa vue ; je l'aime, je pourrais le croire, du moins, mais je me sens si maîtresse de ma raison que je doute de mon cœur.

— Et s'il venait réclamer ses droits de fiancé, dis-je en tremblant, auriez-vous la force de lui résister?

— Je vous avoue que je ne me suis point interrogée en ce sens.... Il y a dans votre question une idée de contrainte que je ne sais comprendre.

— Il peut cependant vous rappeler que vous êtes engagée....

— Oh! mon ami, vous avez mal jugé Michel si vous croyez qu'il ose agir ainsi.

— Enfant, faut-il donc avoir recours à cet appel extrême pour forcer un cœur timide?.... Il vous aime, la pitié vous laissera sans défense contre ses supplications.

— Non, non, répliqua-t-elle avec un mouvement de fierté, il a trop d'orgueil pour s'abaisser jusqu'à sollciiter un amour qui n'irait pas au-devant de lui....

— Mais vous l'aimez! m'écriai-je, oubliant ma réserve. Vous l'aimez, puisque vous le défendez ainsi!

A ce mot presque brutal, je la vis tressaillir comme si j'eusse blessé son âme. Elle leva vers moi ses grands yeux humides, et avec l'accent navré du reproche:

— Ah! vous êtes injuste, Guillaume ! dit-elle, et ce n'était point là ce que j'attendais de vous!

— Pardon ! pardon ! repris-je honteux; mais tout m'effraye pour vous, à cette heure où vous allez décider de votre vie entière!.... Tamara, si vous l'aimez, n'écoutez que votre cœur. Ne rougissez point d'une clémence qui le relève de sa chute. L'amour n'a point de faiblesses, ses abnégations sont des héroïsmes, ses immolations des gloires! Le comte Michel est digne de vous si vous l'aimez!

— Merci, dit-elle en me serrant la main; je retrouve en vous l'ami des jours passés. Mais ne tremblez point pour moi: si je suis hésitante, c'est que je me recueille; et, je vous le jure, je ne déciderai de mon sort qu'après vous avoir consulté.... Etes-vous rassuré?

— Oui, répondis-je plus calme, et n'ou-

bliez point en tout cas, Tamara, que si vous aviez besoin d'un frère, je serais là pour vous protéger.

En ce moment, nous entendîmes la voix de la princesse et de Jacqueline dans une allée voisine qui venait aboutir, à quelques pas de nous, dans celle que nous suivions ; puis, tout à coup, du massif qui les séparait une apparition surgit. C'était Mollaré.

— Que fais-tu là ?.... dit Tamara.

La Géorgienne ne répondit pas. A sa confusion il me fut aisé de comprendre qu'elle nous épiait et que, surprise de l'autre côté par les promeneurs, elle était sortie de sa cachette pour n'être point vue par la princesse.

Tamara le comprit aussi sans doute. Elle lui dit quelques mots géorgiens d'un air sévère.

Mollaré balbutia, voulut répondre ; mais, d'un geste irrité, Tamara lui montra le chemin.

La Géorgienne courba humblement la tête, porta la main à son front en signe de soumission et s'éloigna en me jetant un regard farouche.

— Qu'est-ce donc ?.... demandai-je à Tamara

— Rien! rien!.... répondit-elle, calmant avec peine son irritation. Elle est un peu folle depuis quelque temps... Mais je saurai mettre un terme à ces obsessions serviles.

Au même instant, la compagnie débouchait devant nous; la princesse nous aperçut.

— Eh bien! nous cria-t-elle, vous voilà de retour tous les deux? Je parie donc, déjà, que vous avez fait un grand voyage dans les nues. Dites-nous ce que vous avez découvert.

— Votre parc est trop charmant pour qu'on le quitte ainsi, princesse, même pour les nuages, répondis-je le plus indifféremment que je pus. Nous avons causé, voilà tout.

Une demi-heure plus tard nous quittions la villa. Le comte Michel avait loué à Morey un chalet de paysan pour s'y loger, il nous accompagna, et nous fîmes la route à pied jusqu'au village. Rien dans son affabilité ne trahit qu'il eût le moindre soupçon sur mes sentiments pour Tamara.

— J'aurai le plaisir de vous voir souvent, je l'espère, dit-il comme il prenait congé de nous, car je compte rester ici deux ou trois mois.

Je dus répondre en l'engageant à visiter l'Ombrée ; il me remercia avec beaucoup de grâce et me tendit la main en signe d'acquiescement, après quoi nous nous séparâmes.

XXI

Lorsque, de retour au château, je pus réfléchir aux événements de ce jour, je repassai une à une mes émotions ressenties. Assuré que Tamara n'avait pas pris encore cette détermination suprême que j'avais redoutée, j'analysai mes chances d'espoir. Je ne pouvais me le dissimuler, le comte Michel était un de ces rivaux contre lesquels la lutte était sérieuse. Le prestige de jeunesse qui l'entourait n'était point, comme j'avais voulu le croire, le seul charme que j'eusse à combattre; les élégances de sa parole, son intelligence ouverte le rendaient encore redoutable, et me défendaient presque de compter sur cet ascendant de l'esprit que je m'imaginais devoir être mon arme la plus sûre.... Et puis, qu'était cette fumée d'une fausse gloire de poète auprès de la poésie radieuse de ses vingt-cinq ans? Je ne pouvais plus douter après l'aveu de Tamara, il exerçait de nouveau sur elle ces fascinations dissolvantes de l'amour qui triomphent des plus fières volontés. Il l'aimait comme moi, je l'avais lu dans ses yeux. Tamara était à la merci de l'entraînement d'un jour, et je n'avais plus d'espérance que dans une de ces mystérieuses résolutions du cœur dont l'imagination semble l'unique guide.

Eclairé sur les dangers que ma passion avait à surmonter, je résolus de défendre pied à pied mon bonheur. Ce n'était plus l'instant des irrésolutions timides, comme aux jours où j'attendais tout de l'oubli. Il fallait conquérir Tamara hésitante et ne point m'annuler par un lâche abandon de moi-même. Je n'avais plus à combattre un souvenir, le plus dangereux des rivaux ; le

comte Michel était là devant moi; et les excitations de la lutte exaltaient mon courage. Qu'avais-je à perdre dans ce duel, où ce qui me restait de mon âme était l'enjeu? C'était le dernier souffle de ma jeunesse expirante, c'était ma dernière flamme. Vainqueur, je retrouvais toute une vie ; et, avec le rajeunissement de mon cœur, les énergies renaissantes.... tout un avenir de félicités!

Le lendemain je retournai à Morey. Tamara ne m'attendait pas, elle m'accueillit avec effusion.

— Que vous êtes bon, dit-elle, de m'apporter un peu de vos joies de l'Ombrée!

Le comte parut aussi enchanté de me revoir. C'était l'heure où la princesse faisait sa correspondance avec mademoiselle Renaud; nous gagnâmes les ombrages du parc, puis, tout en devisant, arrivés devant le kiosque, je proposai d'y entrer pour goûter la fraîcheur. Tamara y consentit, et, tirant une petite clef de sa poche, elle nous introduisit.

Depuis mon premier tête-à-tête avec la comtesse, je n'étais jamais revenu dans ce sanctuaire où s'était noué le doux roman de ma vie. J'y remarquai des changements qui annonçaient que Tamara en avait fait sa retraite intime: quelques portraits dressés sur la table, au milieu de vases pleins de fleurs; des livres, des albums ; dans un angle un piano, avec une partition toute ouverte.

— Mais vous ne m'aviez point encore montré ce délicieux pavillon, dit le comte ; il est charmant avec cette échappée sur le lac.

— C'est ma solitude, répondit en souriant Tamara.

Je ne pus me défendre d'une secrète joie à la pensée qu'elle y gardait peut-être mon souvenir, et je la remerciai presque du regard. Et puis, le mystère qu'elle avait fait au comte de cet asile de ses méditations n'était-il point déjà une restriction de son cœur?

Nous engageâmes une causerie, effleurant mille sujets. J'étais trop maître de moi pour n'y point remporter quelques avantages. Comme tous les étrangers, le comte était curieux de connaître nos illustrations artistiques et littéraires. Mes relations amicales avec la plupart des célébrités de notre époque me fournissaient un grand nombre d'anecdotes et de détails intéressants. Puis nous parlâmes musique.

— Connaissez-vous nos mélodies russes ? me dit le comte.

Il se mit au piano et m'en chanta quelques-unes avec une voix charmante. Je le complimentais, lorsque tout à coup je le vis considérer avec attention quelque objet qui semblait l'intriguer au-dessus du piano. Je suivis son regard.... mes yeux s'arrêtèrent sur la place où, Frantz et moi, nous avions un jour été si surpris de trouver mon nom tracé.

— Tiens ! dit le comte comme Frantz: « Guillaume de Chandor.... » C'est votre nom qui est écrit là.

— Oui, quelque vieux souvenir, sans doute, de mon ancien voisin, répondis-je.

— Ah! dit-il d'un air indifférent.

Temara garda le silence, mais je crus voir une rougeur légère passer sur son front. A ce moment, la princesse nous rejoignit.

Il me fut impossible, ce jour-là, de causer seul à seul avec Tamara Cependant, comme je prenais congé:

— Et *notre* sœur Jacqueline?.... me dit-elle, et Frantz?

— Ils vous regrettent, répondis-je, au milieu de leur félicité.

Par discrétion, le comte se retira près de la princesse. Tamara prit mon bras pour me conduire jusqu'à la grille.

— Avez-vous fixé le jour du mariage? reprit-elle.

— Oh ! pas encore ! dis-je. *Notre* sœur Jacqueline, ni Frantz, ni moi, ne le fixerions sans vous consulter un peu.

— Quels amis vous êtes tous !

— Mais vous ne me dites rien de vous ! repris-je après un instant.

— Je me recueille, répondit-elle, attendez quelques jours.

Le surlendemain, elle vint à l'Ombrée avec la princesse et mademoiselle Renaud; le comte Michel les accompagnait. La princesse voulut voir la Sainte-Cécile, nous allâmes à l'atelier de Jacqueline. En y entrant, le visage de Tamara s'éclaira d'un rayon. Elle

courut à sa place accoutumée, rien n'y était changé. Sur son chevalet, l'ébauche commencée; tout auprès, sur la table, sa boîte, ses crayons; puis, à portée de sa main, deux ou trois cartons à ses armes, où elle serrait ses études. Elle était heureuse de retrouver tous ces muets témoins de ses heures actives, qui semblaient la rappeler et l'attendre. Le comte ne put réprimer un léger mouvement de surprise à la voir ainsi chez elle à l'Ombrée, et de rencontrer là divers objets familiers qu'il lui connaissait, et qui, par leur présence en ce lieu, attestaient une intimité étroite entre nous. Pourtant je fus le seul, je crois, à surprendre le fugitif regard qu'il jeta sur Tamara et sur moi, comme si un soupçon se fût glissé dans son esprit. Il admira franchement le tableau de Jacqueline, en homme qui s'était attendu à quelque essai naïf d'une demoiselle du monde, distrayant ses loisirs avec des pinceaux. Il sut louer avec tact, critiquer même avec goût, rehaussant ainsi le prix de l'œuvre, et son étonnement, qu'il ne cachait pas, était le plus délicat éloge. Frantz l'écoutait avec ravissement et rougissait comme si l'on eût chanté ses propres louanges.

Tandis que je faisais les honneurs de mon château, Tamara et Jacqueline s'étaient échappées, et nous les vîmes bientôt passer sur la pelouse, leurs bras entrelacés autour de leurs tailles souples.

— Les voilà donc envolées pour leurs grandes confidences, dit la princesse. Que je voudrais les entendre dans un petit coin !

— Princesse, repartit le comte, si pour compensation vous voulez les miennes....

— Ah ! oui, dit-elle, j'en entendrais de belles !.... Les confidences d'un colonel de cosaques.... Mademoiselle Renaud, en êtes-vous friande.... là, bien entre nous ?....

— Grand Dieu, madame, je me sauve !.... dit la charmante vieille fille avec un plaisant effroi.

— Michel, reprit en riant la princesse, il faudra qu'elle y passe ! Vous nous conterez cela ce soir, pendant que nous fumerons, en l'absence de Tamara.

— Si l'on me force à entendre vos confessions, dit gaiement mademoiselle Renaud, je redis tout à la comtesse.

— Maladroite !.... répliqua bravement la princesse. Taisez-vous donc, ou bien il ne nous racontera que des histoires à l'eau de rose !

La journée finie, lorsqu'elles nous eurent quittés, Jacqueline accourut à moi toute joyeuse.

— Grande nouvelle ! me dit-elle. Prépare-toi à voyager.

— A voyager ? répondis-je. Que signifie cette idée bizarre ?

— Cela signifie que Tamara s'ennuie de mon absence et peut-être bien de l'absence... d'autres personnes. Or, nous avons tramé entre nous un petit complot qui concilie fort bien les convenances envers le comte Michel et notre désir de ne point nous quitter au moins huit jours.

— Mais abrége donc ton exorde ! dis-je, rassuré par son air rayonnant.

— Voici ce que nous avons comploté: Tamara ne connaît pas les glaciers. Depuis deux ans, tu dois m'y conduire.... nous partons tous ensemble après-demain pour Chamounix.

— Avec elle ?... après-demain ?... m'écriai-je, ne pouvant croire à cette bonne fortune.

— C'est décidé irrévocablement !... N'essaye pas la résistance, ajouta-t-elle en souriant, nous nous sommes monté la tête là-dessus.... En cas de révolte de ta part, j'ordonne à Frantz de nous enlever toutes deux !.... Et il le ferait, oui-dà !

En quelques heures les préparatifs furent convenus, le plan concerté, l'itinéraire fixé comme si nous eussions dû partir le jour même. Puis alors, nous songeâmes qu'à ce beau projet il ne manquait plus que l'agrément de la princesse, qui n'était point encore consultée. Tamara ne pouvait entreprendre sans sa tante une pareille excursion.

— Bah ! dit Jacqueline, Frantz lui fera préparer de bonnes petites étapes, bien commodes, bien confortables; elle ne se fatiguera pas, je l'ai promis.

— Je réponds du confortable jusqu'à Servoz, répliqua Frantz; mais de là au Brévent....

— Monsieur, reprit-elle, si la foi abaisse

les montagnes, l'amour ne saurait être moins puissant.... Arrangez-vous !

— Je les abaisserai, répondit Frantz en riant.

Le lendemain, un mot de Tamara nous annonça le consentement de la princesse. Notre départ était décidé pour le jour suivant. Frantz fut chargé de tout ordonner sur le chemin.

XXII.

A l'heure dite, un grand mail-coach découvert, attelé de quatre chevaux, nous emportait sur la route de Sallanches, où nous devions coucher le soir. Dans l'intérieur, la bonne princesse, entourée de coussins, devisait avec mademoiselle Renaud et la mère Muller, qui ne se sentait pas de joie à l'idée de revoir Chamounix, ses vieux amis, le pauvre vieux chalet qui avait abrité son existence heureuse, et pourtant si pleine de jours de misères. Derrière, Frantz et le comte Michel. Jacqueline et Tamara, en touristes passionnées, étaient juchées près de moi sur le siége de devant, d'où je conduisais. Nos gens nous avaient précédés la veille avec un relai, pour préparer en même temps les logis.

Ravie à l'idée de passer une semaine en courses aventureuses, Jacqueline n'arrêtait point son babil.... Tamara, enivrée d'espace, d'air et de liberté, oubliait les soucis de son âme, et c'était un concert d'allégresse !... On eût dit qu'elles marchaient à la conquête du monde. Et moi, tout au bonheur de les voir si rieuses, je ne songeais qu'à ma félicité présente Les plus folles imaginations caressaient ma pensée; en les entendant se tutoyer comme deux sœurs, je rêvais qu'elle était ma femme, et que cette douce protection que j'étendais sur elle devait durer toujours.

Vers midi nous arrivâmes à Bonneville. Un déjeuner nous attendait, servi sous les ombrages, au bord de l'Arve.

— Mais M. Muller a une baguette de magicien, dit la princesse en apercevant le service à son chiffre, et jusqu'à son somawar pour le thé.

— Je suis redevenu guide, princesse, répondit Frantz, et j'ai pris l'engagement de vous faire voyager avec votre villa.

— Bah ! répliqua-t-elle gaiement, à la guerre comme à la guerre !.... J'ai été prisonnière de Schamyl !

— Ah ! mon Dieu, s'écria Jacqueline, prisonnière chez les Circassiens !.... Que vous avez dû avoir peur, princesse !

— Pas trop ! pas trop ! Il y a trente ans de cela; j'étais jolie, reprit la princesse avec son aplomb de grande dame; on m'a traitée comme il convenait !....

— Et vous avez vu Schamyl ?

— Comme je vous vois, ma belle; il m'a gardée huit jours.... Pourquoi riez-vous, mauvais sujet ? reprit-elle de sa voix traînante, en s'adressant au comte Michel qui dissimulait mal un sourire.

— Je ris, princesse, à l'idée que Schamyl ne pouvait jouer un meilleur tour au général qui le poursuivait que de lui enlever sa femme.

— Ah ! menteur, vous riez d'autre chose, je le sais bien ! dit-elle en souriant de son air le plus dégagé. J'ai su, donc, les histoires qu'on a répétées dans ce temps-là... Ce qui m'a le plus amusée, c'est qu'il en a encore coûté cent mille roubles à mon mari pour me ravoir.

— Cent mille roubles, combien ça fait-il ? demanda la veille Marguerite Muller sérieusement, comme si elle eût supputé en elle-même le prix que pouvait bien valoir la princesse.

— Quatre cent mille francs, ma chère madame Muller, répondit la princesse, ni plus ni moins.

— Ah Seigneur ! s'écria la mère de Frantz, le bon mari !

La princesse partit d'un éclat de rire à cette naïveté si franche de la bonne et simple femme, et ce courant de gaieté nous entraîna tous. Ce mélange de luxe et de grâce champêtre était charmant. Autour de nous tout respirait le bonheur. A nos pieds, l'Arve qui murmurait sur les roches polies; au delà de l'autre rive, le môle escarpé, sa base entourée de sapins noirs, puis le Machilly avec sa Pointe du Roi inaccessible, et plus loins les crêtes hérissées des monts Vergi qui déchiraient le ciel.

Nous reprîmes notre route presque à re-

gret. Tamara n'avait encore rien vu de la Suisse et tout la ravissait; c'était à tout instant des surprises et des cris de liesse, quand un site lui rapellait ses montagnes de Géorgie. Son regard alors cherchait le mien, plein de gratitude, comme si ces douces visions de son pays natal eussent été mon œuvre.

Nous arrivâmes le soir à Sallanches. Frantz avait fait merveille; tout un côté de l'hôtel était réservé pour nous. Le lendemain matin, nous partîmes pour Servoz et le mont Blanc.

Comment suivre tous les souvenirs de ces jours fortunés, ces mille faveurs que me créaient pas à pas nos libres abandons et nos courses errantes ? Tamara était heureuse, et j'étais heureux comme elle. On eût dit qu'au sein des sublimités grandioses qui nous entouraient, les soucis faisaient trêve en nos cœurs et que nous ne savions plus souffrir. Le comte Michel était le plus aimable compagnon de voyage qu'on eût pu souhaiter, et, malgré ma jalousie, en le voyant si simplement empressé pour tous, je m'étonnais de me sentir peu a peu gagné à l'amitié franche qu'il me témoignait. Tamara s'en aperçut.

— Merci, Guillaume, dit-elle un jour, de vos bons sentiments pour Michel; j'aurais eu quelque peine à vous voir garder des préventions contre lui.

— Mais je n'en ai jamais eu, répondis-je.

— Oh ! les premiers jours vous ne l'aimiez pas, reprit-elle en souriant.

— Ne sachant rien de lui, dis-je, j'étais inquiet du trouble où vous jetait sa présence, rien de plus.

Chaque heure nous apportait un plaisir ; mais où ce fut une fête, ce fut à notre arrivée à Chamounix.

Frantz était né dans ce village, où tous le connaissaient et l'aimaient. Les guides, ses anciens amis, avaient pris le devant pour annoncer son retour. On nous attendait, et quand on l'aperçut dans cette superbe voiture, au côté d'une princesse, un frémissement d'orgueil agita tous ces braves cœurs.— Bonjour, Frantz !.... bonjour Frantz !.... et des mains loyales se tendaient vers lui; il ne savait à qui répondre. Sans bien comprendre la célébrité du jeune savant, enfant de leur pays, ces bonnes gens savaient ses succès et sa fortune.... Ils l'embrassaient, les hourras éclataient.... Et Jacqueline pleurait de joie.

— Ma foi, me dit Frantz ému, je me console de n'être pas le premier dans Rome !

Avant d'entrer dans l'hôtel, nous partîmes pour aller visiter la maison de Frantz; la foule nous faisant cortége. Frantz marchait en tête avec Jacqueline; la vieille Marguerite rayonnait de fierté à mon bras. Tamara suivait avec le syndic des guides, et sa *surprenante beauté* faisait émoi.

Au bout d'un instant, une nouvelle circula dans la foule, ébahie de voir une jolie demoiselle comme Jacqueline au bras de Frantz; puis un mot fut bientôt dans toutes les bouches.

— C'est sa fiancée ! dit-on.

— Vrai ?

— Oui.

— Une comtesse riche à acheter le pays !

Nous arrivâmes à la maison de Frantz.

— Voilà mon domaine, dit-il en riant.

C'était une pauvre chaumière couverte en chaume, une porte, une fenêtre. Pour y pénétrer, on descendait deux pas. Nous entrâmes dans une assez grande chambre recrépie à la chaux et garnie de vieux meubles en chêne, luisants de cette propreté suisse qui réjouit le regard; sur les murs, des images naïves et des certificats donnés au vieux Muller.

— Voilà mon diplôme de guide, dit Frantz en nous montrant un cadre noir à l'angle duquel était un grand sceau rouge.

Rien n'était touchant comme ce contraste des misères passées avec les joies du présent. Le contentement était sur tous les visages, à la pensée qu'un si digne cœur avait surmonté ses dures épreuves, et que l'avenir était si beau pour lui.

— Frantz, viens-tu là ? dit la mère en désignant une porte qu'elle ouvrit.

C'était la chambre où Frantz était né, où son père était mort. Au fond, près d'une fenêtre donnant sur un jardin, un grand lit couvert de serge verte; au-dessus, un bâton de guide brisé, accroché près d'un chapeau où se voyaient encore quelques taches sanglantes.

Je ne vis rien autre que ce simple rappel

d'une action d'éclat, d'héroïsme, qui disait qu'à soixante-cinq ans le pauvre guide s'était tué, en retirant d'un précipice deux voyageurs dont nul ne savait le nom.

Frantz et sa mère allèrent prier devant ce lit. Jacqueline les suivit et s'agenouilla près d'eux.

Nous restâmes sur le seuil, le front nu, attendris.

XXIII.

Notre quartier général fut établi pour huit jours à Chamounix. Un chalet fort coquet avait été loué pour la princesse. Tamara et Jacqueline, le comte et moi nous logions à l'hôtel; mais de tout le jour nous ne nous quittions pas. Le temps était merveilleux pour nos excursions; dès six heures du matin nous partions allègres, en vrais touristes.

Rien n'était charmant comme les enthousiasmes de Jacqueline et de Tamara devant les merveilles étalées à leurs yeux. A chaque pas, Frantz contait une histoire sur les gisements, sur les glaciers, sur une fleur qui sortait sa corolle de pourpre des fentes d'une roche; nous nous groupions tous autour de lui, écoutant cette parole simple, cette science profonde qui savait être attrayante.

— Mais c'est le plus adorable des romans qu'il nous conte ! dit une fois la princesse.

— Oui, princesse, et un roman dont l'héroïne est toujours jeune, malgré tant d'aventures.

Et tout à mon amour, je trouvais chemin faisant mille gracieuses aubaines: c'était presque toujours moi que Tamara appelait lorsqu'elle avait besoin d'aide, et l'illusion me suivait; j'oubliais que tous ces bonheurs ne devaient durer qu'un jour, j'en venais à croire qu'elle m'aimait. Et pourtant Michel était là heureux comme moi; pourtant, lorsqu'ils causaient tous deux, je surprenais parfois dans les yeux de Tamara le reflet des tendresses passées. Alors je doutais.

Mais un incident inattendu vint tout à coup nous créer à tous une situation des plus singulières.

Le dernier soir que nous devions passer à Chamounix, nous revenions du *Jardin;* la journée avait été fatigante pour Jacqueline et Tamara. Après avoir dîné au Montanvers, où la princesse nous avait attendus avec mademoiselle Renaud, pendant notre ascension, nos jeunes amies étaient rentrées au chalet; Frantz nous ayant aussi quittés, nous avions donc, Michel et moi, regagné l'hôtel assez désœuvrés.

— Si vous n'êtes pas trop fatigué, voulez-vous fumer un cigare dans votre chambre ou dans la mienne, avant de dormir ? me dit le comte.

— Très volontiers, répondis-je, il n'est pas tard.

Nous entrâmes chez lui, et nous fûmes bientôt installés dans d'excellents fauteuils, admirant par la fenêtre ouverte les splendeurs d'un soleil couchant qui enflammaient au loin les cimes neigeuses.

Je ne sais quel hasard de causerie avait amené notre entretien sur la princesse, et Michel, en badinant, me disait quelques anecdotes de cour sur les passions qu'elle avait inspirées autrefois et le laisser-aller de grande dame avec lequel elle les avait traitées.... Tout en parlant, il versa dans une petite timbale d'or de l'eau-de-vie d'un flacon que son valet de chambre avait déposé sur la table.

— En voulez-vous ? me dit-il.

— Merci.

— Vous avez tort, reprit-il, vous ne sauriez vous imaginer le goût de cet ambre liquide dans de l'or.

— Ma foi, je l'avoue, cela ne me tente guère, je n'en ai jamais bu.

— Jamais !.... C'est un sens qui vous manque, poète que vous êtes.

— Mais il me semble que vous-même vous n'en buvez guère, car je vous vois chaque soir remplir ce gobelet, et c'est à peine si vous y trempez vos lèvres.

— Oui, mais je le savoure des yeux.... Ah! vous êtes bien heureux, vous, ajouta-t-il avec un soupir, de pouvoir vivre sans ces philtres qui nous changent en brutes....

— Mais c'est un bonheur qu'il vous est bien facile d'obtenir.

— Et l'habitude, dit-il, ce tyran de notre vie !

— Et la volonté ? répliquai-je.

— Oh ! la volonté est une belle chose.... en philosophie ! Mais je voudrais bien voir

comment elle vous empêcherait de geler, en campagne, s'il vous fallait monter à cheval par la neige, au lever du jour. Ou bien parader seulement une heure ou deux, en petit uniforme, sans dolman, sur la place Saint-Alexandre-Newski, avec vingt-cinq degrés de froid !

— Mais, en ce moment, nous n'en sommes point là, je pense.

— Hé ! comptez-vous pour rien ce cri de la bête qui est en nous.... cette domination de la matière stupide qui réclame, toujours plus avide, même le poison dont nous lui avons fait un besoin ?.... En plein été, mon sang gèle si je ne lui donne.... cet *aliment de combustion*, comme dirait notre savant Frantz. Nous vivons sous un climat meurtrier et nous défendons notre vie. A dix-sept ans, nous sommes soldats. Pour ne plus paraître enfants, nous buvons plus que des hommes. Joignez à tout cela cette fausse volupté de l'ivresse qui nous attire...

— Casse-cou ! Michel, dis-je en riant, vous alliez me convaincre; ce mot est de trop.

— Hé ! pourquoi ne pas le dire ? Toutes les vertus humaines ne côtoient-elles pas un vice ?.... Sans doute, il est absurde de succomber à cette ridicule faiblesse, d'éteindre tout à coup, stupidement, ce flambeau sacré de l'intelligence « qui nous fait presque deux, » pour employer votre langue de poète. Mais dites-moi, depuis quand a-t-on trouvé le moyen de vaincre les passions ?... Et vous-même, n'avez-vous pas fait bien des folies, si j'en crois la renommée ?....

— Oh ! je ne me donne point pour un sage, dis-je en souriant. Mais vous le savez, chacun de nous n'admet que sa manie. Pourtant il me semble que souvent une passion chasse l'autre, surtout quand c'est l'amour qui naît

A ce mot il me regarda dans les yeux.

— Ah !.... vous savez mon histoire, dit-il, et cette malheureuse faiblesse d'un jour qui a peut-être à jamais détruit le bonheur de ma vie.... C'est Tamara qui vous l'a révélée.

— Oui.

— Et pourtant, reprit-il tristement, je vous le jure, je m'étais corrigé, ce fut un entraînement d'un soir. Depuis cette heure, je me châtie. Vous le voyez, ce flacon que je viderais sans sourciller est là qui m'attire.... et je n'y touche point.... Jour et nuit je le fais placer à portée de ma main, j'y goûte pour me tenter.... et je résiste.

— Mais pourquoi vous exposer à cette tentation ?

— Pour me convaincre moi-même, et pouvoir bientôt donner à Tamara ma parole que je ne succomberai plus.

— Ne la lui avez-vous point encore donnée ! demandai-je.

— Non, j'attends d'être sûr de moi.

— Et elle croira à ce serment ?

— Oh ! répliqua-t-il, en souriant avec fierté, elle y croira comme à son Evangile.

Il y avait dans son accent une si noble confiance que je tressaillis. En effet, il respirait en lui une de ces loyautés chevaleresques qui s'imposent et qu'on ne discute pas. Tamara me l'avait déjà dit.

J'eus peur qu'il ne pénétrât mon trouble.

— Je vous plains sincèrement, lui dis-je, d'en être réduit à de telles luttes.

— Oui, je suis bien à plaindre, n'est-ce pas ?.... Car, en vérité, c'est absurde, étant ce que je suis.

Je ne sus que répondre, pendant un instant il garda le silence.

— Mais vous, Guillaume, reprit-il enfin, en fixant son regard sur le mien, vous avez aussi votre peine.

— Ma peine ?.... dis-je effrayé. Que voulez-vous dire ?

— Oh ! ne vous inquiétiez pas, répondit-il avec calme. Je suis digne de vous comprendre. A quoi servirait donc d'avoir des cœurs comme les nôtres, si nous avions des sentiments vulgaires ?

— Michel, taisez-vous ! dis-je vivement.

— Pourquoi ? reprit-il. Vous aimez Tamara comme moi, vous n'avez aucune raison pour vous en défendre....

— Pardonnez-moi, Michel, répliquai-je avec embarras, on peut supposer ou deviner les plus secrètes pensées, mais un galant homme n'a pas le droit d'avouer son amour pour une jeune fille comme Tamara, alors qu'elle est fiancée....

— Hélas !.... fiancée.... dit-il avec

amertume, croyez-vous qu'elle le soit encore !

— Rien que je ne sache ne l'a déliée.

— Merci, dit-il en me tendant la main, vous êtes fidèle à vous-même.... Gardez votre secret, et pardonnez-moi de l'avoir effleuré. Vous êtes juge de votre conscience comme moi de la mienne. Si j'ai parlé ainsi, c'est que nous ne pouvons être, ni l'un ni l'autre, de ces ridicules héros de roman qui maudissent ciel et terre au moindre échec de leur passion.... Ne parlons donc que de moi, de moi qui l'aime à mourir de sa perte, et qui pourtant mourrais encore avec joie, si je croyais qu'elle pût être heureuse d'un autre amour que le mien.

— Que dites-vous, Michel ? m'écriai-je ému.

— Cela vous étonne ?.... Voyons, Guillaume, ce n'est plus le fiancé qui est devant vous, j'ai accompli moi-même ma déchéance.... Me croyez-vous donc assez aveugle pour n'avoir pas su deviner que vous êtes prêt comme moi au sacrifice quand il s'agit du bonheur de sa vie ?.... Mais alors pourquoi donc m'avez-vous donné votre amitié, à moi qui étais son fiancé ?... Pourquoi vous ai-je donné la mienne, à vous que je savais un rival.... si ce n'est que nous nous sommes dévoués tous deux à sauver des misères du monde cette âme si tendre et si noble ?.... Gardez votre secret, Guillaume, vous n'avez rien à m'apprendre.

Je restai un instant confondu, humilié de tant de grandeur, et je me demandai si j'étais aussi digne d'elle que lui. Mon cœur me répondit.

— Michel, dis-je en serrant sa main, je l'aime comme vous !.... comme vous, je suis prêt à donner le peu de joies qui me restent pour assurer son bonheur !.... A partir de cette heure nous sommes liés par un pacte de dévouement à sa vie.... dût-elle m'aimer aucun de nous deux !

— Ne le souhaitons pas ! dit-il avec un indicible mouvement d'orgueil, il en est peu qui nous vaillent !

Il y avait dans ces étranges paroles un tel mélange d'héroïsme et d'abnégation que je le regardai éperdu. « Ne le souhaitons pas ! » osait-il dire. Ce mot me parut sublime.

— Michel, m'écriai-je, vous m'épouvantez.... Je me demande comment elle pourrait ne pas vous aimer.... et je me sens perdu !....

— Hélas ! dit-il avec tristesse, il y a si longtemps qu'elle sait ce qui se cache en mon âme.... qu'elle n'y regarde plus !....

....

Je quittai Michel, tout palpitant des sentiments tumultueux qu'un tel entretien devait soulever en moi.

J'étais presque atterré de l'admiration qu'il m'inspirait. Il me semblait que ma jalousie eût été désormais misérable devant ce fanatisme d'amour à la fois si plein de grandeur et d'humilité. Je me sentais heureux qu'il eût forcé le secret de mon âme, et qu'il m'eût délivré de ce voile de dissimulation qui m'amoindrissait à mes yeux. Notre rivalité s'ennoblissait tout à coup et s'élevait à la hauteur d'un culte dont Tamara était l'idole.

Le lendemain matin, lorsque je revis Michel, à la façon dont nous nous tendîmes la main, nous comprîmes tous deux que, depuis la veille, notre affection s'était changée en une de ces estimes que rien ne peut plus altérer.

Nous allâmes au chalet, tout était prêt pour notre départ.

Le soir même, après avoir quitté la princesse et Tamara à la villa du Lord, nous rentrions à l'Ombrée.

XXIV.

Certes rien n'est plus ordinaire entre honnêtes gens que de se tenir en estime, même fût-on rivaux; mais, si fort est le courant des idées prévues, je n'avais jamais songé que Michel pût me devenir un ami; et quand, de retour à l'Ombrée, je pus me recueillir froidement, ce ne fut point sans quelque surprise du changement survenu entre nous. J'essayais de croire que nous avions cédé tous deux à un moment d'enthousiasme, que la réflexion ramènerait bientôt Michel à son égoïsme d'amant, l'aveu de ma passion pour Tamara nous deviendrait une cause de haine, ce lieu commun de la

rivalité vulgaire.... Mais, en dépit de moi-même, ma conscience parlait plus haut que ma jalousie et me forçait à reconnaître que son héroïsme était sincère. Alors je me demandais avec effroi par quelle supériorité je prétendais l'emporter sur lui.

Cependant rien n'annonçait encore que Tamara fût prête à renouer avec Michel ce lien de leurs fiançailles tacitement rompu. Durant ces huit jours où nous ne nous étions presque point quittés, j'avais pu lire dans son âme : elle avait pour lui une de ces affections confiantes que n'altère point aisément l'absence.... Etait-ce plus que l'amitié ?.... Etait-ce moins que l'amour ?

Nous eûmes bientôt repris le cours de nos habitudes interrompues. Presque chaque soir, j'allais à Morey, et Tamara m'adressait des reproches quand j'étais un jour sans venir. A l'agitation fiévreuse qui l'avait un moment entraînée pendant notre voyage avait succédé une sorte de calme réfléchi, où l'on devinait le recueillement d'un austère débat; j'avais peur de la troubler en l'interrogeant.

— Que faites-vous là-bas à l'Ombrée ? me demanda-t-elle une fois en soupirant.

On eût dit que son âme était restée avec nous et qu'elle languissait de ne plus nous voir.

— Nous vous regrettons, lui dis-je, mais, hélas ! nous reviendrez-vous jamais ?....

Elle détourna les yeux comme pour me dérober sa pensée.

— Ami, dit-elle enfin, je me suis imposé un mois d'épreuve avant que de décider de ma vie.... Laissez-moi mon courage....

....

Quand je la quittais le soir, Michel partait toujours avec moi; je l'accompagnais jusqu'au village et nous parlions d'elle.

— Guillaume, me dit-il un jour, elle souffre dans ces combats de son cœur, et nous devons être confiants entre nous. Si douloureuse que puisse être pour vous ou pour moi la vérité, il faut nous la dire, et lui épargner ainsi l'effort cruel d'éloigner l'un de nous. Je vous engage ma parole de ne rien vous cacher au moindre espoir qu'elle me donnerait, comme je m'engage à partir, sans la revoir, le jour où vous me diriez qu'elle vous a choisi.... Voulez-vous me faire la même promesse ?

— Sans hésiter ! répondis-je.

— Oh ! reprit-il, je n'avais pas douté de vous.

— Merci, lui dis-je, car en agissant ainsi vous venez au-devant d'une parole que je n'osais prononcer.

— Et pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de Tamara ?

— C'est qu'en vérité nous sommes dans une situation si étrange, que je me demande parfois si nous aurons la force de rester jusqu'à la fin fidèles à ce pacte qui réclame presque des abnégations surhumaines.

— Et pourquoi faiblirions-nous, dit-il, si nous sommes forts maintenant ?

— C'est qu'à cette heure toute notre force est en elle, ou plutôt dans l'espoir que nous gardons tous deux !

— Craignez-vous donc que notre amitié ne puisse résister à la désespérance qui doit frapper l'un de nous ?

— Michel, vous en êtes à votre première douleur. Vous avez l'âge des enthousiasmes....

— Laissez-moi croire aux sublimes vertus de l'amour, Guillaume, aux nobles aspirations qu'il éveille. J'ai mal vécu, vous le savez; j'ai souillé mon esprit et mon âme dans cette débauche des sens qui nous saisit tous à vingt ans. J'ai mené la vie d'un soldat, et je sens encore en moi le germe de vices mal étouffés.... Et puis, il y a peut-être du vrai dans votre proverbe qui dit que sous le Russe on trouve un Cosaque: notre pays est encore un peu sauvage.... Je le confesse, aux premiers jours je vous ai détesté et maudit; vous me le rendiez bien, du reste, je l'ai vu; mais Tamara était entre nous. Que pouvais-je d'ailleurs ?.... Je savais que vous m'étiez un rival; mais si Tamara vous eût aimé, elle me l'eût dit. Alors, mieux inspiré, j'ai compris que nos colères et nos haines étaient impuissantes. Une épée ne saurait trancher de tels nœuds. J'ai compris enfin que vous vous montriez plus digne d'elle en la respectant jusque dans son fiancé, et je n'ai point voulu rester au-dessous de vous, quoi qu'il m'en pût coûter, de peur de déchoir à ses yeux. J'ignore maintenant, Guillaume, ce que l'ave-

nir fera de notre amitié présente. A mes heures de doute, je le confesse encore, un méchant levain fermente en mon cœur; je comprends que nous puissions redevenir ennemis, mais jamais, je vous le jure, je n'ai pensé que nous puissions un jour cesser de nous estimer.

....

....

Cependant Tamara était toujours impénétrable. Je n'osais plus l'interroger comme autrefois, craignant de froisser son âme. Elle savait mon amour, je ne pouvais plus lui parler de Michel, mais je devinais à l'expression confiante de ses yeux qu'elle s'appuyait sur mon dévouement et qu'elle me savait prêt à souffrir pour elle. Pourtant tout me devenait cruel; si je la voyais triste auprès de moi, je m'imaginais qu'elle cherchait le mot qui devait à jamais me séparer d'elle. Etait-elle pour moi souriante.... je songeais que peut-être elle voulait déjà me consoler de sa perte. Chaque soir, en revenant avec Michel, je tremblais à l'idée qu'il allait me révéler son bonheur.... Je souffrais autant de mes espoirs que de mes découragements.

Un incident bizarre vint bientôt me dénoncer un péril que je ne soupçonnais point.

Un jour, je partais avec Michel et nous étions déjà sortis, quand Tamara accourut et nous rappela.

— Pardon, me dit-elle, c'est Michel que j'appelle.

Elle lui dit alors quelques mots en russe; il répondit de même. Je m'éloignai, bien que je ne pusse les comprendre, et j'attendis au bout de l'allée. Peut-être surpris-je dans leurs gestes quelques indices, mais je ressentis je ne sais quel pressentiment qu'ils parlaient de moi, et un serrement de cœur me saisit. Ils causaient avec animation; deux fois Michel fit quelques pas pour me rejoindre, et deux fois il retourna près d'elle.

Craignant de me montrer indiscret ou défiant en les observant ainsi de loin, j'avais gagné la grille du parc, lorsque tout à coup je me trouvai face à face avec Mollaré.

A son attitude, je crus deviner qu'elle m'attendait.

— Que me voulez-vous ? lui dis-je.

Elle ne répondit pas; elle restait immobile; son œil noir fixé sur moi avait une expression à la fois franche et résolue.

En ce moment, nous entendîmes les pas de Michel! Mollaré s'effaça pour me faire place. Je passai, croyant m'être mépris; mais je n'eus pas plutôt mis le pied sur la route, qu'elle s'élança derrière moi, et, presque avant que j'eusse le temps de m'étonner, je la vis tremper ses doigts dans un petit vase d'argent surmonté d'une croix, qu'elle tenait dans sa main, puis je sentis tout à coup au visage quelques gouttes d'eau qu'elle me jeta par trois fois en répétant ces trois mots:

— *Tchour !.... nacha mesto sviato !*

— Folle ! s'écria avec colère Michel qui nous avait rejoints: Est-ce ainsi que tu m'obéis ?

Il voulut la prendre par le bras ; mais elle se débattit avec une force étrange, lui échappa, et exaltée, vociférant plus fort, marchant sur moi:

— *Tchour !.... nacha mesto sviato !* répéta-t-elle comme en délire.

Mais d'un bond Michel l'atteignit et la saisit cette fois avec tant de fureur qu'il faillit la renverser; je vis sa canne levée....

— Michel ! Michel ! lui criai-je, que faites-vous ?

Il s'arrêta.

— Va-t'en ! dit-il à Mollaré, frémissant de colère, va dire à Kostinka de t'enfermer dans ta chambre pour huit jours.

Et il la lâcha si brusquement que le vase d'argent tomba à terre; l'eau se répandit sur le sol avec trois petits morceaux de charbon qui y étaient contenus.

— Seigneur ! dit Mollaré. l'eau sainte est profanée; nous expierons tous le sacrilége !....

Michel s'arrêta terrifié, il devint très pâle.

La Géorgienne ramassa le vase en se signant.

— Je te pardonne, dit-il vivement, tu ne seras pas punie.

Mollaré lui jeta un regard triste et s'éloigna en silence. Une consternation si profonde était sur leur visage que je n'osais parler. Nous gagnâmes la route.

— Pardon, Guillaume, me dit enfin Mi-

chel, et merci d'avoir arrêté ma violence. Je me suis montré un peu trop *Russe*, ajouta-t-il avec un sourire forcé; mais si vous viviez au milieu de nos serfs, vous comprendriez la nécessité de ces exécutions sommaires.

— Mais que signifie donc tout cela, et d'où vient l'émotion que je vous vois?

— Nous avons une foule de superstitions dans notre pays et, bien que je sois un peu philosophe, je ne secoue point aisément le joug des préjugés vulgaires. Cette stupide scène était un exorcisme contre vous, moitié sorcellerie, moitié religion.... De là ma sotte colère d'abord, et puis mon émotion quand l'eau bénite a été répandue dans la poussière.

— Mais à quel propos cette incantation? demandai-je.

— Oh! cela tient à bien des causes, dit-il; Mollaré a pour moi comme pour Tamara une affection fanatique, elle m'a vu naître, elle a prédit, quand nous étions enfants, que nous serions époux.... Il y a dans ces esprits fermés des divinations singulières; elle sait que vous aimez Tamara, ses prédictions sont en péril et elle vous hait de toute la force de son attachement pour moi.... Ajoutez à cela qu'à ses yeux vous êtes un hérétique, n'étant point de la religion grecque, et vous comprendrez son animosité farouche et cette absurde conjuration.

— Elle sait tout, dites-vous?

— Parbleu! répliqua-t-il, c'est elle qui m'a fait venir pour vous tuer, afin de délivrer Tamara d'un sort que vous lui aviez jeté!.... Or, comme vous êtes encore vivant, elle emploie charmes contre charmes, et vous livre chaque jour aux divinités de l'enfer.

— Que signifient les paroles qu'elle vociférait avec tant de véhémence?

— C'est la formule contre le démon; *Tchour*!.... *nacha mesto sviato*!.... Ce qui veut dire: « Arrière, notre lieu est sacré. » Tamara, qu'elle persécute à chaque instant de ses visions de folle, m'avait rappelé tout à l'heure pour me dire de la surveiller.... Je suis arrivé trop tard; mais nous allons prendre quelques mesures de rigueur, pour mettre un terme à ces extravagances, car, sans que vous le sachiez, elle est toujours sur vos pas.

— Laissez donc en paix cette pauvre femme, dis-je en riant, je suis si peu enclin à la peur des sorciers.

— Mais c'est qu'elle tourmente aussi Tamara! Je vous le répète, et vous l'avez pu voir, nous nous défendons mal de ces superstitieuses croyances... Et puis enfin... cela est ridicule à dire quand il s'agit d'une femme, ajouta-t-il en souriant, mais il faut tout prévoir, Guillaume, et vous garder, car Mollaré, voyant l'inefficacité des sortiléges est assez folle pour vous suivre, un soir que je ne serais pas là, et vous planter, par derrière, un couteau entre les deux épaules.

XXV.

L'avertissement était des plus sérieux, le fanatisme de Mollaré m'était depuis longtemps connu: une faible main de femme suffit à un poignard quand c'est l'exaltation qui la guide. Mais je ne songeai pourtant point sur l'instant au danger très réel que je pouvais courir. Les révélations de Michel me plongèrent en de tout autres pensées... Je n'en pouvais plus douter, tous savaient mon amour.

« Mais alors, me disais-je, mon espérance n'était donc point une chimère? Elle peut donc m'aimer, puisque cette Mollaré, qui sait les agitations de son cœur, me redoute ainsi? »

Je ne dormis point cette nuit-là.

Le lendemain, je ne vins à Morey, que le soir. A la façon dont Tamara me tendit la main, je compris qu'elle savait déjà l'équipée de la veille, et qu'elle me demandait pardon. Pourtant elle ne m'en dit point un mot.

J'imitai sa réserve: aborder ce sujet, c'eût été froisser la délicatesse de son âme. Comment parler de Mollaré sans rappeler la cause de sa haine? Pour effacer aussitôt une préoccupation visible, je m'empressai d'engager avec la princesse un de ces entretiens légers auxquels elle était toujours prête; mais, à mon grand étonnement, elle le laissa tomber presque aux premiers mots. Je ne sais quelle tristesse pesait sur tous.

D'un regard j'interrogeai Michel; je devinaî à son geste qu'il était survenu quelque événement fâcheux dont il était lui-même ému.

J'eus peur un instant d'être l'objet de ce trouble; mais l'attitude de Tamara me rassura, et quelques douces paroles me prouvèrent que je n'avais rien perdu de son affection.

La princesse nous appela pour son whist, que nous faisions quand le temps était mauvais, et, grâce à cette diversion, nous fûmes bientôt engagés dans une de ces causeries du jeu, si propres à voiler les préoccupations.

Tamara, assise au piano, cherchait quelques essais de mélodie d'une main distraite.

Il y avait un quart d'heure que nous jouions, quand la princesse qui, ce soir-là, faisait trêve à ses lazzi contre mademoiselle Renaud, me dit tout à coup :

— Quel âge avez-vous, monsieur de Chandor ?

A cette question si inattendue, je levai la tête, croyant avoir mal compris.

— Quel âge avez-vous ? répéta-t-elle.

— J'ai quarante ans, madame, dis-je un peu troublé.

— Vraiment, répondit-elle, je ne l'aurais pas cru à vous voir. Vous semblez bien plus jeune.

Elle se tut, comme si cette question eût été tout à fait indifférente; mais, à un regard qu'elle jeta vers Tamara, je crus deviner qu'elles avaient parlé de mon âge entre elles, et j'en fus presque effrayé. Notre partie reprit son cours ; nous réussîmes enfin, Michel et moi, à l'animer un peu, et nous atteignîmes ainsi l'heure de prendre congé.

La soirée était fraîche, Tamara mit une capeline au moment où nous nous levions.

— Eh quoi, sortez-vous ?.... lui dis-je, le parc est humide de pluie....

— J'ai besoin d'air, répondit-elle, je vous accompagnerai jusqu'au bout de la pelouse.

En disant ces mots, elle prit mon bras, et nous sortîmes, laissant Michel avec la princesse, qui l'avait retenu et lui parlait bas. Tout ce mystère m'inquiétait de plus en plus.

— Mon Dieu ! dis-je à Tamara, qu'est-il donc arrivé ?.... Bien sûr vous avez appris aujourd'hui quelque fâcheuse nouvelle.

— Non, non, répondit-elle vivement, ne vous attristez pas, mon ami, ce n'est rien qui puisse vous alarmer....

— Mais c'est du moins un chagrin qui vous fait souffrir....

— Ne m'interrogez pas, Guillaume, dit-elle presque avec l'accent de la prière, Michel vous dira tout.

Une cruelle pensée traversa mon esprit. Elle avait sans doute décidé de sa vie, et Michel allait m'annoncer mon malheur. Je fis appel à mon courage, et malgré le déchirement douloureux de mon âme:

— Tamara, dis-je en lui serrant la main, quoi qu'il advienne entre nous, n'oubliez point que je bénirai toujours votre souvenir.... et que je resterai toujours pour vous un ami, un frère....

— Que dites-vous ? s'écria-t-elle avec effroi. Vous parlez comme si vous m'adressiez un adieu.... Guillaume, que vous ai-je fait.... ou qu'avez-vous donc compris ?.... Vous voulez partir !

— Non, non, répliquai-je navré à la vue de cette émotion vive. C'est vous qui vous méprenez...

Mais elle semblait ne point me croire. A ce moment le comte nous rejoignit:

— Michel, lui dit-elle, parlez vite, il souffre de notre tristesse....

— Mais c'est une folie, dit Michel, il n'y a point même là de quoi s'inquiéter un instant.

— Vous l'entendez ! reprit-elle essayant de sourire pour me rassurer. Ainsi donc, Guillaume, *à demain*, ajouta-t-elle en me regardant dans les yeux.

— A demain, répondis-je.

Elle nous quitta et nous gagnâmes la route.

— Qu'est-ce donc ? dis-je enfin à Michel...

— Une extravagance nouvelle de Mollaré, répondit-il, ne vous inquiétez pas outre mesure ! Tout ce qui en résultera, je l'espère, ce sera de renvoyer en Géorgie cette pythonisse de malheur qui finirait par nous rendre tous insensés comme elle.

— Qu'a-t-elle fait ?.... Parlez vite.

— Vous savez qu'hier, reprit Michel, je lui avais ordonné de garder sa chambre. Or,

ce matin, ne la voyant point paraître, Tamara s'informa; on lui dit que la *Niania* était enfermée par mon ordre. Elle comprit qu'il était sans doute survenu quelque événement qui avait motivé cette rigueur et n'insista point d'abord; mais, soit curiosité inquiète, soit compassion de cette folle pour qui elle a toutes les faiblesses, elle ne put résister au désir de la voir. Elle alla la trouver et apprit ainsi cette ridicule scène de la route et surtout la profanation que ma violence avait occasionnée. Je ne sais de quelles visions Mollaré accompagna son récit, tant il y a qu'à mon arrivée, je trouvai Tamara si chagrine que je fis appeler *Niania* pour lever sa consigne et la sermonner d'importance en présence de la princesse; il fallait l'effrayer assez pour qu'elle n'osât tenter rien de plus grave envers vous. Je m'attendais à une crise d'exaltation; à ma grande surprise, Mollaré arriva devant nous morne, sombre, abattue; elle se mit à genoux, reconnut ses torts, et promit de cesser ses conjurations diaboliques. Par malheur, une si subite soumission m'inspira de la défiance, je voulus la lier par un serment, la seule chaîne sûre avec de telles gens.

« — Ainsi, lui dis-je, tu promets de ne plus tourmenter ta maîtresse avec tes idées folles ?

» — Je le promets, répéta-t-elle.

» — Tu promets de ne plus offenser le comte de Chandor.

» — Je le promets.

» — Tu le jures sur la Vierge.

» — Je le jure sur la Vierge, répondit-elle d'une voix assurée. Le comte de Chandor est mon maître, et il peut marcher sur moi, je ne peux plus rien contre lui. Ahrimane a parlé.

» — Que veux-tu dire ? demanda imprudemment Tamara.

» — Ahrimane a parlé, répéta Mollaré... Le comte Michel Woynoff et le comte de Chandor seront tous deux vos époux. »

— Quoi ! m'écriai-je, interrompant Michel, c'est ce stupide conte qui a ému Tamara à ce point ?

— Hé, mon ami, répliqua-t-il, s'affranchit-on jamais des croyances qui nous ont bercés ?.... Non, Tamara ne croit point à ces divinations magiques !.... Mais il en est de la superstition comme de la foi, la raison va d'un côté, l'instinct de l'autre. Non, Tamara chrétienne ne craint rien d'Ahrimane ni de ses génies endiablés; mais.... que vous dirai-je enfin ?.... C'est une fille d'Asie, le pays des légendes et des chimères. Elle est superstitieuse comme une Russe doublée d'une Géorgienne.... Elle rit des pratiques de cabale de Mollaré, et elle s'est affectée de cette prophétie stupide qui prédit la mort à l'un de nous, dans un avenir assez prochain pour que, devenue veuve, elle puisse épouser le survivant....

— Mais il est absurde de croire à ces songeries ! m'écriai-je.

— C'est absurde ! c'est ridicule ! c'est fou ! répliqua-t-il, et demain, je l'espère, Tamara n'y pensera plus.... mais il n'en est pas moins vrai qu'elle en a souffert tout le jour.... Il n'est pas jusqu'à la princesse qui n'en ait perdu sa gaieté pour un soir... Aussi vais-je tâcher de me débarrasser au plus tôt de cet oiseau de malheur....

— Dieu veuille que ce soit bientôt ! dis-je, mais croyez-vous que Tamara y consente ?

— Oh ! j'aurai de la peine à obtenir son éloignement; car, au fond de tout cela, cette maudite sorcière est si fort attachée à sa maîtresse que le plus grand châtiment qu'on puisse lui infliger, c'est de la priver de sa vue. Elle est prise alors d'un tel désespoir que, vous le voyez, Tamara faiblit et la rappelle....

— Ce qu'il y a de positif dans cette histoire, mon cher, ajouta-t-il en riant, c'est que par la voix d'Ahrimane l'un de nous est condamné à mort: faisons nos testaments.

Allégé de mes inquiétudes, je plaisantai avec lui sur ce thème des superstitions bizarres, communes même aux plus solides esprits: le grand Condé, et Newton, et Schiller. Michel me confessa sa faiblesse à l'endroit de quelques-uns de ces préjugés si nombreux en Russie; je l'en raillai.

— Vous riez, répondit-il, et vous avez raison.... Mais si je vous disais, à cette heure, que ce n'est point l'un de nous que menace la prophétie de Mollaré.... que c'est la mort de Tamara qu'elle prédit....

— Oh ! taisez-vous ! m'écriai-je, saisi d'un indicible effroi.

— Vous le voyez bien, esprit fort, dit-il, vous avez tremblé.... et pourtant vous saviez que ce n'était qu'une épreuve.

— Oui, vous avez raison, je l'avoue, répliquai-je soucieux, il y a dans cette seule pensée qu'on désigne à la mort un être jeune et plein de vie. je ne sais quelle froide et mystérieuse épouvante... Je comprends maintenant l'émotion de Tamara.

XXVI.

Ainsi que nous l'avions prévu, quelques jours suffirent à effacer l'impression de cet incident puéril. C'était le rêve maladif d'un cerveau à moitié troublé par un dévouement fanatique, et cette aventure nous créait, en vérité, une situation si delicate que nul de nous n'en pouvait parler. Et pourtant, contradiction bizarre, c'était précisément notre silence qui accusait et confirmait l'étrange complication où nous étions jetés. Sans un mot, de moi sans un aveu, j'étais définitivement dénoncé, reconnu comme un prétendant à la main de Tamara, à l'égal de Michel, sans qu'aucune restriction de l'un de nous protestât. Tamara se taisait et mon mutisme attestait mes vœux.

La princesse, avec ses insouciances de grande dame et son indulgente tendresse pour Tamara, n'était point une femme à s'effrayer beaucoup d'une prophétie qui annonçait deux passions à sa nièce, et, sans mettre en doute l'infaillibilité de la Géorgienne, elle interpréta tout uniment la prédiction dans un sens moins tragique.

— Cela m'étonnerait pourtant, me dit-elle un jour, car Tamara a des idées si arrêtées sur le mariage.... Enfin on n'y peut donc rien, n'est-ce pas ?.... L'important c'est que personne n'en meure ! Après tout, Mollaré n'est pas le destin.... elle nous a déjà conté tant d'histoires !....

— Tout ce qu'il y a de plus clair là-dedans, ajouta-t-elle, c'est qu'il faut maintenant que Tamara se décide.

Cette conclusion de la princesse était du moins le mot juste de la singulière situation qu'avait dévoilée si brusquement Mollaré. Près de deux semaines nous séparaient encore du terme de cette épreuve que Tamara s'était imposée avant de décider son sort; chaque heure accroissait le trouble de nos âmes... Il était impossible, en effet, qu'elle ne se résolût pas bientôt devant ces douloureuses anxiétés dont elle était la première à souffrir.

Cette prévision, qui devait être si fatale à l'un de nous, ne tarda point à se réaliser, et trois jours s'étaient à peine écoulés qu'un changement subit dans l'esprit de Tamara me fit pressentir mon malheur. Elle devint tout à coup sereine, comme si les hésitations de son cœur eussent été désormais fixées. Puis je remarquai bientôt dans son maintien auprès de Michel je ne sais quel mélange de doux abandon et de pudiques réserves qui me poignirent au cœur. Bien qu'elle fût toujours aussi affectueuse avec moi, je sentais vaguement sous son expansion comme un effort de pitié. Etions-nous un instant isolés, elle semblait craindre de rester seule près de moi.

En vain, par ces étranges sophismes dont nous nous berçons si aisément, j'essayais de m'abuser, je voulais me convaincre que je me méprenais sur son trouble, qu'elle me fuyait parce que j'étais aimé !.... L'inexorable doute revenait acharné, et je lui cachais ma peine, de peur qu'elle ne s'en affligeât. Je ne vivais plus....

Cependant Michel ne m'annonçait point son triomphe; sur son front, dans ses yeux je devinais l'espoir, et l'on eût dit parfois que, comme Tamara, il n'osait me révéler mon arrêt....

Alors, aigri, découragé, je l'accusais de manquer à la parole que nous avions échangée... J'en venais à les accuser tous deux de se jouer de ma douleur.

Bientôt, le cœur gonflé d'amertume, tout me devint suspect entre eux; le moindre mot, un regard excitaient ma jalousie. Chaque jour ajoutait à ma désespérance. Je les voyais heureux, souriants, et leurs sourires étaient une insulte à mon âpre désolation.

Un soir, en quittant Tamara, il lui dit quelques mots géorgiens auxquels elle répondit en riant. Je ne sais quelle affreuse pensée me traversa l'esprit, je me crus l'objet de leurs moqueries, l'irritation jusque-là contenue déborda tout à coup. Je répondis à peine à l'adieu de Tamara, et

dès que le comte et moi nous eûmes gagné la route:

— Michel, lui dis-je d'un ton plein de fiel, avez-vous coutume de tenir votre parole ? A ce mot, il s'arrêta et me considéra avec un étonnement profond.

— Hé quoi ! répondit-il, Guillaume, en sommes-nous là ?

— Vous savez mieux que moi où nous en sommes, répliquai-je sèchement. C'est pourquoi je vous renouvelle ma question, s'il faut vous l'adresser deux fois.

Il ne put réprimer un frémissement, mais presque aussitôt il reconquit son calme, et fixant sur moi son clair regard:

— Guillaume, me dit-il, vous ne pouvez m'offenser.... à cette heure du moins.... Je suis prêt à vous répondre.... Mais donnez-moi d'abord la main.

Il y avait dans son accent une si cordiale émotion que je rougis de mon agression brutale. Je pris sa main tendue:

— J'ai eu tort, Michel, balbutiai-je, et pour ce moment d'oubli....

— Taisez-vous ! s'écria-t-il vivement, Tamara est entre nous !

— Oui, Tamara est entre nous, repris-je et depuis quelques jours je souffre comme un damné. C'est pourquoi, Michel, je vous en conjure, parlez !.... Je suis perdu, n'est-ce pas ?

— Ecoutez-moi, Guillaume, répondit-il soucieux, et écoutez-moi surtout avec le cœur d'un ami. Oui, j'ai compris vos anxiétés, mais si je ne me suis tu, c'est que je n'avais rien à vous dire.

— Rien ? répétai-je. Me croyez-vous donc aveugle ?

— Non !.... Mais vous êtes jaloux et vous voyez mal.... Pourtant, ajouta-t-il, il est vrai qu'un changement est survenu dans les pensées de Tamara....

— Et me jureriez-vous, Michel, que ces pensées nouvelles ne vous sont point favorables ?....

— Puisque vous m'y forcez, Guillaume, répondit-il, je parlerai. Eh bien oui, dans ma loyauté, je le confesse, depuis quelques jours l'espoir m'est revenu que Tamara m'aime encore, et qu'elle m'a pardonné. Dans sa voix, dans ses yeux, dans ses expansions plus vives, il me semble retrouver le reflet des tendresses regrettées. Oui, j'ose espérer... Mais, sur ma foi, aucune parole n'est sortie de ses lèvres qui confirme mon bonheur; je doute encore comme vous.... et j'attends !

XXVII

Si j'avais pu garder quelques illusions, la loyale franchise de Michel les eût anéanties. Pourtant, mieux inspiré, je fis un retour sur moi-même, et, comprenant l'inanité de mes vaines colères devant les entraînements de deux cœurs que rien n'avait pu désunir, je ne songeai plus qu'à me montrer digne de Tamara en lui offrant jusqu'à mes douleurs.

Alors, épouvanté, je contemplais l'avenir.... J'étais terrassé par une de ces inexhorables passions après lesquelles la vie est brisée. Ma jeunesse n'était plus, mes quarante ans étaient sonnés, et le désastre de mon âme était irréparable. La dernière heure de l'espérance s'éteignait, j'allais entrer dans la nuit....

O temps, faucheur sinistre de nos saisons heureuses, pourquoi nous laisses-tu survivre à nos désenchantements ?.... Hélas ! déchirante pensée, j'étais au terme fatal où tout se flétrit autour de nous, où l'on n'a plus de joies que dans la souvenance.... Grand Dieu !.... voir jour à jour des rides à son front se creuser plus profondes, se dire: Tout est fini ! Adieu les heures d'ivresse et les amours rêvées ! Adieu les doux aveux murmurés en tremblant, et les sourires pleins de caresses, et les ineffables abandons !.... Ne plus pouvoir être aimé jamais.... jamais !.... Et souffrir le désespoir d'un amour méprisé.... Tamara, Tamara.... qu'as-tu fait de ma vie ? Mais non.... je t'aime.... je t'aime et ne te maudis pas !

Perdu dans ma détresse, je songeai à fuir pour lui épargner du moins le spectacle de ma misère. Jacqueline et Frantz m'en dissuadèrent. Pendant deux ou trois jours, je cédai, craintif, à l'idée de troubler leur bonheur. Mais durant ces trois jours, la vérité apparut encore plus certaine à mes yeux. J'étais devenu importun à Tamara; dans ses effusions peut-être plus vives se déce-

lait un trouble involontaire. Il me vint à l'idée que la peur seule retenait encore le mot qui devait fixer mon sort.

— Tamara, lui dis-je au dernier soir, savez-vous que Michel est un des plus nobles cœurs que j'aie jamais rencontrés ?

A cette parole si inattendue sans doute sur mes lèvres, elle eut un sursaut d'étonnement.

— Oui, je le sais ! répondit-elle troublée. Mais, Guillaume, pourquoi donc me dites-vous cela aujourd'hui ?

— Je vous le dis, chère sœur, parce que je sais que vous êtes heureuse de l'amitié sincère qui nous unit tous deux.

— Guillaume, dit-elle tout émue, il y a dans votre voix un accent qui me navre... Je veux savoir toute votre pensée.

Et des larmes remplirent ses yeux fixés sur les miens. Je fis un dernier appel à mon courage.

— Ma pensée, Tamara, répondis-je, c'est que je veux votre bonheur.... quelque prix qu'il puisse coûter !

J'eus à peine prononcé ces mots que je la vis porter son mouchoir à sa bouche comme pour comprimer un sanglot, puis soudain elle se leva et s'enfuit éperdue, me laissant consterné.

Michel était à l'autre bout du salon, assis sur un divan, auprès de la princesse.

— Qu'est-ce donc ? s'écria-t-il inquiet. Qu'avez-vous dit à Tamara ?

Il fit quelques pas pour la suivre, la princesse l'arrêta.

— Laissez, dit-elle vivement, j'irai près d'elle. Ce n'est rien.... mais partez tous deux.... il vaut mieux qu'elle sache que vous n'êtes plus là.

Nous sortîmes, et dès que nous fûmes sortis, je rapportai à Michel les paroles que je venais de dire à Tamara.

— Guillaume ! s'écria-t-il, si jamais mon amitié fléchissait, rappelez-moi ce jour.... Mais confiez-moi la vérité à moi: est-ce que vous voulez partir ?

— Oui, répondis-je, mes forces sont à bout.... Pourquoi attendrais-je la fin d'une vaine épreuve que, dans son austère loyauté, Tamara s'était imposée ? Tout en elle dénonce que je suis condamné.... Je veux lui épargner le chagrin de me voir souffrir de son bonheur.

— Sur ma parole, reprit-il gravement, elle ne m'a point encore dit d'espérer.

— Est-il donc besoin qu'elle le dise ! m'écriai-je avec un amer découragement.... Michel, Michel, ajoutai-je, presque avec l'accent de la menace, qu'elle soit heureuse !.... car, à la moindre douleur qui viendrait de vous.... je serais là !

— Guillaume, ne nous quittez pas ainsi, je demande deux jours encore, afin qu'elle ne croie pas que je vous ai éloigné.

— Et pourquoi prolonger son ennui ?....

Il parut hésiter un moment.

— C'est que dans deux jours, reprit-il enfin, ce sera l'anniversaire de la mort de sa mère qui m'a aimé enfant; et nous venons de décider avec la princesse que, ce jour-là, je lui demanderai si je suis encore son fiancé.

Etrange faiblesse humaine, je venais moi-même de prononcer mon arrêt, et ce mot de Michel me perça le cœur.

J'épuisai ma dernière goutte de fiel.

— Promettez-moi, dès qu'elle aura parlé, de m'écrire à l'instant, afin de nous épargner à tous le déchirement d'un adieu....

— Je vous le promets, répliqua-t-il.

— C'est bien, j'attendrai jusque-là !....

Le jour suivant, je reçus ce mot de Michel:

« Cher Guillaume, lord Staunley, un ancien compagnon de voyage à moi qui est depuis deux jours à Genève, vient me visiter avec son yacht; il me sait de vos amis et me prie de vous convier à une partie sur le lac qui nous prendra la matinée. Je cède à sa courtoise sollicitation. Répondez par l'exprès que nous vous mandons, ou venez. »

Une lettre fort gracieuse de lord Staunley était jointe à ce mot. Je m'excusai en quelques lignes de ne pouvoir les accompagner. J'avertis Jacqueline que nous partirions sans doute le lendemain pour Paris. Elle ne put retenir ses larmes.

— Eh quoi, dit-elle, me séparerai-je d'elle ainsi, sans la revoir ?

— Fais atteler, répondis-je, et va à la villa de Lord avec madame Muller... Seulement, songes-y bien, tu dois être assez cal-

me pour que Tamara ne soupçonne point que cette visite est un adieu.

Elle partit, et dès que je me trouvai seul auprès de Frantz, je ne sais quelle folle pensée m'agita. « Si dans son épanchement avec Jacqueline, Tamara allait lui dévoiler son âme et lui annoncer mon bonheur?.... Si je m'étais trompé?.... »

Hélas! que l'espoir est lent à s'enfuir! Pendant toute cette matinée je passai par toutes les affres de l'attente.

Mais Jacqueline revint: Tamara l'avait accueillie comme toujours avec la plus affectueuse tendresse, mais pas un mot de ses lèvres n'avait trahi son secret, et comme si elle eût craint d'être interrogée, elle ne s'était point éloignée de la princesse.

— Pourtant, dit Jacqueline soucieuse, je voudrais que tu eusses le courage de rester ici.

— Non, répliquai-je, c'est pour elle surtout qu'il nous faut partir.

Elle ne répondit point, craignant d'irriter ma peine.

— Tu sais qu'elle t'attend aujourd'hui... ajouta-t-elle pourtant.

XXVIII.

Aux approches du soir, j'étais sur le chemin de Morey et je songeais que peut-être j'allais la voir pour la dernière fois.... La dernière fois.... quel implacable mot !.... Quelques heures encore de lumière et puis les ténèbres et l'éternel désespoir.

« Allons, j'ai fait un beau rêve, me dis-je amèrement, mais le réveil est rude. »

J'avais depuis un quart d'heure gagné le bord du lac, mes chevaux ne sentant pas ma main s'étaient lancés à toute vitesse sur cette route qu'ils avaient si souvent parcourue, quand tout à coup un cri sonore frappa mon oreille; il me sembla entendre mon nom. Je jetai les yeux autour de moi, le chemin était désert, mais l'appel s'étant répété vers la rive, je reconnus la voix de Michel; puis j'aperçus une barque qui s'approchait à force de rames, et d'où l'on me faisait signe d'attendre.

J'arrêtai, cinq minutes après Michel abordait.

— J'ai de la chance, dit-il, d'avoir reconnu votre voiture, car le diable m'emporte, ces animaux de bateliers auraient mis plus d'une heure pour me conduire à Morey!.... Vite, filons, je suis en retard.

Il monta près de moi et nous partîmes.

— Vous avez eu tort de ne pas venir, reprit-il bientôt. Mon cher, ce Crésus de Staunley a un yacht aménagé d'une façon supérieure, et nous avons fait tout en voguant un déjeuner parfait.... Sans compter que j'ai gagné un pari de cinq cent louis à mon hôte....

J'écoutais à peine, distrait par un de mes chevaux qui rompait ses allures et me tirait à la main comme s'il eût voulu s'emporter.

— Parbleu, dit Michel, la gourmette est cassée.... elle le pique, sans doute!

Et avant que j'eusse le temps de retenir les guides de la voiture lancée au grand trot, il sauta sur la route et se jeta à la tête des chevaux.

— Etes-vous fou, Michel? lui criai-je, effrayé d'une si dangereuse imprudence.

— Bah! répliqua-t-il, j'en ai fait bien d'autres.... Là, là *quiete !*.... Belle bête que ce Tomy!....

Mon groom rattacha la gourmette et nous continuâmes notre route. Mais nous n'eûmes pas plus tôt fait cent pas que je fus frappé de la singulière animation de Michel. Il parlait avec une verbosité bruyante que je ne lui avais jamais vue.

— Quel pari avez-vous donc gagné ? lui demandai-je.

— J'ai fait mordre la poussière à la fière Albion!.... La poussière est le mot, ajouta-t-il en riant.... Figurez-vous, mon cher, qu'après une heure de table, Staunley, qui boit comme une mouche, me porte un défi au Xérès alterné de Porto. Il propose cinq cents louis d'enjeu.... J'accepte.... A l'heure qu'il est Staunley est sous sa table d'ébène, examinant de près les fleurs de son tapis.

Tandis qu'il parlait, je le considérais avec attention.

— Mais, malheureux, vous êtes étourdi ! lui dis-je.

— Allons donc! exclama-t-il, pas même

une pointe de gaieté! Je savais que Staunley n'achèverait pas même sa première bouteille, et j'en ai souvent bu deux ou trois sans sourciller. Car au fond de tout cela, Guillaume, je suis fort triste en songeant à vos ennuis.... Mais, bah! Mollaré a prédit que Tamara serait bientôt veuve!

Je ne pouvais plus douter : Michel, ne songeant pas qu'il n'avait plus coutume de boire, s'était laissé surprendre, et, bien que son ivresse n'altérât point sa raison, elle se trahissait dans sa parole véhémente....

Une idée infernale me traversa l'esprit. Je voulus la repousser, mais elle devint plus âpre....

« Le conduire ainsi à Tamara c'était le destituer à jamais de ces espérances qui étaient mon supplice.... »

Pourtant, je dois le dire, je ne sais quel remords me prit.

Deux fois je mis la main sur mes guides pour arrêter. Le démon me tentait.... Le courage d'une lâcheté, et j'assurais peut-être le bonheur de ma vie.... Le cri de ma conscience s'élevait en moi, je l'étouffai.

« Après tout, ma jalousie ne me justifiait-elle pas ?.... »

Je fouettai mes chevaux avec rage, tremblant d'arriver trop tard et que l'air ne dissipât les fumées qui excitaient son cerveau....

Mon visage refléta sans doute ma pensée....

— Per Baco! dit Michel en riant, Guillaume, vous avez l'air du diable!

Ce mot me déconcerta. Je ne répondis pas, mais je me sentis rougir. Déjà nous avions passé le village, et au-dessus de la colline pointaient les toits de la villa....

Tout à coup je songeai à Tamara, à ce serment que je lui avais fait la veille de m'immoler à son bonheur. C'était son âme que j'allais avilir.... et par une action déshonorante, même à mes propres yeux...

— Eh bien, me dit Michel, vous vous arrêtez?

Sans lui répondre, je fis descendre mon domestique et lui ordonnai d'aller en avant nous attendre chez la princesse.

— Ah ça, que signifie? reprit le comte.

— Cela signifie, dis-je avec calme, que je vais vous reconduire chez vous.

— Mais vous êtes fou, à votre tour!... Je vais à la villa, mon cher.

— Non, vous n'irez pas ce soir, répliquai-je d'un ton résolu.

— Et pourquoi, je vous prie?

— Parce que vous êtes ivre, Michel, et que je ne veux pas que Tamara vous voie ainsi.

— Ivre, s'écria-t-il atterré. Guillaume.... Guillaume.... c'est là une horrible raillerie !....

— Je vous dis ce qui est.... Et je vous avertis.... Depuis longtemps vous avez perdu l'habitude du vin, et vous avez compté sur votre tête d'autrefois.

Une pâleur livide s'étendit tout à coup sur son visage. Il me regarda éperdu.

— Sur votre honneur, Guillaume, reprit-il, me dites-vous la vérité?....

— Sur mon honneur, je vous jure que vous vous perdez si vous allez à cette heure chez Tamara.

Il demeura un instant immobile, l'œil fixe, presque hagard, comme s'il eût interrogé sa raison obscurcie.... Puis il baissa la tête, courbé sous la terreur et la honte.... Il me fit pitié.

Je revins vers Morey, n'osant parler, de peur d'aviver cette peine. Michel vacillait sur le siége. On eût dit que sa volonté éteinte sous la douleur, l'ivresse l'avait subitement envahi.

Nous arrivâmes à sa demeure. Sur le seuil parut un de ses gens.

A la façon dont son maître descendit, cet homme devina tout; il s'avança pour le soutenir.

Ce fut le dernier coup pour Michel; il leva la main, furieux, presque en délire, et frappa le valet avec tant de brutalité qu'il l'envoya rouler sur le sol.

— Michel! lui criai-je sévèrement, de tels oublis sont-ils dignes de vous?

— Bah!.... un moujick ?.... Allons, adieu, je vais cuver mon vin, ajouta-t-il d'un ton farouche. — Ah ! je suis un bien vil misérable!

J'eus remords de l'abandonner ainsi; j'allais descendre.

— Restez, restez! J'ai bien assez de moi-même pour témoin de mon ignominie.... Oh! le Cosaque! le cosaque!.... répétait-il

avec un indicible accent de rage, je ne le dompterai jamais!.... Allons, suis-moi, brute, cria-t-il au moujick qui tremblait.

Et, marchant vers la porte, il allait disparaître quand il se retourna vers moi.

— Guillaume, dit-il, vous êtes le plus généreux des hommes; je ne l'oublierai pas.

Sans répondre, je lui tendis la main.

— Allons donc!.... s'écria-t-il avec un inexprimable rire de mépris pour lui-même, donnez votre main à mon valet.... il a plus l'air d'un homme que son maître!....

En disant ces mots, il entra précipitamment, rabattit la porte avec tant de violence que je la crus brisée, et j'entendis aussitôt éclater dans la maison un refrain de buveur que Michel chantait à tue-tête d'une voix dont aucune parole ne saurait rendre l'accent.... C'était le sarcasme du damné insultant à sa géhenne.

Un frisson parcourut mes veines, et je m'éloignai en hâte pour fuir ce cri de désespoir qui me glaçait. J'étais terrifié et j'oubliais presque ma peine devant une si profonde misère.

J'arrivai à la villa. Tamara était à la fenêtre du salon qui touchait au péristyle.

Avant que j'eusse le temps d'arrêter mes chevaux:

— Est-ce que vous n'avez pas vu Michel? me dit-elle. Est-ce qu'il ne vient pas ?....

Elle l'attendait, elle n'espérait que lui !

— Il aura sans doute éprouvé quelque contre-temps, répliquai-je, évitant de répondre directement à ses questions.

A mon entrée pourtant, elle vint au-devant de moi et comme de coutume me tendit sa main à baiser. Afin de détourner ses idées, je lui parlai aussitôt de la visite de Jacqueline. La princesse se mêla à l'entretien et je me vis heureusement délivré de la contrainte où les interrogations de Tamara m'avaient jeté tout d'abord.

Nous fûmes bientôt engagés dans le courant habituel de nos soirées ; la princesse me proposa une partie d'échecs ; j'acceptai avec empressement ce secours inespéré qui me permettait de garder le silence et de me recueillir.

Encore quelques heures de sa chère présence et puis la séparation pour jamais!... Et tandis que je subissais ces désolantes pensées, je voyais Tamara inquiète, troublée. A chaque instant elle se levait pour aller à cette fenêtre d'où elle pouvait voir venir Michel; après une attente, elle revenait taciturne, accablée.

— Il faut qu'il lui soit arrivée un accident, dit-elle enfin, avec émotion.

— A qui, dit la princesse, à Michel ?.... N'allez-vous donc pas imaginer, chère, qu'il a fait naufrage sur le lac; avec un bateau qui va sur mer?....

— Mais la nuit est venue, reprit Tamara, et il devait amener lord Staunley à dîner.

— J'ai vu le yacht se dirigeant vers Villiers, lui dis-je; le vent est contraire pour revenir.

C'était la direction dans laquelle Tamara avait pu suivre des yeux les voiles, et cette explication était si plausible, qu'en effet Michel avait dû prendre une barque pour traverser le lac à la rame.

La soirée s'écoula pour moi dans une horrible tristesse de la voir ainsi. Si j'avais pu douter encore, ce moment eût suffi à me révéler mon désastre.

Enfin quand l'heure fut passée où l'on pouvait encore l'attendre, Tamara se leva, ne résistant plus à son anxiété.

— Je vais envoyer savoir s'il est revenu, dit-elle.

— Mais nos gens sont couchés, dit la princesse, il n'y a plus de levés que Kostinka et nos femmes....

— J'irai, dis-je vivement.

— Non, répondit Tamara, je ne veux pas. Jenny peut prendre votre voiture.

— Mais j'y pense, repris-je aussitôt, il est encore mieux que je dépêche Mathieu, mon cocher!....

Et je sortis craignant qu'elle ne changeât d'avis. Mathieu était un vieux serviteur en qui je pouvais me fier, je lui donnai mes ordres; il partit.

Un quart d'heure après, il revint au salon m'annoncer que le comte Michel venait de rentrer chez lui.

— Tout s'explique alors, dis-je, il est près de minuit, il a dû me croire parti depuis longtemps et n'a point osé venir.... Tout cela revient à dire que je suis indiscret....

Tamara me regarda dans les yeux comme si elle eût eu un soupçon.

Je lui tendis la main en souriant.

— A demain! lui dis-je.... Ne rêvez pas naufrage.

— Après-demain, j'irai voir Jacqueline, répondit-elle en appuyant sur ces mots.

— Ce sera un grand bonheur pour l'Ombrée, répliquai-je le plus gaiement que je pus.

A peine eus-je gagné le parc, que mon cœur éclata. Et tout le long de la route, je fus obligé d'essuyer les larmes qui m'aveuglaient.

XXIX.

Le jour qui devait être si plein d'événements se leva. Il fut rapide comme un de ces ouragans qui passent entraînant tout dans leur vol, et nos trois existences furent jetées au cours fatal qui devait les briser.

Résigné à mon immolation, j'avais décidé de partir sans revoir Tamara. A quoi bon prolonger mon supplice.... Etais-je sûr de ne point faiblir, à cette heure déchirante de la séparation.... Verrais-je sans pâlir sur son front le rayonnement d'un amour dont Michel allait arracher l'aveu.... Sauraient-ils me cacher leur joie?.. Ah! Dieu.... tant l'aimer... et devoir tant souffrir!

Courbé sous mon désespoir, fuyant les yeux, j'errai tout le matin dans le parc cherchant les traces encore vives de sa chère présence. A chaque pas, je trouvais un rappel de mes espérances si vite envolées.... Ici, c'était le massif où chaque matin elle cueillait une fleur; là, elle m'avait parlé de Michel, image alors pâlie par l'absence. Peut-être à cette heure de défaillance avait-elle cru m'aimer?.... Que de troubles et que de rêves en mon âme inquiète, quand elle me disait ses combats !.... Hélas! elle l'avait revu, et c'était déjà dans le lointain du souvenir qu'était ensevelie ma félicité passagère.... Ingrate, ingrate!.... Elle savait pourtant mon amour.... Mais que pouvait sa pitié contre les entraînements de son cœur?

A l'amertume de mes regrets se mêlèrent bientôt les élans d'une jalousie insensée. Je me reprochais d'avoir arrêté Michel, alors que, la veille, il allait se dégrader à ses yeux pour la seconde fois.... Et je l'avais stupidement sauvé!.... Et je poussais moi-même dans les bras de Tamara ce malheureux que la passion la plus enthousiaste et les sentiments les plus nobles étaient impuissants à défendre contre de telles chutes....

Il me vint tout-à-coup une réflexion terrifiante....

« Mais c'est elle que je perds en le sauvant!.... Elle le croit corrigé de ce vice abject.... et j'aide à l'abuser!.... Qu'arrivera-t-il, grand Dieu, alors qu'enchaînée à jamais, elle reconnaîtra son erreur.... Et quoi, égaré par un faux point d'honneur, je me tairais quand je la vois sur le bord de l'abîme?.... »

Je n'eus pas plus tôt abordé cette idée qu'elle prit possession de moi. Je vis Tamara éperdue d'horreur au lendemain de son hymen....

« Mais dénoncer Michel, c'est m'avilir, pensai-je. Eh bien oui, c'est vil!... Après?... Reculerais-je devant une lâcheté qui la sauve.... Qu'est-ce donc que ce dévouement stérile qui s'arrête au premier cri de ma conscience ?.... Tamara me méprisera peut-être.... mais elle sera sauvée! »

La sauver, la sauver !.... Ce mot résumait toutes mes incohérentes pensées, il retentissait en moi, étouffant mes scrupules... Je courus faire seller un cheval.

— Où vas-tu? me dit Jacqueline effrayée de mon désordre.

— Je vais la sauver, répliquai-je.

Et, piquant des deux, je partis.

Cependant il est à tout renoncement de nous-mêmes un effroi pudique de l'âme que les sophismes de la passion ne peuvent apaiser. Je ne fus pas plus tôt à moitié route que je songeai à la bassesse de cette délation.... De quel front oserais-je revoir Tamara après une action si honteuse ?.... Et pourtant je ne pouvais laisser accomplir cette trahison dont mon silence me faisait le complice.

Combattu par ces pensées, je résolus alors d'aller trouver Michel et d'avoir avec lui une explication décisive. Je ferais appel

à sa conscience, à sa loyauté, et dussé-je me mettre violemment entre lui et Tamara, j'empêcherais du moins cette union sacrilége.

Rassuré par cette détermination virile, qui sauvegardait ma loyauté et n'exposait que ma vie, je me hâtai vers Morcy. J'arrivai à la demeure du comte; un de ses gens me dit qu'il était depuis le matin chez la princesse.

Cette nouvelle m'atterra comme un coup de foudre. Je songeai que peut-être déjà avait eu lieu cet entretien suprême où l'on devait arracher l'aveu de Tamara.

Dix minutes après, j'étais à la villa du Lord.

En entrant au salon, je ne vis point Michel. La princesse et Tamara étaient seules. Au premier coup d'œil, je devinai que j'arrivais trop tard. La princesse avait les yeux rougis; Tamara, debout près de la fenêtre, semblait en proie à une animation fébrile.

— Ah! c'est vous?.... dit-elle distraitement. Avez-vous rencontré Michel?

— Non, répondis-je, on m'a dit chez lui qu'il était ici.

— Il vient de nous quitter, reprit-elle.

Sa voix était altérée, la main qu'elle me tendit était brûlante, et j'y sentis un tremblement convulsif.

— Qu'avez-vous? lui dis-je inquiet.

— Rien, rien, répondit-elle en détournant les yeux.

Et elle s'éloigna comme si elle eût craint que je surprisse sa pensée. Une agitation nerveuse se trahissait dans ses mouvements. Elle était pâle.

J'interrogeai la princesse du regard; elle porta son doigt à ses lèvres pour me recommander la prudence; puis, après quelques paroles indifférentes, elle sortit, nous laissant seuls tous deux.

Une horrible angoisse me saisit: je comprenais qu'il venait de se passer quelque événement grave, irrémédiable peut-être pour elle, et qu'il ne me restait plus désormais d'autre recours qu'une explication violente avec Michel. Je n'osais parler, et Tamara semblait avoir oublié ma présence.

Nous demeurâmes ainsi muets pendant une minute, qui me parut un siècle. Enfin je m'armai de courage.

— Tamara, lui dis-je, est-ce à cause de moi que vous souffrez?

Elle tressaillit comme si je l'eusse brusquement éveillée d'un rêve.

— A cause de vous? dit-elle étonnée. Oh! non, vous ne sauriez pas me faire souffrir... vous.

— Mais vous pourriez craindre de m'affliger, ajoutai-je, et, dans ce cas, laissez-moi vous rappeler que je bénirais jusqu'à la douleur qui me viendrait de vous....

Sans me répondre, elle tourna vers moi ses grands yeux humides, et, plongeant son regard dans le mien:

— Pauvre Guillaume!.... murmura-t-elle. Vous veniez me dire adieu, n'est-ce pas?

Je voulus parler ; l'émotion me coupa la voix. Mais je songeai qu'il n'était plus d'espoir et qu'il fallait lui épargner jusqu'à l'ennui de me bannir.

— Eh bien, oui, chère sœur, répondis-je essayant un sourire; une lettre.... quelques affaires.... exigent ma présence à Paris....

Elle secoua la tête d'un air de doute, sans quitter mon regard et comme lisant dans mon âme.

— Guillaume, me dit-elle enfin, Michel part dans une heure.... et je vous donne ma main. Voulez-vous encore me quitter?

Je ne pus retenir un cri.

— Tamara ! Tamara !.... exclamai-je éperdu. Ayez pitié de moi.... J'ai peur de m'abuser!

La joie m'entrait si brutalement au cœur que je crus qu'elle allait me tuer....

— Guillaume, reprit-elle, je sais depuis longtemps que vous m'aimez....

— Mais vous? ... m'écriai-je.

— Ne m'interrogez pas, dit-elle en mettant sa main sur ma bouche. En ce moment je ne pourrais vous répondre.... Plus tard je vous dirai tout.... Maintenant, allez vite près de *lui*, il souffre.... il a besoin de votre amitié....

— Mais votre agitation m'effraie!.... Tamara, je n'ose vous quitter ainsi....

— Non, non, ne tremblez pas pour moi!

reprit-elle en m'implorant. C'est pour lui que nous devons craindre. Il est désespéré.... Hâtez-vous....

XXX.

Dix minutes après, j'étais à la maison de Michel.... Un de ses gens m'ouvrit; sans attendre qu'il m'annonçât, je me précipitai vers une grande chambre qui servait de salon.

Michel était assis immobile, accoudé sur une table et sa tête dans sa main.

En m'apercevant, il fit un geste brusque, comme si mon aspect l'eût blessé ; mais presque aussitôt, avec cette force d'âme que je ne pouvais me défendre d'admirer en lui, il reprit son calme.

— Je vous attendais, me dit-il. Vous venez de la villa.

— Oui, répondis-je, et là.... j'ai appris....

Il vit mon hésitation.

— Vous avez appris que je pars, ajouta-t-il. Merci d'être venu.

— Et il se tut. Je ne sais quelle aigreur se trahissait dans son accent.

— Michel, repris-je ne sachant comment toucher à cette profonde douleur, votre amitié.... ou votre estime pour moi a-t-elle faibli ?

— Je vous estime toujours, Guillaume, répondit-il d'une voix où je sentis l'effort de la volonté....

— Et votre résolution de partir est irrévocable ?

— Irrévocable ! répéta-t-il.

Nous gardâmes encore un moment le silence. Ma raison était bouleversée par de telles émotions que j'étais aussi accablé que lui.

— Michel, dis-je enfin, vous rappelez-vous le serment que nous nous sommes fait l'un à l'autre ?

A ce mot une vive rougeur monta à son front pâle.

— Faut-il donc vous le dire, Guillaume... et ne voyez-vous pas que je n'ai rien oublié ?

— Eh bien, repris-je, me permettrez-vous quelques questions qui intéressent peut-être le bonheur de.... Tamara ?

Cette fois encore il ne put retenir un tressaillement, mais ce fut sa dernière marque de faiblesse.

— Pardonnez-moi, mon cher, dit-il alors, mais en vérité je viens de recevoir un tel coup.... Ah ! c'est rude, allez !.... Mais vous avez raison, tout n'est pas fini, il faut songer à Tamara.

— Je viens de la trouver dans un état d'exaltation qui m'inquiète, repris-je, et je voudrais savoir....

— Vous voulez savoir ce qui s'est passé entre nous ? continua-t-il voyant mon hésitation ...

— Oui, Michel, car notre tâche ne serait remplie qu'à moitié, si nous ne la protégions pas contre une résolution irréfléchie...

— Oh ! rassurez-vous, s'écria-t-il avec amertume, ma déchéance est bien complète....

— Vous en êtes sûr, Michel ?

— Ah ! comme vous l'aimez, vous ! dit-il.

— Oui, et c'est parce que je l'aime ainsi que vous devez tout me révéler, si pénible que soit pour tous deux ce moment.

— Oh ! ma confession n'est pas longue, allez ... et depuis hier j'avais pressenti mon sort. Ce matin, j'allai à la villa, comme nous l'avions convenu avec la princesse, et nous eûmes avec Tamara.... cet entretien à l'issue duquel je devais vous écrire....

— Eh bien ?.... dis-je oppressé.

— Eh bien, reprit-il, je rappelai à Tamara.... que nous avions été fiancés. La princesse l'exhorta à son tour.... Enfin, que vous dirai-je ?.... Tamara semblait fléchir.... je touchais mon bonheur de la main quand elle me dit ces simples mots :

« Michel, êtes-vous corrigé.... et me répondez-vous de l'avenir ? »

— Guillaume, ajouta-t-il avec véhémence, j'eus un moment la pensée de me sauver par un mensonge.... dussé-je vous jeter le démenti à la face, dussé-je vous tuer. Mais ses yeux étaient fixés sur les miens.... Je dis la vérité.... et je fus perdu !

Tandis qu'il parlait, une horrible anxiété m'agitait. Un mot me vint aux lèvres.... Je n'osais le prononcer.... mais le souvenir de Tamara domina ma lâcheté.

— Et si elle vous redemandait d'engager

l'avenir par un serment ?.... repris-je avec un effort.

— Allons donc !.... s'écria-t-il avec un inexprimable geste d'indignation, est-ce que j'ai une parole ?....

Je ne pus me défendre d'un mouvement de pitié à la vue de ce malheureux qui, doué des plus nobles instincts, en venait à confesser ainsi cet inexorable mépris de lui-même.

— Alors, vous partirez sans la revoir? dis-je après un instant.

— Sans la revoir. Oh ! vous n'avez plus rien à craindre de moi !.... ajouta-t-il avec un sourire contraint.

— Michel, vous êtes injuste, repris-je gravement.

— Bah !.... passez-moi cet accès ! s'écria-t-il avec un amer sarcasme. Ce n'est pas à vous que j'en ai.... c'est à la misérable brute que je porte en ma peau.

Un domestique entra.

— Ah ! tout est prêt ?.... reprit Michel. Allons, Guillaume, bonne chance !.... Les plus courts adieux sont les meilleurs, descendons.

Je le suivis; je ne trouvais pas un mot pour apaiser ce désespoir ironique.

— A propos, mon cher, dit-il avec un mauvais rire, pendant que ses gens déposaient quelques objets dans la voiture, c'est vous que la prédiction de Mollaré désigne maintenant au trépas....

— Michel, répondis-je, vous souffrez beaucoup; laissez-moi vous accompagner jusqu'à ce soir....

— Bah.... je vais la mener bon train, ma souffrance ! J'emporte avec moi des consolations.... Dans une heure, il n'y paraîtra plus !....

— Que voulez-vous dire ? demandai-je effrayé.

Il était déjà en voiture.

— Cela veut dire, mon cher, répliqua-t-il avec un sourire qui me fit mal, que je vais m'enivrer comme un cosaque que je suis !...

Il me montra plusieurs flacons d'eau-de-vie déposés sur la banquette. Puis, avant que j'eusse le temps de lui tendre la main...

— En route.... coquins ! cria-t-il à ses gens.

Et la voiture partit, me laissant sur la place, consterné.

Mais les chevaux n'avaient point fait cent pas qu'ils s'arrêtèrent tout à coup.... La portière s'ouvrit. Michel sauta à terre et revint en courant. J'allai à lui.... son visage était ruisselant de larmes.

— Guillaume, me dit-il, vous valez mieux que moi.... Embrassez-moi.... et gardez-moi votre amitié !

Il se jeta dans mes bras comme un enfant. Je voulus parler, mais avant que j'eusse le temps de balbutier un dernier adieu, il s'enfuit.

La voiture s'éloigna.

Pendant je ne sais combien de temps, je restai là, sur la route, suivant des yeux un tourbillon de poussière qui courait vers Genève. Je ne sais ni ce que je ressentis, ni ce que je pensai. J'étais atterré, anéanti.

Enfin je sortis de cette léthargie de mes sens. Je songeai à Tamara et je repris le chemin de la villa.

La princesse était seule au salon.

— Je vous attendais avec impatience, me dit-elle. Tamara est malade de toutes ces émotions. Elle est au lit.... Vous avez vu Michel ?

— Il est parti, répondis-je, il m'a navré !

— Ah ! le malheureux ! dit-elle avec un geste de compassion.... Mais il faut rassurer Tamara.... c'est l'ami de son enfance.... laissez-moi retourner près d'elle. Par prudence, je crois qu'il vaut mieux que vous ne cherchiez pas à la revoir aujourd'hui....

Je quittai la princesse dès qu'elle m'eut assuré que Tamara n'avait besoin que de repos, après une trop violente secousse, et que les soins d'un médecin étaient superflus. Puis, pressé de recueillir mes pensées, je revins en hâte à l'Ombrée.

Frantz et Jacqueline m'attendaient. A mon abattement, à l'altération de mon visage, ils crurent que tout était fini pour moi.

— Nous sommes prêts, dit Jacqueline.

— Michel est parti, répondis-je, et nous restons près de Tamara.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en chancelant comme si elle n'eût eu de courage que contre le chagrin.

XXXI.

Quand je fus seul et que j'eus calmé l'effroyable tumulte de mes sens, je songeai.

....

Au moment où l'aube se leva, j'achevais cette lettre incohérente :

« Tamara, vous aimiez Michel.... et Michel est parti !.... Il est parti en emportant votre âme et vous laissant brisée. Pour la seconde fois, éperdue de douleur, vous désespérez de l'amour, de la vie, de vous-même, et, dans l'égarement de vos angoisses, vous voulez immoler ce cœur qui vous fait tant souffrir et l'enchaîner à jamais.

» Tamara, je vous aime et je n'accepte pas une parole échappée au délire. Je vous aime et je vous supplie de ne point écouter la pitié qui vous a fait tourner les yeux vers moi. Ne voyez pas ma souffrance, ne regardez qu'en vous.... Qu'importent mes regrets !.... Le temps use toute peine; j'ai moins peur de ma misère que de votre déception, et ce n'est plus que dans votre bonheur que je peux désormais puiser la joie. Tamara, chère sœur aimée, qu'une heure d'amertume n'engage pas à jamais votre avenir. Ne prenez point une chute de votre orgueil pour le désenchantement de la vie ! Oui, je vous aime, Tamara; mais, sachez-le, je cesserais de vous mériter si je laissais ainsi décider votre sort. Bientôt peut-être j'aurai perdu tout courage; et je vous implorerai.... soyez sourde à ma plainte, je vous le crie du fond de ma détresse: Michel est encore entre nous. Si vous palpitez à son souvenir, gardez, gardez cette foi que vous m'avez donnée. Vous ne m'avez rien dit.... vous êtes encore libre !.... Libre !.... oh ! rappelez-vous ce mot quand je vais vous revoir ! L'ami peut consoler vos tristesses, mais l'amant mourrait d'un froid regard.

» Dans quelques jours, je pourrai croire à ma félicité si vous la confirmez après l'apaisement de votre cœur.... Tamara, j'ai peur de vous voir souffrir.... N'écoutez ni compassion, ni ressentiment; ne songez qu'à votre bonheur.... Grand Dieu ! peut-être regrettez-vous déjà une parole imprudente.... Ah ! ne redoutez pas ma vue.... chère sœur, c'est un frère qui va revenir à vous; tendez-lui la main sans trouble, un mot ne vous a point liée ! Je vous aime, mais je ne veux pas d'une joie qui vous coûterait une larme.... Tamara, Michel est encore entre nous.... Vous ne m'avez rien dit ! »

Ce dernier holocauste de mon amour accompli, je me sentis plus fort et j'attendis. Dans la matinée je reçus ces quelques lignes de Tamara :

Villa du Lord. Jeudi.

« Guillaume, vous avez toutes les noblesses, et je ne puis me montrer digne de vous qu'en me soumettant aux austères méditations que votre fierté m'impose. Je reprends cette parole que vous ne voulez accepter qu'après l'apaisement de mon cœur. Je la reprends, ami, pour la garder pieusement dans mon âme jusqu'à l'heure où vous croirez en moi....

» Pauvre Guillaume, un nuage a passé sur ma vie, vous en avez ressenti l'ombre. Mais pourquoi désespérer, pourquoi douter ?.... N'avez-vous point déjà ressuscité mon espoir enseveli ?.... Non, Michel n'a point emporté mon âme, et s'il la laisse brisée, la vôtre n'a-t-elle point de fortes ailes ? Ami, prêtez-moi votre appui si vous me voyez chancelante recueillez-moi si vous me croyez égarée. Rouvrez-moi ces régions enchantées du rêve où j'avais déjà reconquis la paix.... Je veux vivre.... je veux vivre.... et je vous tends la main !.... Guillaume, vous êtes mon refuge et ma raison... Ce que vous exigerez de moi, je le ferai... Ne tremblez donc plus pour ma faiblesse... Que puis-je craindre avec un ami tel que vous ?.... Guillaume, il est des chutes d'orgueil desquelles on ne se relève pas.... Non, Michel n'est plus entre nous.... pourtant que votre volonté soit faite. Je ne vous ai rien dit.... votre sœur vous attend. »

J'étais si las des émotions des derniers jours et je m'étais si volontairement dévoué au sacrifice, qu'il me fallut relire vingt fois cette lettre pour en pénétrer le sens et comprendre tout ce qu'elle m'apportait de peine et de joie. Certes, je ne pouvais douter, c'était là le cri d'un cœur découragé; mais

était-il donc impossible de ranimer l'espérance dans cette jeune âme blessée par les désillusions de son premier amour.... de ce premier amour qui n'a souvent que la durée d'une aurore, et qui s'éteint si vite au sein du gouffre sombre qu'on appelle les réalités de la vie ?.... Abandonnée, éperdue dans le naufrage de ses croyances, Tamara jetait vers moi sa plainte; ce qu'elle cherchait, c'était le port assuré contre de nouvelles tempêtes, c'était la paix, c'était l'oubli.... Et quel oubli !.... l'oubli d'un fiancé qu'un vice dégradant séparait d'elle à jamais !.... Eh quoi, lorsqu'elle me confiait sa vie, j'hésiterais à tenter cette résurrection suprême !....

J'osais déjà rêver que je pouvais lui rendre l'amour.

Soutenu par de telles pensées, je ne songeai plus qu'à la revoir. Je n'avais rien dit à Jacqueline de cette décisive résolution de Tamara qui m'avait tant agité. Je lui montrai la lettre que je venais de recevoir.

Nous convînmes à l'instant de partir tous pour Morey, afin de lui épargner le trouble où devait la jeter une première rencontre avec moi, après les événements de la veille. En cinq minutes nous fûmes prêts.

Cependant ce ne fut point sans une émotion vive que j'arrivai à la villa du Lord. Un valet nous dit que Tamara était au petit pavillon. Je compris qu'elle avait voulu me revoir en ce lieu si plein de nos souvenirs, et où Michel n'avait presque jamais pénétré.

Comme nous y arrivions, j'aperçus tout à coup Mollaré qui semblait garder le seuil. Dès qu'elle nous vit, elle vint à nous. Nous crûmes qu'elle s'éloignait pour exécuter quelque ordre. Mais, arrivée devant moi, elle m'arrêta du geste.

— Que me voulez-vous ? lui dis-je.

— Je veux votre pardon, répondit-elle d'un ton humble.

— Vous aimez votre maîtresse, répliquai-je, et vous ne m'avez point offensé en croyant la défendre.

— Il faut que vous prononciez le mot que je vous demande, reprit-elle, ou je ne serai pas en paix.

— Eh bien, je vous pardonne, Mollaré, dis-je, soyez en paix.

Alors, ployant à demi le genou, elle prit gravement ma main et la posant sur sa tête:

— Vous êtes mon maître, dit-elle, et je vous servirai fidèlement.

A cet acte de servage qui ne pouvait s'adresser qu'à l'époux de Tamara, un indicible trouble s'empara de moi.

— Mollaré, lui dis-je vivement, vous n'avez d'autre maîtresse que la comtesse Tamara Tchessmine.... C'est elle seule que vous devez servir.... — elle est là, n'est-ce pas ?.... ajoutai-je pour couper court à cette scène.

— Elle vous attend, répliqua la Géorgienne en s'inclinant.

Elle marcha jusqu'à la porte, souleva la portière.... J'hésitai sur le seuil. Frantz et ma sœur entrèrent. Tamara accourut audevant d'eux.

— Jacqueline, Jacqueline !.... s'écria-t-elle, c'est toi !

Et elle se jeta dans ses bras.... Mais, ne me voyant point :

— Et Guillaume ?.... ajouta-t-elle inquiète.

— Nous te l'amenons, dit Jacqueline en riant. A moins qu'il ne se soit sauvé.... Tiens, le voici !

A ma vue, Tamara rougit, baissa les yeux... Et je partageais son trouble....

Mais presque aussitôt Jacqueline saisit nos deux mains, et, les mettant l'une dans l'autre:

— Allons, *le frère* et *la sœur*, ajouta-t-elle gaiement en soulignant ces mots, dites-vous donc bonjour....

A ce rappel tendrement ironique de nos émois, Tamara tourna vers moi son regard humide.

— Ah ! Guillaume, dit-elle, comme je vous ai fait souffrir !

XXXII

Le lendemain, dès le lever du jour, Jacqueline et Frantz parcouraient les jardins de l'Ombrée et dévastaient les parterres. C'était la fête du retour. Nous attendions Tamara, et l'on eût dit qu'elle nous revenait après un long exil.

A sa place, si longtemps déserte dans l'a-

telier de Jacqueline, tout fut remis en ordre comme au jour où elle l'avait abandonnée. Sur son chevalet, une étude de fleurs commencée. Le bouquet qui lui servait de modèle était resté là flétri, comme pour nous rappeler son absence. La grande affaire fut de le renouveler. Frantz s'en alla courir la montagne pour trouver quelques cyclamens aux corolles de pourpre, indispensables au premier plan, et ce fut un cri de victoire lorsqu'il les rapporta. Sur le piano ouvert, une partition qu'elle y avait laissée; tout auprès, un de ses gants oublié.

Lorsqu'elle arriva, nous l'accueillîmes comme si elle nous eût quittés la veille. Sans me lever, je lui tendis la main.

— Tu es en retard, belle dormeuse, dit Jacqueline en riant.

— Bonjour, Sainte Cécile, dit Frantz comme autrefois.

A ce rappel de nos heureux jours passés, Tamara comprit aussitôt que nous voulions effacer jusqu'à l'ombre de ses tristes souvenirs, et, pour ne point assombrir notre joie, elle feignit aussi l'assurance.

Mais l'effusion avec laquelle elle se jeta dans les bras de Jacqueline trahit sa gratitude.

Nous eûmes bientôt repris notre ancien train de vie. Chaque matin, Tamara revenait à l'Ombrée. Mais pourtant, en dépit de sa volonté de paraître enjouée, elle avait une animation fiévreuse qui dénonçait encore les agitations de son cœur. Nous le devinions, ce n'était qu'en attirant sa pensée hors d'elle-même que nous pouvions la guérir, et nous nous efforçions de réveiller ces enthousiasmes qui déjà l'avaient sauvée. Nous la traitions comme un enfant malade; elle s'en apercevait et nous payait d'un tendre regard.

— Je suis encore un peu engourdie, dit-elle un jour; mais n'y prenez point garde, c'est parfois le recueillement et point la tristesse.... Je me sens si bien aimée par vous tous !

Sous la chère influence de Tamara tout refleurissait en moi. Bien qu'elle souffrît encore, je voyais pourtant la résignation rentrer peu à peu dans son âme, et quand parfois la mélancolie qui siégeait sur son front s'éclairait d'un sourire, à ces charmantes querelles d'amoureux que se faisaient Frantz et Jacqueline, il me semblait que cette atmosphère la pénétrait. J'en venais à me dire qu'elle n'avait point aimé Michel et que sa souffrance n'était que le chagrin de me voir douter d'elle. A cette idée, je me sentis bientôt pris d'une crainte mortelle : « Ne pouvait-elle à son tour se méprendre sur cette passion dominée par une si froide sagesse ? »

Et pourtant je n'osais encore parler, tremblant de troubler la quiétude où je la voyais revivre.

Un incident vint me forcer de sortir de ma réserve, et provoquer entre nous cette explication que nous semblions fuir tous deux.

— J'ai reçu une lettre de Michel, me dit-elle un jour.

— Ah.... répondis-je étonné de la voir aborder ce sujet.

— Il est arrivé à Moscou, reprit-elle sans trouble, et il me charge de le rappeler à votre amitié. Il va partir pour le Caucase.

— Lui répondrez-vous ? demandai-je.

— Je comptais le faire, mon ami.... A moins pourtant que vous n'en décidiez autrement, ajouta-t-elle avec douceur.

— Mais, Tamara, dis-je ému, avez-vous donc besoin de me consulter en cela ?

— Oui, Guillaume. Michel, malgré tout, me sera toujours cher comme un ami d'enfance; mais je ne voudrais pas cependant que vous ressentissiez un ennui de cette affection.... N'êtes-vous pas mon frère ? ajouta-t-elle en souriant.

— Ah ! m'écriai-je, vous êtes un ange, suivez votre cœur.... Ainsi, c'est bien vrai, vous pouvez sans souffrir contempler le passé ?

— C'est dans le passé qu'a été ma souffrance, reprit-elle d'une voix un peu tremblante; si j'en garde l'empreinte, c'est qu'on ne peut effacer le souvenir....

— Ainsi.... Michel ?....

— Oh ! parlez de lui sans crainte, ami, reprit-elle bravement comme j'hésitais. L'heure est venue où nous ne pouvons plus reculer sans faiblesse devant un fantôme qui nous sépare.... Michel a été mon fiancé, reprit-elle, nous nous sommes aimés.... Vous voyez que j'ose prononcer ce mot qui

vous effraye pour moi.... Mais nous avons reconnu qu'il y avait entre nous une insurmontable barrière, et nous nous sommes séparés dignement, en nous rendant nos paroles et en nous tendant la main.... Guillaume, c'est bien là, n'est-ce pas, le souvenir que vous avez peur d'évoquer.... Dites maintenant toute votre pensée....

Je l'écoutais, j'interrogeais son visage; ses grands yeux, où se reflétait son âme, ne se baissaient point sous mon regard. Je bravai tout.

— Tamara, lui dis-je, si Michel vous donnait sa parole de ne plus jamais succomber dans l'avenir, l'aimeriez-vous encore ?

Elle tressaillit à ce mot.

— Pauvre Guillaume, reprit-elle, vous êtes cruel envers vous-même, par trop de générosité pour moi. Pourtant je crois comme vous qu'il faut que nous osions tout nous dire.... Ami, donnez-moi votre main, afin que vous sentiez que la mienne ne tremble pas à ce moment de mes plus secrets aveux.

Tout mon sang reflua vers mon cœur.

— Guillaume, ajouta-t-elle, vous avez eu raison de douter un jour.... Lorsque il y a un mois je m'offris à vous, j'étais folle de douleur; la déception m'avait brisée.... je ne songeais qu'à mettre un obstacle entre Michel et moi. Et quand je reçus de vous ce mot qui me déliait d'une parole imprudente, je le confesse, j'ai éprouvé je ne sais quel sentiment de joie, comme si cette liberté que vous me rendiez eût pu m'être encore une espérance.... Dans un premier élan, je songeai à Michel.... Mais ce fut bientôt pour le comparer à vous... Je vis sa faiblesse et votre héroïsme.... Ami, vous savez toutes les inconséquences du cœur.... oui, j'en fais l'aveu, si vous ne m'eussiez point déliée, peut-être eussé-je regretté de vous avoir engagé ma foi dans un accès de délire.... Mais dès que, libre par vous, je pus délibérer en paix sur ma destinée, je ne vis plus que mon abandon... Michel était à jamais perdu pour moi, et vous qui m'aimiez, vous, le seul refuge de mon âme abattue, vous repoussiez par fierté les restes d'une affection souillée par le plus dégradant souvenir.

— Non, non, Tamara, m'écriai-je, je vous le jure, ma seule pensée fut de vous protéger contre vous-même !.... J'ai craint que la pitié n'égarât votre cœur !....

— La pitié, Guillaume, reprit-elle vivement, la pitié.... quand il s'agit de vous !... Ah ! oui, vous avez dû le croire, puisque, moi-même aussi, un moment je l'ai cru. Mais à cette heure, ami, nous avons changé de rôle: c'est vous qui me sauvez ... c'est moi qui accepte votre sacrifice et vos abnégations... Guillaume, je suis comme au sortir d'un mauvais rêve dont on ressent encore l'oppression lorsque déjà l'on respire de s'en voir délivré. Mais la raison m'est revenue, vous le voyez puisque je vous tiens ce langage. Ne craignez donc plus, ami, de me parler de moi. Mes yeux sont ouverts. Une résolution hâtive n'était point digne de nous, je l'ai compris. Soyez mon guide dans cet austère examen de mon cœur qui doit décider notre sort, et lorsque, sûre de moi-même, je vous tendrai la main, acceptez-la avec confiance.... Il n'y aura plus de souvenir entre nous.

Rassuré par cette loyale confession, j'osai enfin m'abandonner à l'espoir, et Tamara, heureuse de ma sérénité, semblait jour à jour reconquérir la paix. Délivrés de la contrainte qui glaçait nos expansions, nous ne craignions plus d'interroger nos âmes. Elle me disait ses plus secrètes pensées, et je raffermissais sa foi en l'avenir en lui donnant de plus saines notions de la vie. Elle n'avait plus à lutter contre des irrésolutions; son amour pour Michel était condamné; rien ne pouvait le relever à ses yeux, la fatalité avait creusé entre eux un abîme, et cet abîme c'était le dégoût....

Que dirai-je ? Ranimée à la chaleur de nos affections, entraînée dans ce courant intellectuel où son imagination un moment affaissée reprenait son essor, Tamara semblait convertie à l'oubli.

— Quand on pense, nous dit-elle en riant, qu'avec mes dix-neuf ans je me suis déjà crue deux fois désespérée à jamais !

Et c'était chaque jour de longues conférences entre elle et Jacqueline, qui me rapportait le soir quelque nouvelle preuve de son affection.

....

....

Un matin, à propos d'un merveilleux bracelet antique que Tamara portait toujours et que nous admirions, ma sœur alla chercher un coffret renfermant les diamants de ma mère, pour les montrer à Frantz, qui ne les avait jamais vus. Puis, pour les mieux contempler elle-même, il lui vint l'idée d'en parer Tamara, qui fut bientôt ornée comme une idole. Par cet instinct de coquetterie naturel au cœur de toutes jeunes filles, elles s'amusèrent longtemps à ce jeu.

— Tiens, voici le cadeau que je te destine pour le jour de mon mariage, dit tout à coup Jacqueline à Tamara.

Je ne remarquai point le bijou qu'elle lui désigna. Je ne sais quelle idée étant venue à Jacqueline, elles se mirent à chuchoter à voix basse; il me parut que Tamara se défendait. Tout en discutant, elles jetaient de furtifs regards vers moi.

— Poltronne ! dit Jacqueline en riant.

A ce mot, Tamara rougit. Elle hésita encore un instant, puis elle céda enfin.

Et moi, tout heureux de la voir sourire, je feignais de ne point les observer.

Cependant la journée s'écoula sans que rien me révélât l'objet de leur complot.

Le soir venu, nous étions sur la terrasse devisant gaiement entre nous, quand je fus bientôt frappé d'un air de mystère et de certains coups d'œil d'intelligence qui s'échangeaient.

— A propos, dit tout à coup Jacqueline sans le moindre essai de transition, quelqu'un de vous a-t-il jamais vu une fiancée plus infortunée que moi ?

— Ton sort est en effet déplorable, répondis-je en riant.

— Sans compter, ajouta-t-elle avec un soupir, que j'ai un frère aveugle....

Un trouble charmant s'empara de moi; je me rappelai qu'un jour, à cette même place, Jacqueline m'avait dit ce même mot, alors que je ne voulais pas croire que Tamara savait mon amour.

— Aussi cette disgrâce ?.... dis-je ému.

— Oui, plaisante, reprit-elle, pour masquer ton infirmité !.... Regarde un peu ma main.... je te prie.... Que vois-tu ?

— Qu'elle est mignonne.

— Puis ensuite ?

— Un peu maigre.

— Impertinent.... devant Frantz ! s'écria-t-elle en faisant la moue.

— Bon, repris-je, je vois trop maintenant, à ce qu'il paraît.

— Oh ! le beau voyant !.... qui ne voit seulement pas qu'il y manque un anneau de fiançailles.

— Tiens, c'est vrai ! dis-je.... Frantz, je te rapelle à la tradition.

Frantz se prit à rire comme si tout cela eût été une énigme dont je ne devinais rien. Depuis un instant Jacqueline s'était emparée de la main de Tamara et la tenait sous mes yeux près de la sienne.... Soudain une indicible émotion me saisit.

Tamara avait à son doigt un anneau qu'avait toujours porté ma mère. Je compris tout.

— Enfin, s'écria Frantz, il l'a vu !.... ce n'a point été sans peine !

Et Tamara me laissait sa main.

— Guillaume, dit-elle avec une adorable confusion, me reprendrez-vous cet anneau ?

Enivré, attendri, je pus à peine balbutier ces mots :

— Je vous aime, Tamara, et je vous donne ma vie....

— Nous l'acceptons, répliqua gaiement Jacqueline....

— Enfin, ajouta-t-elle, je l'avais bien dit que ton mariage se ferait le même jour que le mien !

....

Le lendemain, la bonne princesse confirmait mon bonheur.

— Mon Dieu, dit-elle pourtant, que va dire l'empereur ?....

Notre mariage fut fixé à un mois.

XXXIII.

Il est des joies inespérées qui semblent frapper l'esprit de vertige, s'emparent de nos instincts, de notre sagesse, comme si l'âme humaine n'était résolue que contre la douleur.

Tout me le criait: Tamara ne se donnait à moi que séduite, entraînée par son imagination ... Une pudique révolte de ses sens la séparait à jamais de Michel, et, se croyant à jamais déshéritée des exaltations de l'amour, elle se réfugiait fièrement dans le

calme mystique d'une existence intellectuelle, où son cœur, épris désormais d'un plus pur idéal, ne subirait plus la déception cruelle. Désenivrée de ses espérances, elle se résignait à un mariage de raison. Je ne possédais pas son âme....

Et pourtant, insensé, j'osais rêver pour elle le bonheur ! Je me disais que je saurais ranimer l'étincelle divine et la foi. Ebloui, j'oubliais tout: les périls du passé, les menaces de l'avenir. Et, ne songeant qu'à ma félicité présente, je ne voyais devant nous qu'un mirage enchanté.

Que dire des jours qui suivirent ? ... Tamara, consciente du bonheur qu'elle répandait sur nous tous, s'abandonnait aux espoirs qu'elle faisait naître. Ce milieu de tendresse que créaient autour de nous les jeunes amours de Frantz et de Jacqueline la pénétrait peu à peu, l'illusionnait. Elle souriait en voyant des sourires.... A dix-neuf ans, comment ne pas croire à la vie ?

Cependant quelques difficultés, prévues d'ailleurs par la princesse, ne tardèrent point à se manifester. Par sa naissance et surtout par sa qualité de fille d'honneur, Tamara était trop en vue à la cour pour qu'il lui fût possible de contracter une union sans la soumettre au moins à l'approbation souveraine. Quelques amis, chargés de cette mission délicate, annoncèrent bientôt qu'il ne serait point prudent de solliciter l'agrément du Tzar, au moment même où l'on rompait un mariage qu'il avait désiré. Nous apprîmes en même temps que Michel s'était généreusement attribué l'initiative de cette rupture, et que c'était par suite d'une disgrâce qu'il était envoyé au Caucase. Héritière d'une grande fortune territoriale, Tamara, devenant Française en m'épousant, était en outre forcée par la loi russe de réaliser tous ses biens.... Bien que ce ne fussent point là des difficultés insurmontables, elles ne laissèrent pas de nous agiter un peu. Cependant une lettre, fort digne, du comte Woynoff, père de Michel et tuteur de Tamara, arriva bientôt pour nous rassurer au moins sur le plus réel obstacle que nous eussions à redouter. Il donnait son consentement loyal à notre union.

Au grand effroi de la princesse, que rien ne pouvait émouvoir au monde, si ce n'était l'idée de mécontenter le Tzar, nous résolûmes de nous marier sans éclat. Mon père, depuis longtemps châtelain de l'Ombrée, avait été élu citoyen de Genève, titre qui m'avait été transmis. A la faveur de ce privilége et grâce à de sûres relations, il m'était aisé de passer outre à toutes les formalités d'ambassade qui nous eussent peut-être jetés dans d'interminables délais. C'était en même temps épargner à Tamara l'effort d'une résistance ouverte au cas où de hautes influences eussent agi pour essayer de la rappeler à la cour. Une fois résolus, nous n'eûmes plus qu'à nous abandonner à ces doux et mystérieux bonheurs des fiancés.... heures rayonnantes qui sont comme l'aurore d'une nouvelle vie.

Un mois après, nous étions mariés, le même jour que Frantz et Jacqueline.

——o——

DEUXIÈME PARTIE.

I.

« Le bonheur n'a pas d'histoire, » a dit un moraliste. Ne serait-ce point parce que nul ne saurait le raconter et que peu de gens sauraient le comprendre? Le bonheur est une forme du beau : seules les âmes émues d'amour en possèdent le sens, et le troupeau vulgaire des humains vit, s'agite et meurt sans avoir jamais vraiment aimé.

Il est deux années de ma vie dont le souvenir radieux m'éblouit et m'attire.

Je revois l'Ombrée, ses pelouses et ses grands massifs sombres tout pleins de chants d'oiseaux, ses longues allées sous les charmilles où tremblent quelques rayons d'or, et le beau lac aux ondes bleues qui caressent la rive. Thébaïde fleurie, solitude amoureuse, où, tour à tour épris d'idéal ou folâtres comme des enfants, nous aimons, nous aimons!.... Jacqueline, épanouie comme un sourire, jette au milieu de nous les éclats de sa gaieté; Frantz, tout émerveillé, a l'air de se croire en un rêve. A chaque instant il regarde sa *femme* en silence, et Jacqueline prétend qu'il *analyse* sa félicité : ce qui est un peu vrai. Nous rions de la solennité ingénue avec laquelle il discute déjà le plan d'éducation qu'il veut adopter pour ses enfants.... et le reflet de leur bonheur s'étend sur nous.

Tamara, plus sérieuse que ma sœur, a dans ses abandons je ne sais quelle douce gravité. Les flammes de l'amour ont vivifié son âme, et comme l'épouse des saints cantiques, « elle aime, elle vit, reposant son cœur en mon cœur, sa pensée dans ma pensée. » Elle ne se ressent plus d'une déception romanesque, et rit maintenant d'avoir pu croire à la désespérance, pour une de ces erreurs d'imagination dont presque toute jeune fille est le jouet, à son premier pas dans la vie.

Quelle est l'enfant naïve qui n'a pas pris le premier trouble de ses sens pour une passion fatale?.... Illusion d'une âme qui s'éveille, désirs indécis que seules les révélations de l'hymen doivent fixer à jamais.

Dans la plénitude de nos joies, le passé ne nous apparaît plus que comme un rêve.

Michel nous écrit quelquefois, et nous sommes rassurés sur lui. Nature énergique et bien trempée, il a su réagir contre une infortune sans retour; après avoir cruellement souffert, il a reconquis le calme, il ne craint pas de nous dire qu'il s'est consolé... Nous parlons de lui comme d'un ami cher et loyal, et la bonne princesse, qui est retournée à Pétersbourg, nous apprend qu'il est rentré en grâce à la cour, « où, dit-elle, il fait chaque jour quelqu'une de ces folies de mauvais sujet qu'on ne peut pardonner qu'à lui. »

....

L'hiver venu, nous quittâmes notre solitude pour aller à Paris, où Vera, mon amie inconnue, venait d'arriver, mariée depuis un mois. Tamara se faisait une fête de re-

voir cette complice de ses premiers rêves, et d'apparaître à ses yeux en comtesse de Chandor. Frantz n'avait jamais vu Paris, et Jacqueline ne se sentait pas d'aise en songeant qu'elle allait courir la ville au bras de son mari.

— Je vais être guide à mon tour, dit-elle en riant. Ce que c'est que la destinée!

La vieille Marguerite Muller, qui se croyait perdue dès qu'elle ne voyait plus de montagnes, résista à nos instances et ne voulut point quitter l'Ombrée.

— Bon, bon, mes enfants, répondit-elle à son fils et à Jacqueline, je ne suis pas assez bête pour me laisser mourir sans vous attendre.

Quelques jours plus tard, nous descendions à mon hôtel des Champs-Elysées, depuis longtemps préparé. Tamara jeta un cri de joie en apercevant sur le seuil Vera qui nous attendait. Elle courut l'embrasser; puis, me tirant par la main:

— Tiens, voilà mon sauvage!.... dit-elle en riant, faisant allusion à ce nom qu'elles m'avaient donné avant de me connaître.

Vera était un type gracieux de la race slave dans toute son originalité; charmante plutôt que belle, de grands yeux bleus, des dents comme des perles, une taille dégagée et souple, et par-dessus tout cela un air de fierté juvénile qui lui seyait à ravir. Elle me tendit sa joue avec abandon:

— Il y a si longtemps que nous sommes amis! dit-elle.

II.

Emportés bientôt dans le courant des plaisirs mondains et de cette existence mouvementée qui semble une fièvre après les calmes loisirs de la solitude, il y eut alors pour nos cœurs de nouvelles joies. L'apparition de Tamara dans les salons aristocratiques auxquels j'étais allié causa un émoi indicible, il ne fut bientôt plus question que de la merveilleuse comtesse de Chandor, et lorsque, penchée à mon bras, elle passait avec ses airs de jeune reine au milieu des admirations muettes:

— Guillaume, me disait-elle rieuse, voilà ma beauté d'odalisque qui produit ses effets foudroyants.

Ravie de mes triomphes d'orgueil, elle portait au front le rayon du bonheur. Nous donnâmes quelques fêtes, et cette vie si pleine d'agitations, ce monde qui nous prenait dans ses mille chaînes, nous rendaient plus douces encore les heures où nous nous retrouvions seuls tous deux.

Le jour, c'étaient des courses au bois avec Vera et Jacqueline. Frantz ne quittait point les musées ni les bibliothèques et ne pouvait rassasier sa curiosité avide. Déjà célèbre dans le monde savant, il se créa bientôt des amitiés précieuses pour lui.

Après deux mois de cette existence emportée:

— Dis donc, cher, me dit un jour Tamara, si nous vivions un peu pour nous maintenant..... isolés de la foule ?..... Il y a si longtemps que nous n'avons rêvé.

— Rêvons, répondis-je.

Et nous reprîmes nos habitudes de travail et de paix, ne gardant plus que ce que nous appelions notre jour intime. Je m'étais fait une fête de rassembler autour de Tamara ces illustrations de l'intelligence et des arts que le monde ne voit jamais que de loin, milieu de science et de poésie qu'elle aimait de toute l'ardeur de son imagination enthousiaste.

— J'étais née pour être la femme d'un poète, disait-elle en souriant.

Je venais d'achever alors un livre qu'on allait publier, et pour cette œuvre inspirée par elle, écrite sous ses yeux, Tamara ressentait ces chères et troublantes émotions qui saisissent l'auteur le plus froid au moment où il va livrer une partie de son âme. Associée à ma gloire, elle palpitait avec moi.

— Mais c'est vivre d'une double vie, dit-elle un jour, que de ressentir cet enivrement de tes luttes !.... Se jeter fièrement dans l'arène, seul contre tous... dominer la multitude attentive et lui dire : Voilà mon cœur, voilà ma pensée!

Mon œuvre eut heureusement un très réel succès. Le bonheur appelle le bonheur, quoi qu'on en dise, et tout nous souriait.

Vers le milieu de mai, Vera, qui ne nous avait presque point quittés, partit pour l'Italie, et nous revînmes à l'Ombrée.

Il y a dans tout retour vers un lieu plein de doux souvenirs un charme pénétrant. C'est comme un renouveau des joies passées qui se réveillent en foule et se mêlent encore aux félicités du présent.

En revoyant notre Eden, Jacqueline et Frantz, ravis d'allégresse comme des enfants, nous prirent par la main, et nous nous mîmes à courir à travers le parc à perdre haleine. Les jardins étaient fleuris, et l'on eût dit que ce printemps voulait nous fêter. Les oiseaux familiers, revenus comme nous à leurs nids, chantaient dans les buissons ...

Pour compléter notre existence d'affections, la princesse vint passer la saison avec nous. Près de cette tendresse maternelle, Tamara sentait mieux son bonheur.

— Mais, mes enfants, disait la bonne tante en nous voyant si unis, vous avez donc découvert du premier coup le paradis de l'amour!.... Dire que je n'ai jamais pu le trouver.... Je l'ai pourtant bien cherché.

Elle nous apprit que Michel était toujours le plus charmant viveur et le plus fou des mauvais sujets de Petersbourg.

— Il faut qu'il soit de fer, disait-elle, pour résister au train qu'il mène! ... Aussi, je songe à le marier.... il en rit, mais il y viendra!

....

Deux années s'étaient écoulées, deux années où nos cœurs émus se comprenaient si bien qu'il nous eût semblé sacrilége de croire que le malheur pût jamais nous atteindre. Jacqueline portait dans ses bras son fils Guillaume, délicieux baby de dix mois qui avait les grands yeux bleus de Frantz.

Un soir, c'était en juin, nous étions tous rassemblés dans le hall; Tamara au piano murmurait *la Berceuse* de Weber pour endormir l'enfant que Jacqueline, auprès d'elle, dodelinait doucement sur ses genoux. Mais le baby, fort éveillé ce soir-là, au lieu de s'endormir, se mit tout à coup à gazouiller lui-même comme pour imiter le chant.

— Mon fils se trompe, dit naïvement Frantz, il croit qu'on veut lui donner une leçon de musique.

Un éclat de rire couronna cette belle remarque. Frantz en appela à sa mère, juge ordinaire des contestations relatives au baby. La vieille Marguerite trancha la question en emportant le jeune Guillaume.

Au courant de notre causerie, je ne sais à quel propos, nous en vînmes à parler de ce que nous faisions l'année précédente à pareil jour, puis, remontant encore:

— Tiens, s'écria Frantz, il y a deux ans à cette heure nous prenions d'assaut la villa du Lord, pour nous abriter de l'orage.

— Ah!.... c'est vrai, reprîmes-nous, souriant à ce charmant rappel.

Evoquant alors tous nos émois de cette journée:

— Moi, dis-je, juste à ce moment, je lisais certaine lettre trouvée sur ma route....

— Moi, reprit Tamara, je méditais pour le lendemain une escapade, afin de forcer certain prince Souci dans sa tour....

— Et moi j'avais bien peur, dit Jacqueline....

— Toi, répliqua Frantz en riant, tu dormais en lisant mon histoire des végétaux fossiles....

— Je proteste ! s'écria-t-elle ingénument.... A cette heure j'étais réveillée !

— Quel bonheur qu'elle n'ait pas dormi cent ans! dit-il avec conviction.

Sur ce mot, notre gaieté éclata de plus belle. Puis nous reprîmes notre thème, suivant presque minute par minute le féerique souvenir, retrouvant pas à pas nos sensations.... C'était de cette soirée que datait ma vie.... A un moment Tamara se pencha à l'oreille de Jacqueline, murmura quelques mots, Jacqueline fit un saut de joie, et tout à coup, sans rien dire, elles sortirent en courant.

— Bon, dit Frantz, elles vont nous manigancer quelque diablerie.... Méfions-nous!

— Au bout d'un instant, Mollaré entra et nous pria de la suivre. Elle nous conduisit au petit salon.

Comme nous parûmes sur le seuil, nous entendîmes une voix qui nous disait affectant l'accent russe:

— Entrez donc déjà, messieurs.... mais, de grâce, ne *pleuvez* pas sur ma petite chienne qui a des rhumatismes!....

C'était Jacqueline vêtue d'une robe de chambre oubliée par la princesse, une grande coiffe sur ses cheveux blonds, son visage espiègle et rose grimé en vieille. Puis presque aussitôt une porte s'ouvrit, et Tamara parut dans ce joli costume à corsage de pourpre qu'elle portait le jour où je l'avais vue pour la première fois. Elle vint à moi la main tendue.

— Mon cher seigneur veut-il souper?.... me dit-elle en souriant.

Attendri jusqu'au fond de l'âme, je saisis sa main et la portai à mes lèvres, en ployant le genou comme à notre première entrevue.

— Ange, lui dis-je, je t'adore !....

— Et moi donc?.... répondit-elle en me baisant au front.

— Holà!.... holà!.... s'écria Jacqueline tout à son rôle, mademoiselle ma nièce, ce premier accueil me semble un peu vif !.... Mais bah! ajouta-t-elle d'un ton délibéré, j'ai été prisonnière de Schamyl !

Et tous de rire. Elles prirent nos bras pour passer à la salle à manger où le thé était préparé en guise de souper.

— Si nous allions, demain, faire une course à la villa du Lord ?.... dit Frantz.

Nous avions acheté, ou plutôt Tamara avait acheté cette délicieuse habitation, si pleine pour nous de chers souvenirs. C'était là que la princesse s'installait quand elle venait nous visiter.

— Oui, ce sera un pèlerinage, répondit Tamara.

A ce moment, Mollaré, qui nous servait, jeta un cri de stupeur.

— Qu'est-ce donc ? lui demandai-je surpris, en me tournant vers elle.

Pâle, sans me répondre, elle leva lentement le bras vers un des candélabres allumés sur la table, où trois bougies venaient de s'éteindre.

— Eh bien, dit Frantz en riant, la fenêtre est ouverte, cela prouve qu'il fait assez de vent pour souffler des lumières.... voilà tout.

— Cessez votre rire, répondit Mollaré tremblante d'effroi. Ce n'est pas le vent du ciel.... C'est la Mort qui vient de passer au-dessus de nous et qui les a touchées de son aile.

Nous nous étions depuis trop longtemps accoutumés aux superstitions de la Niania, qui en toute chose trouvait des présages, pour nous émouvoir d'un tel incident.

Tamara, d'ailleurs, dans notre milieu inaccessible à ces croyances vulgaires, s'était tout à fait aguerrie contre les superstitions russes ou géorgiennes. Nous raillâmes Mollaré.

Le lendemain, par une matinée splendide, nous partîmes, comme nous l'avions projeté, pour la villa du Lord, où nous n'étions pas venus depuis plus d'un mois. Nous y avions logé, pour surveiller le jardinier, une sorte d'intendant nommé Ledru, récemment à mon service, qui nous reçut à notre arrivée. Nous n'eûmes pas plutôt mis pied à terre que nous nous dirigeâmes vers notre pavillon de la terrasse.

— Apportez la clef, Ledru ! dis-je à l'intendant.

— Je vous accompagne, monsieur le comte, répondit-il.

Et il nous suivit. Mais à peine avions-nous fait quelques pas que je remarquai dans l'attitude de cet homme je ne sais quel embarras, il semblait troublé comme s'il eût eu quelque faute à me cacher.

— Qu'est-il donc arrivé? lui dis-je.

— Mon Dieu, monsieur, balbutia-t-il, je ne vous attendais pas ce matin.... ni madame la comtesse.... Bien que d'après votre consigne.... je ne permette à personne de visiter la villa.... il est venu, il y a deux heures, un jeune homme qui a presque l'air d'un moribond.... il m'a demandé à le laisser visiter le parc avec tant d'insistance que je n'ai pas osé lui refuser l'entrée.... il se traînait à peine.... enfin.... il s'est presque évanoui là-bas.... nous l'avons transporté dans le kiosque....

— Vous avez bien fait ! répondis-je vivement. Il faut lui porter secours....

Nous hâtâmes le pas. Frantz courut en avant: la porte était ouverte, il entra. Mais presque aussitôt il ressortit, pâle, ému comme si quelque désolant spectacle l'eût glacé.

— N'entrez pas !.... N'entrez pas !.... nous cria-t-il.

Mais sa terreur même nous ôta la réflexion; et, comme frappés par ce vertige

que donne le pressentiment d'un malheur, je me précipitai vers le pavillon ; Tamara me suivit.

Cet étranger, ce moribond, livide, les joues creusées, l'œil brûlant de fièvre.... c'était Michel!

Tamara jeta un cri.

— Michel.... Michel ! dis-je reculant presque à son aspect.

Défaillant, épuisé, il nous regardait, béant.

— Ce n'est rien! ce n'est rien ! murmura-t-il avec effort.... j'ai voulu revoir cette maison.... Je me cachais.... Vous m'avez surpris....

Nous pleurions.

— Guillaume.... nous ne serons plus jaloux, mon ami, ajouta-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un souffle. Vous êtes heureux, n'est-ce pas ?.... Moi, je suis fini !....

Et comme si ses forces n'eussent plus suffi à sa triste joie, les yeux tournés vers Tamara, un sourire navrant sur les lèvres, il s'évanouit dans mes bras, sa tête renversée sur mon épaule.

Nous crûmes qu'il venait de rendre le dernier soupir. Je pris sa main : elle était inerte et froide, mais l'artère battait faiblement. Nous l'étendîmes sur des coussins. Frantz se pencha sur sa poitrine et écouta les pulsations du cœur:

— C'est là qu'est le mal, dit-il ; il est au dernier degré de l'anémie.

— Crois-tu qu'on puisse encore le sauver? demandai-je.

Frantz secoua la tête d'un air accablé.

— Vous venez de l'entendre, dit-il.... c'est l'âme qu'il faudrait guérir!

A ce mot qui était déjà au fond de nos pensées, Tamara et moi nous nous regardâmes éperdus.... C'était l'âme qu'il fallait guérir!.... Et nos yeux s'interrogèrent avec je ne sais quelle secrète épouvante... Il y eut entre nous un moment d'horrible angoisse.... pour la première fois un doute se glissait dans nos cœurs.... Mais elle portait sur son front un si noble orgueil que je rougis d'une hésitation qui eût été une offense à sa pureté.

— Sauvons-le!.... lui dis-je.

— Ah! s'écria-t-elle en se jetant dans mes bras, je t'aime.... et je suis fière de toi.

III.

Le soir de ce jour, Michel était à l'Ombrée, et je veillais à son chevet, pensif, atterré. A l'élan irréfléchi avait succédé une consternation profonde, et je me demandais si nous n'étions pas tous insensés... Eh quoi ! après avoir conquis la paix et le bonheur, nous exposions ainsi notre repos, notre avenir, notre vie!.... Michel revenait mourant de son amour, et nous osions le recueillir!.... C'était fou.... C'était fou!....

En vain je me disais que douter de Tamara serait folie plus grande encore, une profanation, un sacrilége. Certes il ne fallait point d'autre preuve de la sécurité de son âme, de sa tendresse pour moi, de son oubli, que cette audacieuse pitié pour l'objet de ses premières flammes.... Je sentais même que si devant ce spectre du passé je l'avais vue un moment hésitante et combattue par la crainte, mon bonheur et ma confiance eussent à jamais été détruits.... Et pourtant une voix me criait malheur, me disait que nous nous laissions égarer par une générosité absurde, que nous courions follement au-devant d'un péril qui pouvait nous briser tous sans merci....

Et face à face avec cet infortuné que la mort courbait déjà sous sa main effrayante, j'endurcissais mon cœur contre la pitié, et je songeais à le chasser de mon toit....

Mais il est certaines fatalités inexorables contre lesquelles se heurtent vainement les résolutions humaines. Je n'eus pas plutôt formulé ma pensée que je m'arrêtai terrifié par l'implacable logique des faits. Quoi! me disais-je, le hasard jette sur notre route ce malheureux qui ne nous cherchait pas. Il a été notre ami, il est mourant.... nous seuls pouvons le sauver. Oserons-nous lui crier: Va-t-en mourir plus loin !.... Nous tremblons pour notre bonheur.... que nous importe ta vie!

Mais si, abandonné par nous, il succombe à ce désespoir que nous n'aurons même point essayé de consoler, quel sera notre avenir.

Même en supposant que notre conscience

restât sourde au remords, notre bonheur résisterait-il au souvenir d'une cruauté qui était le plus terrible aveu de notre peu de foi en notre amour?.... Repousser Michel mourant, c'était nous confesser à nous-mêmes que Tamara tremblait de l'aimer encore, que moi je tremblais de l'exposer à cette épreuve, que notre félicité n'était qu'une ombre! ... Que resterait-il alors de notre tendresse avilie par le doute?....

Nous étions dans un abîme.

Effrayé du tumulte de mes pensées, j'essayai de me dégager, de m'isoler dans ma raison pour juger froidement notre situation étrange en moraliste, et comme je l'eusse fait s'il ne se se fût point agi de moi.... L'idée de rejeter ce malheureux sur la route et de l'abandonner à son désespoir me fit horreur.... Alors je me rappelai notre amitié d'autrefois, son abnégation dans le sacrifice, son dévouement au bonheur de Tamara, et je rougis de mon ingratitude.

Affaissé sous le poids de ses émotions, il sommeillait depuis une heure ; à ce moment, il ouvrit les yeux. Son regard fiévreux erra autour de la chambre, il vit que Tamara n'était plus là.

— Ah! nous sommes seuls, murmura-t-il.

— Oui, répondis-je.

Il garda un moment de silence.

— Pauvre Guillaume, reprit-il, comme s'il eût deviné mes combats. J'ai mal fait de revenir, et je vous cause là un bien grand trouble.... Heureusement.... je n'en aurai pas pour longtemps!....

— Oh! taisez-vous, Michel! m'écriai-je, ne désespérez pas ainsi.

— Bah! mon cher, je me suis brûlé.... Je suis bien fini, allez.... Mais avouez, ajouta-t-il avec un navrant sourire, avouez que j'ai bien joué mon petit rôlet....

— Que signifie ? lui dis-je.

— Parbleu ! ne trouvant pas une balle au Caucase, il fallait bien vous faire croire à tous que j'étais consolé.... J'ai fait des folies stupides.... Mais chut !.... voici Tamara.

Je demeurai terrifié.... Je ne l'entendais pas venir, moi. Et portant la porte s'ouvrit, elle entra.

Elle amenait le docteur Schubert, un vieil ami de mon père, praticien d'une science éprouvée. Frantz, qui l'était allé quérir lui-même à Genève, l'avait instruit du douloureux mystère auquel il fallait attribuer cette consomption si rapide chez un être plein de force et de sève.

— Ah ! c'est vous, docteur, dit Michel, qui l'avait vu autrefois chez la princesse.

Bien qu'il possédât cette impassibilité que donne l'habituelle contemplation de la souffrance, je surpris dans les yeux du médecin l'indice d'une stupéfaction profonde, mais ce ne fut qu'un fugitif éclair.

— Eh quoi ! monsieur le comte, dit-il d'un ton indifférent, vous venez voir nos montagnes et notre lac.... et c'est moi qui cours les chemins pour vous visiter !

— Peuh ! répondit Michel, un peu de fatigue du voyage !.... Huit jours de vos soins et je compte partir pour Paris, car je ne voulais que passer par Genève.

— Ingrat !.... A moins pourtant que je ne vous retienne....

— Oh ! je vous en défie bien ! répliqua Michel avec un indéfinissable sourire.

Tout en causant, le docteur examinait les ravages que deux années avaient produits sur ce visage naguère si florissant de jeunesse.

Tamara nous laissa, Michel la suivit des yeux; dès qu'elle eut franchi le seuil:

— Maintenant, parlons franc, docteur, nous dit-il, je suis perdu, je le sais, et vous êtes trop savant pour n'en être point déjà convaincu.... Entre nous, j'ai trop usé de la vie pour désirer même garder le moindre espoir. Je suis las.... je suis épuisé.... et, en vérité, je me suis si bien accoutumé à l'idée de ma fin que je n'ai pas l'envie de recommencer à vivre.... Cela dit, ne perdons point notre temps en phrases.... Je me suis sottement laissé surprendre par un accès de fièvre.... Ne songez donc qu'à me remettre sur pied, pour que je puisse repartir dans deux ou trois jours.

— Repartir !.... en cet état !.... dit le docteur, je vous en défierais bien.

— Bah !.... je suis un homme, mon cher, je suis habitué à mener bon train ma maladie.... Je veux mourir debout.... gaiement, s'il se peut, ajouta-t-il avec ce sourire qui me serrait le cœur.

Tandis qu'il parlait, le docteur Schubert

tenait sa main, observait les symptômes et méditait.

— Monsieur le comte, dit-il enfin, j'ai remarqué que les gens qui se considèrent si allègrement comme morts ont presque toujours le déplaisir de vivre fort vieux. Cela dit, à mon tour, pour vous préparer à toutes vos mauvaises chances.... je ne vois point de mal à vous avertir qu'il ne faut point songer à vous mettre en route avant au moins quinze jours.

Il ordonna quelques prescriptions, et je le conduisis.

Tamara nous attendait.

— Est-il vraiment aussi mal qu'il le croit ? demandai-je à Schubert.

— Il est épuisé par tous les excès, et je ne sais comment il a pu arriver jusqu'ici.... Il faut qu'il ait l'âme chevillée au corps... La fièvre va l'envahir....

— Et croyez-vous qu'il soit encore temps de le sauver ? dit Tamara.

— Je n'en oserais répondre.... Il faudrait là une mère, une sœur.... Mais avec les idées que je lui vois.... et ce que m'a dit Frantz de la maladie morale qui le ronge.... s'il repart, il est perdu !

Et sur ces mots il nous laissa.

IV.

Je demeurai avec Tamara; c'était le premier instant où nous nous trouvions seuls depuis le matin. Soucieux, je gardais le silence. Elle était accablée de l'arrêt que venait de rendre le médecin.

— Une sœur !.... murmura-t-elle. Une sœur pourrait le sauver !.... Guillaume, tu l'as entendu ?

— Oui, répondis-je, n'osant lever les yeux. Je sentais son regard sur moi.

— Ami, reprit-elle doucement, tu sais que je vois toutes tes pensées.... Tu souffres.

— Oui, dis-je avec tristesse, mais tu comprends bien, n'est-ce pas, que c'est plus pour toi.... que pour moi ?

—Ecoute, répondit-elle en me prenant la main: depuis que nous avons lié nos deux existences, c'est la première fois qu'une douleur nous atteint. C'est la première de ces épreuves où nous ne devons avoir qu'une âme, qu'une pensée.... Guillaume, ta foi en mon amour s'est-elle ébranlée ?

— Oh ! m'écriai-je, je te ferais injure !... Je crois en toi comme je crois en Dieu.

— Je voulais te le faire dire, reprit-elle avec un sourire d'orgueilleuse confiance, comme je veux te dire à mon tour que tu es ma seule et chère pensée, que mon bonheur est tout en toi....

— Oui, je le sais !.... je te crois, répondis-je avec un élan de tendresse.

— Eh bien, maintenant, osons regarder en face le chagrin que Dieu nous envoie. Guillaume, la présence de Michel t'alarme.... je ne te le reproche pas, au contraire: je me sens aujourd'hui mieux aimée en te voyant trembler pour notre amour.... Mais cette peine te vient de moi, c'est pourquoi je dois te parler ainsi. Ami, tu as plus que moi l'expérience de la vie, et du monde, et des passions humaines. Tu me l'as dit souvent, nous nous aimons tous deux d'une affection plus grande que les vulgaires amours.... Michel m'aime encore.... s'il part, il est perdu.... Nous seuls peut-être pouvons le rattacher à la vie.... Il a été pour moi presque un frère.... Guillaume, mon âme t'appartient, tu es mon guide, il ne faut pas que l'ombre d'un doute se glisse entre nous.... Décide en ta raison ce que ta femme doit faire pour être digne de toi.

Emu, je restai un moment sans répondre, mais je rougis bientôt de ma perplexité.

— Tamara, lui dis-je, ton cœur ne peut t'égarer.... Si je doutais de toi, je serais un ingrat !....

Pourtant, à mon accent, elle devina mon trouble. Je vis des larmes dans ses yeux.

— Pauvre Guillaume ! dit-elle d'une voix brisée.

— Pardonne-moi, exclamai-je éperdu.

— Eh bien, écoute, ajouta-t-elle d'un ton résolu; ton bonheur m'est plus précieux que tout au monde.... Si j'abandonne Michel, tu ne m'accuseras pas de lâcheté ?....

A ce mot, j'eus honte de moi. Tamara dans sa noble fierté, n'avait même point compris que je pusse l'offenser par l'injurieuse crainte de l'avenir; et, dans ma tristesse, elle ne voyait que l'émoi d'une jalousie puérile qui se reprenait au passé....

— Ah ! m'écriai-je en pressant son front sur mes lèvres, c'est moi qui serais un lâche si j'hésitais...... Tu es la plus pure des femmes !.... Sauve-le !

V.

Réconforté par l'assurance même de Tamara, je ne songeai plus qu'à me montrer à mon tour digne d'elle dans la sublime tâche que nous osions nous imposer.... Eh quoi ! dans la plénitude de notre bonheur, quand depuis deux années l'âme de Tamara s'était affermie et que le souvenir n'était plus qu'un rêve, j'avais pu un instant douter de sa foi, de sa raison ?.... Epuisé par les excès, Michel revenait mourant, marqué du sceau de la débauche, et j'avais tremblé à l'idée de le voir quelques jours auprès d'elle !.... Mais qu'était donc ce bonheur si fragile qui ne pouvait résister à l'épreuve d'une rencontre si souvent prévue autrefois ?

Pendant deux semaines, Michel fut en proie à une fièvre que le docteur avait peine à combattre, et qui plusieurs fois alla jusqu'au délire. Puis à ces accès succédait une prostration si grande qu'on eût dit un long évanouissement. En vain, pendant ces crises, pour rassurer Tamara, l'infortuné essayait encore de réagir avec cette volonté indomptable qui l'avait jusqu'alors soutenu, les forces étaient brisées, la mort étendait sur lui son ombre.

Nous ne quittions point son chevet, nous partageant les heures de veillées.

— Heureusement, disait Schubert, que la nature nous aide pendant ces inerties de l'âme.

Enfin, après quinze longs jours de transes, pendant lesquels Tamara ne prit presque aucun repos, la fièvre céda, et Michel f.t hors de danger.

Mais il lui était resté une si grande faiblesse, qu'il dut s'avouer à lui-même qu'il était hors d'état de partir, eût-il persisté dans sa résolution.

Appuyé sur le bras de Frantz et sur le mien, il put bientôt marcher à grand'peine jusqu'à l'atelier de Jacqueline, et là, étendu dans un fauteuil, entouré de coussins, il passait tout le jour au milieu de nous. Au moindre regard, Jacqueline ou Tamara accourait et lui rendait ces tendres soins dont le cœur d'une femme possède l'intuition.

Enfin il put se mêler un peu plus à notre vie, le docteur lui permettant de parler et de lire.. Nous n'eûmes plus besoin de nous contraindre, mais nous fûmes étrangement surpris de ne plus retrouver en lui qu'un sceptique railleur, comme si ces deux années, passées dans l'abandon de lui-même, eussent suffi à étouffer les fiers instincts de l'âme. Sa parole même avait perdu ces élégances natives qui le rendaient si charmant. Paradoxal et caustique, il froissait avec amertume des sentiments qu'il ne savait plus comprendre.

— Bah ! disait-il un jour, idéal, amour, poésie... rêveries creuses !.. mirages qui me font l'effet de ces belles nuées que l'aurore teint de pourpre et de rose, et qui vous crèvent en grêlons sur la tête à midi !.... Plus haut vous juchez vos enthousiasmes, de plus haut ils dégringolent quand on en vient au positif de la vie....

Tout en lui dénonçait l'aigreur d'un cœur ulcéré; la vue de notre calme semblait l'irriter, et l'on devinait qu'il avait besoin d'un effort pour se dominer. L'attendrissement des premiers jours s'était éteint dans une sorte de stoïcisme moqueur, comme s'il eût trouvé une amère volupté à sa souffrance. Nous raillâmes d'abord ces attitudes de foudroyé, mais nous dûmes nous convaincre bientôt que ce dégoût de la vie, et peut-être de lui-même, était si profond qu'il n'essayait même plus de se relever de sa chute.

VI.

Michel semblait hors de péril, mais Schubert ne nous cachait point qu'en de telles affections la convalescence est souvent pire que la maladie. La moindre imprudence pouvait ramener la fièvre, et cette fois ne nous laisser aucun espoir.

— Ma tâche est finie, nous dit-il; la vôtre commence et c'est la plus difficile. Dans l'état de langueur où l'a laissé cette crise, un nouvel accès lui serait fatal; ce n'est que par une extrême prudence que vous pouvez en prévenir le retour. Sa vie est dans ses mains, ou plutôt dans les vôtres.... Gar-

dez-le d'une folie surtout, en l'empêchant de vous quitter trop tôt.... Habitué comme il l'est aux excès, il se tuerait cette fois en huit jours. Vous l'avez sauvé par miracle, ne l'oubliez pas.... mais rien n'est fait si, maintenant, vous ne raffermissez l'âme.

Nous étions, hélas ! trop convaincus de ce danger, que seuls nous pouvions conjurer. L'eût-il voulu tenter, d'ailleurs, Michel n'eût pu supporter la moindre route.

Les jours s'écoulaient, et, rassuré par la tendresse de Tamara, je ne songeais plus à mes alarmes. Dévouée comme une sœur à cet infortuné que notre bonheur avait tué, elle avait dans sa sollicitude une telle sérénité d'âme que je perdais jusqu'au souvenir de mes appréhensions.

Cependant entre Michel et moi régnait je ne sais quel embarras qui nous glaçait tous deux, comme si notre rivalité passée eût encore été palpitante.

Un jour nous étions seuls. Je lisais près d'une table, tandis que, silencieux, accoudé à la fenêtre, il suivait mélancoliquement du regard Frantz et Jacqueline, qui, en compagnie de Tamara, jouaient avec leur baby sur la pelouse. Tout à coup je l'entendis rire avec amertume.

— Qu'est-ce donc ? lui dis-je.

— Rien, répliqua-t-il: une idée qui me passait par l'esprit.

— Si elle est gaie, mon cher, partagez avec moi.

— Oh ! elle ne vous égayera pas, reprit-il. Je songeais au grand dériseur qu'on appelle le hasard, en regardant Frantz qui joue là-bas comme un enfant.... Je comparais nos deux étoiles, et je me demandais, en me voyant ce que je suis, ce que j'aurais bien pu devenir avec mes instincts, si j'étais né obscur et pauvre comme lui.

— Et où vous menait votre conclusion ?

— Qui sait ?.... peut-être à quelque potence, répliqua-t-il en riant d'un mauvais rire.

— Hé ! dis-je en plaisantant, n'est pas pendu qui veut !.... D'ailleurs il y a dans la pauvreté et dans l'obligation du travail pour gagner le pain de chaque jour, de saines énergies que nous ne connaissons pas, nous autres heureux du monde qui n'avons qu'à nous laisser vivre.

— Parbleu ! c'est déjà bien assez fatigant, reprit-il.

— Allons, ne parlez pas ainsi, Michel, vous calomniez la vie.

— Oh ! j'en ai assez usé pour n'en point médire!.... Seulement, entre nous, Guillaume, ajouta-il, croyez-vous que ce qui m'en reste vaille grand'chose à cette heure ?.... Mon corps est désormais trop délabré pour suivre mon âme, voulût-elle me conduire dans le sentier de la vertu, séjour des santés florissantes. Je suis ici un ennui mortel pour tous.... un cauchemar pour vous....

— Michel, taisez-vous ! dis-je, effrayé de le voir aborder un tel sujet.

— Au contraire, mon cher Guillaume, parlons à cœur ouvert. J'ai pour principe qu'en toute conjecture délicate rien ne peut être pis que le silence. Si grande que soit pour moi votre courtoisie, je n'ai pas moins compris que mon séjour à l'Ombrée s'est déjà trop prolongé.

— Je veux espérer, Michel, que rien dans notre hospitalité....

— Oh ! vous êtes tous plus que dévoués ! reprit-il vivement, et c'est, au contraire, parce que, je le sens, je réponds mal à vos soins, que je crois devoir venir au-devant d'une explication. Nous ne pouvons point annuler le passé, Guillaume, et, quoi que nous fassions, il restera toujours entre nous des souvenirs.... importuns pour vous autant que pour moi. Cela posé, mon cher, nous voici dispensés de farder notre pensée. Tout ici m'est cruel; je sais que je ne dois mon salut qu'à une surprise de votre pitié.... J'ajouterai même qu'à votre place j'eusse été probablement moins généreux... C'est vous dire assez que j'apprécie votre dévouement.... Mais vous savez aussi ce que je dois souffrir.... Il faut que je parte, et je vous prie de m'y aider.

— Quand vous me donnez l'exemple de la franchise, Michel, répondis-je, j'avouerai comme vous que notre situation est en effet étrange, puisque nous pouvons aborder un tel sujet. Oui, depuis que vous êtes ici, j'ai compris ce qu'il y avait d'amertume au fond de vos pensées, et je vous ai plaint.... Après notre amitié d'autrefois, il m'était impossible de ne point vous recueillir. Ce que

vous appelez ma générosité n'était qu'un strict devoir d'humanité; je dus l'accomplir, même en prévoyant le trouble qu'il en pouvait résulter pour nous tous. Vous ne me devez aucune gratitude.... Vous voyez que je vous réponds comme si nous n'avions jamais été amis. Si nous avons souffert l'un par l'autre, nous n'avons pas du moins à nous reprocher le moindre tort.

— Je sais, dit-il, que vous avez été franchement loyal, et je n'accuse que moi.

— Eh bien donc maintenant, je vous tiendrai le langage de la raison. Dans l'état où vous êtes, votre départ est un suicide.

— Bah ! il y a deux ans que je l'ai commencé, ce suicide !.... Ce n'est certes pas ici que je reprendrai goût à la vie.

— Mais vous ne pourriez supporter la moindre route.

— Bon ! c'est Schubert qui prétend cela.

— Ce matin vous vous êtes évanoui pour avoir voulu descendre au jardin....

— Eh bien, s'écria-t-il avec une impatience fébrile qui ressemblait presque à de la colère, qu'on m'emporte évanoui. Ne voyez-vous pas que votre pitié m'irrite ?

Et de son poing crispé il frappa sur le fauteuil.

— Michel, dis-je ému, calmez-vous par grâce.

Ce mouvement de violence avait provoqué un accès de faiblesse. Il était tout pâle.

— Ah ! pardon, Guillaume, dit-il affaissé: je suis injuste et ingrat, je le vois bien.... Mais je souffre tant du cœur et de l'âme, qu'en vérité j'ai peur de devenir fou si je reste ici plus longtemps.... Vous comprenez bien, n'est-ce pas, que je dois me contraindre devant Tamara, que je ne puis lui dire que son bonheur me torture.... Ah ! vous avez été bien cruels tous deux en me rappelant à la vie !

Et je vis des larmes mouiller sa paupière aride. Cette scène était si bizarre que je ne trouvais point un mot pour consoler ce malheureux, qui nous reprochait de l'avoir sauvé.

Nous gardâmes un instant le silence.

— Michel, repris-je enfin, vous m'avez dit tout à l'heure que je pouvais aider à votre départ.... Je ne comprends pas bien ce mot, car il semblerait indiquer que vous subissez de notre part une contrainte....

— Vous l'avez mal interprété, Guillaume, et je vous prie de n'accuser que l'état maladif où je suis de l'irritation de certaines paroles qui m'échappent malgré moi. En effet, je subis une contrainte.... celle de la reconnaissance. Dire à Tamara ce que je souffre, c'est lui dévoiler.... ce que je dois lui taire; c'est lui rappeler que ma vie est brisée.... Elle croirait comme vous que je cherche un suicide. Vous connaissez son cœur, elle s'opposerait à ce départ, et je ne saurais résister à sa prière.... C'est pourquoi j'ai compté sur vous, à qui seul je puis m'ouvrir. Entendez-vous avec Schubert, qu'il m'emmène où il voudra jusqu'au retour de mes forces.... Je partirai ensuite pour Paris.... Et vous ne me reverrez pas cette fois, je vous le jure ! ajouta-t-il avec amertume.

Je demeurai un instant soucieux, n'osant me résoudre.

— Vous hésitez ? dit-il.

— Non, répondis-je gravement. Quel que soit le service que vous exigiez de moi, Michel, je dois vous le rendre; dussiez-vous m'accuser de manquer à l'hospitalité, je reporterai votre désir à Schubert. Seulement, vous comprenez à votre tour que je me soumettrai avant toute chose à son autorité de médecin.

VII.

Certes la résolution de Michel venait au-devant de mes vœux; si rassuré que je fusse sur mes craintes pour le repos de Tamara, son séjour à l'Ombrée avait assombri notre existence, naguère si pleine d'abandon; pourtant, je l'avoue, il y avait entre nous un si singulier conflit de passions, que j'éprouvais je ne sais quel remords de n'avoir point combattu son dessein. L'aider à quitter mon toit, à l'insu de Tamara, et lorsque pour lui ce pouvait être un péril, c'était à coup sûr faillir à la tâche que nous nous étions imposée.... Mais je songeai bientôt aux déchirements cruels de jalousie que devait ressentir cette âme combattue. Je me rappelai le supplice que j'avais un jour souffert en le croyant aimé....

Le lendemain je parlai à Schubert, comme je l'avais promis.

— Ma foi, répondit-il, je crois en principe qu'il a raison de vouloir partir, si, au lieu de lui être un apaisement, vos affections l'irritent.... Par malheur, il est encore bien faible pour entreprendre un voyage.... Allons le voir.

Michel n'était point encore levé. En voyant entrer Schubert avec moi, il m'interrogea du regard.

— J'ai dit vos intentions au docteur, répondis-je tout haut.

— Eh bien, quand pourrai-je partir ? demanda Michel.

— Oh ! pas aujourd'hui, mon cher comte, répliqua Schubert en secouant la tête. Pourtant, si vous persistez dans votre volonté, je pense que dans huit jours vous pourrez commettre cette imprudence: seulement retenez bien ce mot: ce sera une imprudence !.... et vous n'irez pas loin !

Michel allait répondre; à ce moment, j'entendis un léger bruit derrière la portière qui séparait la chambre à coucher d'un petit salon voisin. Il me vint à la pensée que Tamara était peut être là et qu'elle avait pu nous entendre. J'y courus, et je trouvai Mollaré.

— Que faites-vous ici ? lui dis-je

— Rien, monsieur, répondit-elle; j'allais entrer, et, vous voyant avec le médecin, je me retirais.

A son calme affecté, je compris que la Géorgienne nous avait écoutés, et j'en ressentis je ne sais quelle irritation.

— C'est bien, lui dis-je; allez; le comte sonnera s'il a besoin de vous.

Elle obéit.

Je revins vers Schubert, qui, sur les instances de Michel, promit qu'avant la fin de la semaine il tenterait une promenade en voiture avec lui pour essayer ses forces. Après quelques courtes excursions, il serait alors facile d'aller jusqu'à Genève, d'où l'on nous enverrait dire que, pris d'une de ces défaillances qui se renouvelaient chaque jour, Michel était forcé de rester chez le docteur jusqu'au lendemain.

— Une fois là, reprit Schubert, si vous m'en croyez, mon cher comte, vous demeurerez avec moi quelque temps.

— J'ai des affaires sérieuses à Paris.

— Ah ! c'est à Paris qu'*elle* est, dit en souriant le docteur.

— Oui, répliqua Michel.

Schubert était certes trop de nos amis pour n'avoir point deviné tout entier le mystère que Frantz ne lui avait révélé qu'à demi. Médecin de la princesse, il avait su les fiançailles de Michel et de Tamara; mais nous étions dans une si étrange situation que, par délicatesse, il feignait, même avec moi, d'attribuer le départ du comte à quelque lointaine passion.

Comme je quittais Schubert, que j'avais conduit en devisant jusqu'à la grille du parc, je vis accourir Frantz.

— Qu'est-il donc arrivé à Michel ? me dit-il.

— Rien, répondis-je; pourquoi cette question.

— C'est que tout à l'heure Mollaré est venue appeler Tamara.

— Mollaré! Qu'a-t-elle dit ?

— Je l'ignore, reprit Frantz, car elle a parlé géorgien.... Mais, à son air agité, j'ai cru, je ne sais pourquoi, qu'elle venait annoncer un malheur.

— Et Tamara?

— Tamara l'a suivie tout inquiète.....

— Maudite soit cette vieille folle! m'écriai-je. L'arrivée de Michel l'a replongée dans ses extravagances.

— Que craignez-vous donc ! demanda Frantz.

Je lui confiai tout : mon entretien de la veille avec le comte et ce qui venait d'être décidé avec Schubert.

— Il est probable, ajoutai-je, qu'elle nous a entendus tout à l'heure ; et que c'est là ce qu'elle se hâtait de rapporter à sa maîtresse.

Je ne m'étais en effet point trompé : je trouvai Tamara dans sa chambre, les yeux rougis. Dès qu'elle m'aperçut elle congédia Mollaré.

— Qu'as-tu? dis-je, et que t'a conté cette lunatique?

— Comment sais-tu qu'elle m'a conté quelque chose? répondit-elle. Ce qu'elle m'a dit est donc vrai?....

— Que t'a-t-elle dit?

— Que Michel veut mourir.... Que de-

main peut-être il nous quittera.... Elle a ajouté que c'est Schubert et toi qui lui conseillez ce départ.

— Qui lui conseillons ce départ?.... m'écriai-je.

— Oh ! je n'ai pas cru cela, reprit vivement Tamara, tu le penses bien !.... Mais dis-moi la vérité. Depuis quelques jours Michel n'est plus le même; il devient farouche, irritable au moindre mot.... je dirais presque brutal. Nos soins lui deviennent importuns.... Plusieurs fois il m'aurait presque froissée, si sa maladie n'était son excuse...

Je vis qu'il fallait lui confier une partie de la vérité.

— Ecoute, chère, répondis-je, mais ne t'exagère pas tes craintes.... Eh bien ! oui, il souffre.... Il souffre d'être au milieu de nous.

Elle comprit.

— Ah! dit-elle émue, pauvre, pauvre Michel !

— Tu conçois maintenant, ajoutai-je, que sur sa prière, Schubert ait promis de le laisser partir, mais seulement quand il le pourra sans danger.

— Mais où ira-t-il?.... qui veillera sur lui ? Ainsi, il veut s'éloigner pour mourir seul, loin de nous !.... Car il mourra, vois-tu, s'il nous quitte, ajouta-t-elle avec une sorte de terreur; Mollaré *le voit !*

— Allons, dis-je en lui prenant la main avec tendresse, ne vas-tu pas revenir à tes superstitions d'autrefois, et te laisser troubler par des contes de nourrice ?.... D'ailleurs, il ne sera question de départ qu'au cas où Schubert reconnaîtra que Michel a assez de forces pour supporter le voyage.

— Hélas! dit-elle absorbée, j'avais pourtant espéré lui rendre la paix!

VIII.

Réprimander Mollaré, c'eût été donner une importance à son bavardage; d'ailleurs tout annonçait la fin de nos inquiétudes. Michel, rasséréné peut-être par une résolution suprême, paraissait retrouver son énergie depuis si longtemps abattue. Deux jours plus tard il put descendre dans le parc et faire quelques pas au bras de Schubert.

— Il est sauvé, dit Frantz tout joyeux.

Tamara tourna vers moi ses yeux pleins de larmes.

— Oui, sauvé.... jusqu'à son départ, me dit-elle tristement à mi-voix.

— Pourquoi perdre l'espoir ?.... lui dis-je enfin.

Elle secoua la tête avec mélancolie et ne répondit pas. Depuis qu'il était question du départ de Michel, je la voyais anxieuse, agitée comme par le pressentiment d'un malheur. On eût dit que devant ce désespoir qu'elle ne pouvait consoler, un remords caché la rendait craintive. Elle n'osait plus s'abandonner avec lui à ces tendres attentions qu'elle lui avait d'abord prodiguées comme une sœur.... Parfois elle semblait le fuir.

Mais d'étranges événements allaient bientôt nous frapper.

Michel eut encore deux ou trois jours de faiblesse; puis tout-à-coup sa convalescence fit des progrès si sensibles qu'ils étonnèrent même le docteur par leur rapidité.

— Bravo! dit-il, c'est affaire à vous, mon cher comte ! Je vais presque m'effrayer maintenant de vous voir réagir avec tant de volonté contre cet accablement qui vous annihilait.

— Ma foi, docteur, répondit Michel, je ne puis faire honneur à vos bons soins qu'en me rattachant à l'existence.

Bien qu'il y eût encore dans ces mots un accent d'ironie, nous comprîmes pourtant que l'amer découragement ne pliait plus son âme. On eût dit qu'avec la vie allait renaître l'espoir. Fatigué d'une longue inertie et comme s'il eût voulu peu à peu se préparer à un nouvel isolement, il passait une partie du jour dans le parc, avec Mollaré pour seule compagnie.

Un matin, Jacqueline et Tamara étaient allées porter quelques secours aux indigents de notre village. Nous étions seuls à l'Ombrée, quand arriva Schubert.

— Je vais à Morey pour une consultation, dit le docteur à Michel; si vous voulez faire aujourd'hui un premier essai de vos forces, j'ai pris une calèche à cette intention.

Michel accepta avec empressement.

— J'irai vous attendre à la villa du Lord pendant que vous visiterez votre malade, dit-il presque allégre.

Je m'étonnai de l'assurance avec laquelle il parlait de revoir ce lieu pour lui si plein d'émouvants souvenirs. En un instant Michel fut prêt.

Ils partirent.

Nous étions restés, Frantz et moi, sur la terrasse, suivant des yeux la calèche qui côtoyait déjà le lac, quand au fond de l'allée nous aperçûmes Jacqueline et Tamara qui, de retour de leur excursion, venaient à nous.

— Depuis quelques jours Tamara m'inquiète, me dit Frantz; elle est triste, accablée, comme si quelque douleur secrète la tourmentait.

Je tressaillis. Déjà je m'étais ému d'un changement dont j'avais plutôt la conscience que la preuve. Tamara avait raillé ma sollicitude en m'assurant qu'elle ne souffrait point. L'observation de Frantz réveillait mes craintes.

— L'as-tu aussi remarqué ?.... dis-je. Je ne m'étais donc point trompé!

Elles arrivaient près de nous.

— Que faites-vous là tous deux, en si grand mystère ? dit Jacqueline.

— Nous avons accompagné Schubert jusqu'ici, répliquai-je.

— Ah ! c'est sa voiture que nous avons aperçue de loin sur la route ? dit Tamara.

— Oui, répondis-je.

— Mais qui donc est avec lui ? demanda Jacqueline.

— C'est Michel, dit Frantz.

A ce mot, Tamara jeta un cri étouffé.

— Michel!.... dit-elle, Michel!.... il est parti?

— Pour une heure, reprit Frantz ; Schubert l'emmène jusqu'à Morcy.

Tamara, saisie d'un tremblement convulsif, était devenue si pâle que je crus qu'elle allait défaillir.

— Mon Dieu, qu'as-tu ? m'écriai-je.

— Rien, rien !.... dit-elle.

Mais sa main était glacée.

— Une terrible pensée traversa mon esprit.... Ce cri de douleur à l'idée du départ de Michel !.... Frantz et Jacqueline n'osaient parler.... Mais déjà Tamara avait maîtrisé son émotion....

— Eh bien, dit-elle, surprise de notre silence, n'allez-vous pas vous inquiéter pour une sotte faiblesse?.... C'est passé, vous le voyez bien, ajouta-t-elle en essayant un sourire.

Je voulus répondre, je ne pus articuler un mot.

— Mais de quoi t'effrayes-tu donc ? reprit-elle, alarmée enfin de notre trouble. A quoi pensez-vous tous ?.... Guillaume, qu'as-tu?....

— Rien, rien!.... dis-je à mon tour en détournant les yeux.

Etonnée de notre émoi, elle nous interrogea un moment du regard ; puis tout à coup, comme si un trait de lumière eût pénétré sa raison:

— Ah! dit-elle éperdue, je comprends votre pensée!.... C'est affreux!....

Et, éclatant en sanglots, elle cacha son visage dans mon sein.

Epouvanté de sa douleur, honteux qu'elle eût deviné mes craintes:

— Tamara, m'écriai-je vivement, tu t'abuses.... Je veux croire en toi!....

— Ah! murmura-t-elle, j'ai peur !.... j'ai peur !

Une pâleur livide couvrit son front, je la sentis frémir, et elle se roidit dans mes bras, en proie à une horrible crise nerveuse.

IX

Atterrés, nous avions transporté Tamara sur un divan du petit salon. Quand elle reprit ses sens, j'étais agenouillé près d'elle. Aveuglé par mes pleurs, je tenais sa main inerte dans la mienne, épiant le retour de la vie. Un déchirement affreux s'était fait dans mon cœur.... J'étais anéanti, brisé... je ne pensais plus.

Son premier regard tomba sur moi, vague, indécis, comme au sortir d'un incompréhensible rêve. Puis tout à coup je vis dans ses yeux la lueur du souvenir:

— Guillaume ! Guillaume ! s'écria-t-elle.

Et elle se jeta dans mes bras comme pour y chercher protection.

— Calme-toi, dis-je ému.

J'essuyai ses larmes.... Je ne savais comment consoler sa peine. Nous étions sur le bord d'un abîme, tremblants tous deux de pénétrer notre pensée.

Jacqueline comprit heureusement le danger.... Un mot imprudent, et notre avenir était à jamais détruit. Il fallait avant tout apaiser l'émoi de nos cœurs.

— Allons, c'est fini, me dit-elle en s'efforçant de sourire, ce n'était qu'une faiblesse.... Va-t'en maintenant.... que je répare ce désordre....

Et elle appela la femme de chambre et Mollaré.

Je sortis.

Frantz m'attendait, il vint à moi.

— Eh bien ? me dit-il.

— Elle est calmée, répondis-je.

— Ah !

Il marcha près de moi en silence. Quand nous eûmes gagné les ombrages:

— Guillaume, me dit-il enfin, j'ai peur de vos réflexions.

— Ah! je suis accablé, répondis-je en me laissant tomber sur un banc.

Il prit ma main.

— N'avez-vous pas besoin de mon amitié?....

— Si, répliquai-je, il faut que tu me dises toute ta pensée.... que tu me parles comme un frère, dusses-tu me tuer.... Je puis me tromper, moi; l'amour ou la jalousie aveuglent, mais ton affection est clairvoyante... Crois-tu qu'elle l'aime?

— Sur mon honneur, dit-il avec chaleur, je jure qu'elle est la plus pure des femmes.

— Tu ne me réponds pas, repris-je, je sais qu'elle est loyale.... Parle donc sans détour.... Crois-tu qu'elle l'aime ?

— Eh bien, non ! exclama-t-il; non, je ne le crois pas!

— Pourtant, tout à l'heure, le soupçon t'en est venu comme à moi.... je l'ai vu a ton émotion.

— Tout à l'heure, reprit-il, c'est vrai, j'ai été ému ou plutôt.... surpris. En voyant l'effet produit sur vous par ce cri involontaire échappé à Tamara.... j'ai tremblé.... parce que je comprenais qu'il y avait là une douleur pour vous deux.

— Mais cette tristesse que tu as remarquée en elle depuis quelques jours.

— Eh bien, cette tristesse est causée par Michel. Elle sait qu'il l'aime encore, qu'il part désespéré, à peine convalescent. Il y a certes là de quoi éveiller sa pitié.

— Ecoute, Frantz ; tu comprends bien, n'est-ce pas, qu'il ne peut venir à mon esprit l'idée d'une trahison.... Je serais insensé si je doutais un moment de la noblesse de son âme.... Non, je ne souffre point d'une jalousie vulgaire, mais je m'épouvante pour elle à l'idée qu'elle peut être victime d'une surprise de son cœur.

— Eh bien, non encore!.... Non, dit Frantz. Tout atteste son amour pour vous! Je le confesse, au retour de Michel j'ai été effrayé du danger qui pouvait nous menacer tous.... S'il eût été possible de l'abandonner mourant, je l'eusse conseillé, dussiez-vous garder tous deux le remords de cette cruauté.... Mais depuis un mois j'ai vu une à une se dissiper mes craintes.... Si elle avait senti fléchir sa raison ou son cœur, elle l'aurait fui....

— Oui, elle l'aurait fui, je n'en doute pas! m'écriai-je. Mais confiante en sa vertu, en sa raison, comme tu dis, si elle avait justement ainsi accompli sa perte?.... S'illusionnant sur cette affection qui depuis deux années est redevenue fraternelle, si elle s'é-s'était méprise elle-même sur ce sentiment de pitié?

— Mais songez donc, Guillaume, qu'elle le revoit plus indigne que jamais de cet amour qu'il a perdu autrefois ... qu'il revient épuisé par les excès et la débauche.

— Ah ! nature simple que tu es, tu ne sais pas à quels leurres se prennent les âmes!.... Oui, il revient plus dégradé que jamais, mais cette déchéance, ce cynisme qui la froisse, c'est le désespoir, c'est l'amour avec toutes ses flammes!.... C'est pour elle qu'il meurt.... Il n'est point un cri de souffrance de cet infortuné qui ne soit un aveu .... Elle le sait, elle le voit.... elle en gémit.... mais elle y pense malgré elle jusque dans ses rêves.... et le jour est peut-être arrivé où, sous le calme trompeur de sa conscience, elle vient de

découvrir le gouffre d'une passion ardente....

Frantz m'écoutait atterré.

— Guillaume, Guillaume, s'écria-t-il, ce que vous dites là est insensé.... La douleur vous égare.

— Oui, c'est insensé,.... et pourtant tout cela est possible.... Ne l'as-tu pas vue, tout à l'heure éperdue, à la pensée qu'il était parti.... Ne se peut-il pas que, sûre d'elle-même jusqu'à ce jour, elle ait vécu près de lui inconsciente du réveil d'un amour impossible, d'un amour autrefois méprisé? Tu dis qu'il est revenu plus déchu, mais c'est là le terrible danger!.... Une âme à sauver.... un damné à racheter de l'enfer, du vice.... quel piége pour un cœur ému de pitié!

— Ah! vous me faites frémir, dit Frantz, car je me demande ce que va devenir votre bonheur.

— Mon bonheur.... hélas! dis-je avec amertume.

— Prenez garde, Guillaume, reprit-il gravement, prenez garde que ce doute ne soit une impiété.

— Une impiété!.... Ah! crois-tu donc que je l'accuse?.... Elle, mon Dieu!.... Mais ne comprends-tu pas tout ce qu'il y a d'effrayant dans cette pensée que peut-être elle l'aimait encore....

— Non, non! dit-il avec énergie. Guillaume, vous avez fait de moi votre frère, je vous dois tout, mon âme, ma vie; si je voyais un malheur vous menacer, j'irais au-devant.... Je vous ai écouté et vous ne m'avez point convaincu. Je n'ai point comme vous fouillé les passions humaines. Dieu m'a préservé de ces orages du cœur où la raison s'obscurcit. Je ne juge qu'avec mon sens droit. Je crois en Tamara comme je crois en Jacqueline.... Après ce que nous venons de voir, j'en conviens, ce que vous me dites là est accablant de logique.... Cette subite angoisse qui l'a saisie, cette défaillance attestent un profond sentiment d'intérêt pour Michel.... Mais ne se peut-il pas aussi que cet intérêt ne soit une exagération de sollicitude fraternelle?.... Guillaume, Guillaume, vous êtes à un de ces instants où toute une vie se décide.... Tremblez qu'un manque de foi ne vous brise tous deux... Tamara a déjà pénétré votre soupçon; elle peut vous pardonner un moment d'erreur, mais il ne faut pas qu'elle vous voie souffrir d'une jalousie qui lui serait une offense.

Ebranlé par cette conviction sincère, je ne demandais qu'à me laisser gagner à sa confiance.... Je souffrais tant!....

— Ainsi tu espères encore?.... lui dis-je.

— Sur mon honneur, répliqua-t-il, plongeant dans mes yeux son franc regard, je crois qu'elle vous aime.

— Que Dieu t'entende! soupirai-je.

Et je demeurai pensif, essayant de ranimer ma croyance.

— Mais elles doivent s'étonner de notre absence, reprit-il, venez.

Je le suivis, un peu allégé de ma peine... et pourtant un pressentiment fatal me restait au cœur.

X.

Comme nous arrivions au salon, Jacqueline et Tamara y rentraient. Encore pâlie par l'émotion, elle me tendit la main et m'accueillit avec un sourire, mais un sourire si triste que des larmes me vinrent aux yeux.

— Tu vois, je suis tout à fait bien, dit-elle. Pauvre ami, je t'ai bien inquiété!

Mais il y avait dans son accent je ne sais quelle pitié mêlée à la tendresse. Je sentis que comme moi elle faisait effort pour dissimuler son trouble.

— Tiens, Frantz, aide-moi à rouler ce grand fauteuil près de la croisée, dit Jacqueline pour faire diversion à l'émoi qui régnait sur nous tous.

— A quoi bon? dit Tamara; ne vas-tu pas me traiter en malade?....

— Laisse-toi faire, reprit ma sœur; et obéis.

Mais, en dépit de cet enjouement auquel d'ordinaire nous ne savions résister, une préoccupation cruelle attestait que l'heure qui venait de s'écouler nous avait tous pliés sous une commune douleur. Tamara semblait penchée sur quelque contemplation intérieure à la fois terrible et fascinante, et je n'osais parler. Plusieurs fois je voulus essayer de secouer cette contrainte, mais je

ne trouvais pas une idée, pas un mot qui ne m'effrayât à dire.

Mollaré était entrée avec l'enfant qui jouait autour de nous, je le pris dans mes bras.

— Embrasse ta tante, lui dis-je en approchant son visage rose de la joue de Tamara.

Le baby noua ses petits bras autour de son cou. Elle le saisit avec effusion et le pressa sur son sein, comme si elle eût compris que ce baiser innocent que je lui apportais venait de mon cœur.

— Tu ne souffres plus, n'est-ce pas ? dis-je avec tendresse.

— Non, répondit-elle.

Et souriant de ce même sourire navré qui semblait s'être figé sur les lèvres pour voiler son souci, elle retomba dans sa tristesse.

Jacqueline, près du piano, laissait errer sa main distraite sur les touches. Frantz avait pris un livre et montrait les images à l'enfant.

Je me disais que mes craintes étaient folles, que cette mélancolie de Tamara était causée par sa sollicitude pour moi, qu'elle avait vu naître le soupçon et que son amour s'alarmait de ce renoncement à ma foi.... J'aurais voulu être seul pour tomber à ses pieds, pour lui demander grâce.

Je la regardais, anxieux, combattu. Sa belle tête renversée sur les coussins, par la fenêtre ouverte, elle contemplait le ciel, perdue dans ses pensées.... Quelques fauvettes privées venaient jusque sur le balcon.

Tout à coup je vis son regard s'abaisser, devenir fixe, comme devant un objet d'épouvante; sa main tressaillit dans la mienne... Je suivis ses yeux.

J'aperçus Michel à vingt pas.

Je reçus une telle commotion au cœur que je ne pus retenir un cri. Elle se tourna vers moi, effarée, surprit mon regard.

— Mon Dieu, dit-elle, mon Dieu !

— Tamara, dis-je palpitant comme elle, est-ce donc vrai ?....

— Ah ! s'écria-t-elle, sauve-moi, sauve-nous !

Et presque délirante, elle se jeta dans mes bras.

— Guillaume, qu'il parte ! ajouta-t-elle avec un accent de terreur.... qu'il parte !

Jacqueline accourut effrayée.

A ce moment la porte s'ouvrit... Michel parut.

Nous demeurâmes tous frappés de stupeur.... Puis, je ne sais quelle pensée de rage me traversa l'esprit.... Je fis un pas vers lui.... Un geste de Frantz m'arrêta.

Tout cela fut si rapide que Michel était entré jusqu'au milieu du salon avant d'avoir rien vu. Mais, étonné de notre silence, il s'arrêta soudain; d'un coup d'œil il vit notre désordre, Tamara tremblante auprès de Jacqueline....

— Qu'avez-vous donc ? dit-il inquiet de notre trouble.

Frantz eut heureusement de la présence d'esprit pour tous.

— Rien.... dit-il, l'enfant jouait monté près de la fenêtre.... Jacqueline et Tamara ont cru qu'il tombait....

Michel nous regardait immobile.

— Venez, venez, ajouta Frantz, laissons-les seules !

Et avant que Michel fût revenu de sa surprise, il l'entraîna.

A peine eurent-ils franchi le seuil, Tamara fondit en larmes.

Et, m'étreignant comme si elle eût senti les attirances d'un gouffre:

— Guillaume, Guillaume ! s'écria-t-elle dans une explosion de désespoir, je veux t'aimer ! je veux t'aimer !

....

....

Il est des coups de foudre si violents qu'ils nous enlèvent jusqu'à la notion du réel. Tout n'était plus autour de nous que désolation et ruine; notre bonheur, notre repos étaient à jamais détruits; j'assistais béant au désastre de ma vie, et je me croyais le jouet d'un rêve.

Ainsi donc c'en était fait de notre avenir ! La fatalité avait achevé son œuvre. Insensé, j'avais pu croire à l'oubli !.... Moi, qui déjà voyais blanchir mon front, moi, qui ne devais Tamara qu'à l'entraînement d'une imagination ardente, à la désillusion d'une âme éprise d'un idéal trop pur, j'avais osé braver le prestige du souvenir, et cette attraction vers la jeunesse.... et cette poésie d'un désespoir d'amour qui n'avait que la mort pour refuge.... Insensé.... insensé !....

Elle touchait encore à ses vingt ans, et je n'avais pas prévu que les flammes de la passion allaient dévorer ce cœur engourdi depuis deux années dans un calme trompeur !....

Alors je me rappelais un à un ces symptômes fatals que je n'avais pas su voir depuis un mois; ces joies, ces tristesses et ces émois qu'elle avait pris elle-même pour la tendresse d'une sœur. Imprudente et fière, elle s'était crue préservée par le sentiment du devoir si profondément gravé dans son cœur. Confiante en sa vertu, en sa noblesse, elle s'était abandonnée à cette dangereuse pitié, qui l'avait illusionnée peut-être jusqu'au jour où elle avait appris que Michel voulait nous quitter pour aller mourir loin d'elle. Alors, au déchirement de son âme, elle avait tout compris.... Je l'avais vue souffrir et trembler.... Je n'avais pas deviné qu'elle luttait contre le délire de ses sens.... et je n'avais ouvert les yeux qu'à l'heure où vaincue, épouvantée de sa faiblesse, elle s'était jetée dans mes bras en me criant: Sauve-moi ?.... sauve-nous !.... Qu'il parte !....

Qu'allions-nous devenir maintenant ?....

Par instants je me sentais agité par des transports de rage, je voulais provoquer Michel.... Et puis, je songeais que c'était folie; je songeais à Tamara, dont je briserais peut-être la vie du même coup.

La consternation régnait sur nous tous; Jacqueline n'osait quitter le chevet de Tamara.

— Laisse-moi seule près d'elle, me dit ma sœur à mi-voix... Avec moi, elle pourra donner cours à ses larmes.

— Jacqueline a raison, reprit Frantz, vous êtes trop émus tous deux en ce moment....

Je n'avais plus de volonté, je me laissais guider comme un enfant... Tamara nous vit prêts à sortir.

— Guillaume, s'écria-t-elle, où vas-tu ?

Je compris son effroi.

— Ne t'inquiète pas, répondis-je, nous allons là, dans ma chambre, pour te laisser reposer un peu.

— Guillaume, reprit-elle anxieuse, songe que je mourrais de ta mort !....

Des pleurs voilèrent mes yeux.

— Rassure-toi, dis-je, navré de sa peine... Je t'aime toujours, m i !

Attendrie, elle saisit ma main et la porta à ses lèvres.... Des sanglots nous étouffaient.

XI.

Le soir venu, j'étais seul avec Frantz. La maison semblait en deuil. Michel avait fait dire que, fatigué de sa course, il ne quitterait point sa chambre; nous ne l'avions point revu. Mollaré restait auprès de lui.

— Guillaume, me dit Frantz, il faut qu'il parte.

— Oui, répondis-je absorbé, demain matin.... je le verrai.

— Non, reprit-il vivement, laissez-moi ce soin.

— Eh ! que crains-tu ?.... dis-je amèrement.

— Je crains votre douleur.... et surtout les effets d'une irritation que vous regretteriez toujours. Il est impossible que vous le voyiez en ce moment.

— Oui, tu as raison, dis-je avec un rire de pitié; il doit m'être doublement sacré: il est mon ami et mon hôte.... Et d'ailleurs, que puis-je lui reprocher ?.... C'est moi qui l'ai amené à mon foyer.

— Ne raillez pas, Guillaume, vous souffrez trop !.... L'humanité vous commandait de le sauver; vous ne pouviez agir autrement sans perdre de votre propre estime.

— Et crois-tu maintenant qu'il ne devinera pas qu'elle l'aime... s'il ne le sait déjà ?... Il va partir; mais, égaré par la passion, s'il tentait un jour de la revoir....

— Alors, Guillaume, répondit Frantz, ce serait moi qui défendrais votre repos.

— Toi ?....

— Moi ! Ne suis-je point votre frère ?.... Un duel est impossible entre Michel et vous. Pour qu'il vous reste encore un espoir d'avenir, il ne faut pas que Tamara voie du sang à votre main....

— Tu es fou ! m'écriai-je; crois-tu donc que je te laisserais prendre ma place ?

— Nous n'en sommes pas là, interrompit Frantz avec calme. En attendant, fiez-vous en à ma prudence et à mon amitié pour aviser au plus important. Demain matin, je m'entendrai avec Schubert, et, suivant les circonstances, je parlerai à Michel.... Il avait hâte de partir; je puis avoir besoin de passer deux jours à Genève.... Je lui offrirai de saisir ce prétexte pour quitter l'Ombrée comme s'il désirait m'accompagner... Approuvez-vous ce projet ?

— Soit ! répondis-je.

Frantz ne voulut point me quitter, et nous passâmes une partie de la nuit debout. J'avais peur de la solitude. Jacqueline s'était fait dresser un lit dans la chambre de Tamara. A chaque instant, j'allais écouter à la porte. Elle reposait.

Au matin, François, mon valet de chambre, entra sans que je l'eusse sonné.

— Qu'est-ce ? lui dis-je.

— Monsieur, c'est une lettre que M. le comte a laissée pour vous.

Je regardai Frantz étonné.

— Qu'il a laissée, dites-vous ? demanda-t-il; où donc est M. le comte ?

— Monsieur, répondit François, ce matin, au point du jour, M. le comte a fait atteler le tilbury, et il est sorti avec Jim.

Il me remit la lettre.

Voici ce qu'elle contenait.

« Guillaume, vous m'avez sauvé.... Je sais tout.... et je pars. Nous sommes quittes. Adieu. »

Ce fut le dernier coup. Nous ne doutâmes point que Mollaré avait parlé; mais il eût été dangereux d'user envers elle d'une sévérité contre laquelle elle en eût sans doute appelé à Tamara. Nous n'avions aucune preuve, elle pouvait nier, et d'ailleurs comment oser formuler à cette intelligence bornée la faute dont on l'accusait ? Il fallait, avant tout, éviter de donner l'éveil à l'attention de nos gens. Le comte parti, il nous était aisé de surveiller la Géorgienne, qui certes ne se hasarderait jamais à prononcer le nom de Michel devant Tamara.

— Enfin, dit Frantz, il s'est éloigné; songeons maintenant à réparer, s'il se peut, le mal qu'il nous a fait.

— Oui, mais en s'éloignant, répondis-je en relisant la lettre, il semble me laisser une menace: « Nous sommes quittes, » dit-il. Eh bien, soit ! j'aime mieux cette situation franche entre nous.

A ce moment Schubert se fit anoncer.

Il entra, et au premier mot, il nous apprit qu'il était mandé vers nous par Michel.

— Il est chez vous ? dis-je étonné.

— Il est arrivé il y a deux heures, répliqua-t-il.

Je fis un effort pour dissimuler mon trouble.

— Et sans doute il y séjournera pendant quelque temps ? repris-je.

— Non, reprit le docteur, il est déjà parti pour Paris. Je l'ai quitté au chemin de fer.

— Seul ? demanda Frantz.

— Oh ! reprit Schubert, il n'a plus besoin de mes soins.... Il s'est produit je ne sais quel miracle.... Il est sauvé de corps aussi bien qu'il semble guéri de l'âme.

— Et c'est lui qui vous envoie ? ajoutai-je.

— Oui, dit le docteur; il s'est échappé ce matin de l'Ombrée, m'a-t-il dit, afin de vous épargner à tous l'ennui des adieux. Il m'a prié de venir au plus tôt pour vous tranquilliser.

Je compris que Michel avait voulu à la fois rassurer Tamara et justifier ce brusque départ aux yeux de Schubert.

— Mais, reprit notre vieil ami, la comtesse a été souffrante hier, m'a-t-il dit.

— Oh ! rien, je l'espère, répondis-je; un peu de fatigue, je crois.

— Est-elle levée ?

Je songeai avec amertume qu'il était nécessaire que le docteur la vît pour lui ôter du moins la peur d'un danger.

— Non, elle n'est point encore levée, dis-je aussitôt; mais vous pouvez la voir, mon ami, ne fût-ce que pour lui annoncer vous-même que vous ne tremblez plus pour Michel.

Je sortis et je fis appeler Jacqueline, qui accourut aussitôt.

— J'allais venir te chercher, me dit-elle, Tamara est inquète de ne point te voir.

— Dans un instant, répondis-je; mais il faut auparavant que tu la prépares à recevoir Schubert.

Je lui expliquai alors la mission dont s'était chargé notre vieil ami.

— Tu comprends, ajoutai-je, qu'il faut qu'elle apprenne, de la bouche même du médecin, que Michel peut sans péril supporter ce voyage.... Je ne veux pas être présent, pour lui épargner l'émoi où pourrait la jeter ma vue....

— Pauvre frère ! me dit-elle, comme tu l'aimes.... et comme tu dois souffrir !

— Ne songeons qu'à elle, va, répondis-je ému. Elle souffre plus que moi.

— Ah ! oui, je te l'assure. Pauvre Tamara !.... Ton chagrin la torture, elle ne songe qu'à te rendre le bonheur perdu.... Espère, elle a pour toi un sentiment d'affection sans bornes....

— Hélas ! dis-je, elle ne m'aime pas d'amour.... Qui sait même si elle m'a jamais aimé ?

XII.

Il est des désenchantements si cruels et si subits que l'on croit par instants s'éveiller d'un mauvais rêve; l'esprit veut douter, l'âme veut se rattacher à l'espoir.

Michel parti, par un accord tacite nous essayâmes de reprendre notre vie. Mais quelques jours s'étaient à peine écoulés, que, malgré notre volonté de dissimuler notre peine, malgré nos efforts d'abandon, l'implacable réalité nous apparut. En vain nous voulions feindre l'oubli; en vain Tamara, comme par remords et comme si elle eût résolu de violenter son cœur, exagérait sa tendresse; nous avions perdu la foi. Tourmentés d'une douleur que nous n'osions même pas consoler, comment nous dire nos pensées, comment évoquer le terrible souvenir qu'à toute heure, à tout instant, nous sentions entre nous ? Nous le devinions dans un geste, dans un mot, jusque dans le silence....

Après le premier déchirement, je m'étais recueilli. Tout me disait que notre malheur était irréparable. Parfois je sentais des flots d'amertume en mon cœur jaloux, j'essayais d'accuser Tamara, de la maudire. Egaré par le désordre de mes sens, j'en venais à lui reprocher en moi-même de ne m'avoir point menti.... de m'avoir révélé le péril.... de s'être réfugiée en moi comme dans le seul protecteur qui pût encore la sauver....

Puis la raison revenait. Je la voyais brisée par cette passion contre laquelle elle luttait avec le désespoir d'une âme loyale... Hélas ! son orgueil était vaincu, l'illusion dissipée. Elle aimait, alle avait toujours aimé Michel. Ma félicité n'avait jamais été qu'une ombre, son affection pour moi le pâle reflet d'un amour déçu. Grand Dieu ! quel avenir était le sien ?.... Enchaînée pour jamais !....

Puis encore, parfois, je voulais me reprendre à l'espérance.... Je ne vivais plus.

Un soir, nous étions seuls tous deux, huit jours s'étaient passés depuis le départ de Michel. Accoudée près de la lampe, un livre sous ses yeux, elle semblait profondément absorbée dans sa lecture; je la regardais pensif. Au bout d'un instant, je remarquai qu'elle ne tournait point les feuilles.

Je ne sais quel étrange oubli, ou quelle aberration entraîna mon esprit.

— A quoi penses-tu ? lui dis-je.

Elle tressaillit douloureusement.

— Guillaume ! murmura-t-elle rougissante.

Je compris seulement alors la portée des paroles que je venais de prononcer.

— Pardon ! pardon !.... m'écriai-je, aussi ému qu'elle en saisissant sa main.

Nous demeurâmes tout décontenancés, et dans un silence si pénible qu'il nous effraya.

— Pauvre Guillaume ! reprit-elle. Et tu t'excuses encore !....

— Tais-toi ! répondis-je.

— Non, permets-moi de parler, dit-elle vivement, puisque tu as touché à cette plaie de nos cœurs. C'est moi qui devrais tomber à tes genoux, et si je ne l'ai pas fait, c'est que j'ai craint de raviver ta peine.... j'ai craint ton mépris.

— Mon mépris !.... Tamara, que dis-tu, mon Dieu ?

— Ah ! laisse-moi t'ouvrir mon âme tandis que j'en ai le courage.... Je ne l'oserai peut-être plus. J'ai été imprudente, faible, lâche ... mais je ne veux pas que tu me croies déloyale.

— Déloyale ?.... toi !

— Ah ! mon aveuglement a été profond ! reprit-elle. Ecoute, Guillaume, je te vois

trop souffrir.... Je m'imagine alors que tu m'accuses de t'avoir menti le jour où, n'écoutant que ta pitié, confiant en ma raison, en ma tendresse.... tu cédais à ma prière.

— Non, non, interrompis-je, je ne t'accuse pas.

— Merci, Guillaume, ajouta-t-elle; j'avais besoin de ce mot de toi. Ah ! si tu savais combien je me maudis du mal que je te fais !....

Je ne sais quelle envie d'irriter ma peine me poussa.

— Ainsi, lui dis-je, tu n'espères plus ? tout est fini ?.... notre bonheur....

— Ah ! ne sonde pas ma pensée !.... s'écria-t-elle, tais-toi !

— Non, repris-je éperdu; je veux connaître l'étendue de mon désastre. Ecoute, Tamara, tu vois bien que je t'adore toujours.... tu sais que je te plains; dis-moi tout. Ce silence morne où je te vois plongée me torture.... Ainsi, tu l'aimes ?....

— Tais-toi !.... tais-toi !.... répéta-t-elle en désordre et mettant sa main sur ma bouche.

— Non, dis-je en me dégageant, je veux tout savoir. Car, vois-tu, il y a encore des instants où je doute, où j'espère.... Ces incertitudes me tuent.... Il faut que de tes lèvres j'entende l'arrêt de notre destinée...

— Guillaume, que me demandes-tu là ?

— Parle, repris-je avec véhémence! tu l'aimes n'est-ce pas !

— Guillaume, pourquoi te faire souffrir ainsi ?....

— Mais ne comprends-tu pas que je meurs ?

— Epargne-moi !.... murmura-t-elle suppliante.

Je n'écoutais plus que mon délire. Acharné à notre perte, sans pitié pour ses angoisses, je voulais lui arracher l'aveu cruel, comme si cette confirmation eût dû m'être un soulagement.

— Guillaume, dit-elle m'implorant, tu sais bien que je ne pourrais te mentir....

— Oui, je le sais, répondis-je, mais je veux connaître l'étendue de mon malheur....

— Hélas ! s'écria-t-elle brisée, laisse-moi donc l'oublier !

Et se voilant le visage de ses mains, elle éclata en sanglots.

A ce cri, à la vue de cette douleur, je m'arrêtai honteux de ma cruauté.

Il y eut un silence; je voyais des pleurs glisser entre ses doigts.

— Tamara ! balbutiai-je confus, pardonne-moi.

Je la tenais dans mes bras, et elle s'abandonnait sur mon sein comme une enfant que l'on console.

— Tu nous fais bien du mal à tous deux, murmura-t-elle.

Et sa voix gonflée de larmes était si tendre que mon cœur en tressaillit.

— Ah ! n'ajoute pas un mot, répliquai-je.

— Ecoute, dit-elle en prenant ma main, il faut que cet instant soit pour nous l'heure de la sincérité. Guillaume, je suis bien malheureuse, bien tourmentée.... mais, réponds-moi; est-ce que tu tremblerais pour... ma raison ? Est-ce que tu soupçonnerais ma faiblesse dans l'avenir ?

Elle dit ces mots avec un tel accent de fierté que je rougis.

— Non, non, je te le jure, répliquai-je, je crois en ta loyauté.

— Eh bien, à mon tour, dit-elle, je te jure que je donnerais ma vie pour te rendre le bonheur. Fais de moi ce qu'il te plaira, je t'appartiens....

— Tamara, que dis-tu ?

— Mais si tu ne veux pas que je succombe à mon désespoir, ne m'interroge jamais, ne parle jamais de cet égarement fatal.... Aie pitié de ma peine, tends-moi la main, protège-moi.... Je veux vivre, ajouta-t-elle éplorée.... Ne me ferme pas ton cœur !

XIII.

Deux mois s'étaient écoulés depuis notre désastre.

Hélas ! chaque jour devait accroître nos douleurs, chaque jour creusait entre nous l'abîme plus profond. Nous ignorions le sort de Michel, nul de nous n'osait prononcer son nom, et je devinais sous le calme affecté de Tamara les agitations et les anxiétés de son âme. Absorbé dans ma tristesse, j'épiais ses pensées sur son front. Je voyais les luttes intérieures de cette nature si noble, pour-

tant tout me devenait suspect, et je tremblais qu'elle ne s'en aperçût. J'en venais aux plus folles idées; quand elle parlait géorgien avec Mollaré, j'avais peine à me défendre d'une peur vile, comme si j'eusse pu croire qu'elle parlât de lui.

— Guillaume, me dit une fois Jacqueline, prends garde, tu deviens injuste et tu la fais souffrir.

— Et moi, répondis-je presque brutal, me crois-tu donc heureux ?....

Frantz gardait le silence, n'osait me parler d'espoir, et l'ombre de mon malheur s'étendait sur ces deux êtres qui m'étaient si chers.

Mais un événement inattendu vint bientôt me frapper.

La fille d'un de nos fermier était malade, Tamara chaque jour allait la visiter avec Jacqueline. C'étaient de vieux serviteurs de mon père. Un matin, elles allaient partir lorsque Mollaré, apportant une mante, dit quelques mots géorgiens. Tamara les eut à peine entendus, que je la vis tout à coup saisie d'un grand trouble; instinctivement elle tourna les yeux vers moi, et elle rougit en rencontrant mon regard.

— Va seul, dit-elle à Jacqueline d'une voix émue.

— Pourquoi ! répondit ma sœur; es-tu souffrante ?....

— Oui, reprit-elle, je ne sortirai pas ce matin.

Elle rendit sa mante à Mollaré. Puis, d'un geste brusque, elle la renvoya. Jacqueline n'osa insister, craignant sans doute d'attacher trop d'importance à une résolution qui n'était peut-être, après tout, qu'un caprice.

— Veux-tu que je t'accompagne ? dis-je à ma sœur.

— Quelle idée ! répondit-elle, pour aller au village....

Elle partit; je restai près de la fenêtre, la suivant des yeux. Tout nous était devenu si cruel, que j'avais peur que Tamara ne surprît l'émoi où m'avait jeté son trouble. Soudain, comme j'étais là pensif, j'aperçus Mollaré dans le parc, marchant en hâte vers un sentier qui conduisait à une porte s'ouvrant sur la montagne. Il était si rare que la Géorgienne quittât le château, même pour accompagner sa maîtresse, que je m'étonnai de la voir sortir seule ainsi. Je ne sais quel pressentiment me vint à l'esprit. Où pouvait-elle aller ? Je ne doutais point que ce ne fussent les paroles qu'elle avait prononcées qui avaient si brusquement décidé Tamara à ne point sortir.

J'appelai un jardinier qui passait; et feignant d'avoir quelques ordres à lui donner, je quittai le salon.

Une minute après, j'étais sur les pas de Mollaré.

Honteux de cet espionnage de jaloux, mais entraîné par une curiosité fatale, je me glissai sous les charmilles. Arrivée à la porte du parc, la Géorgienne se retourna comme si elle eût craint d'être aperçue. Ce mystère accrut ma méfiance. Le chemin qu'elle prenait ne conduisait à aucune habitation, si ce n'est à quelques cabanes de bûcherons, disséminées çà et là, et désertes en ce moment de l'année. Elle marchait très vite à travers les bruyères, j'avais peine à la suivre.

Enfin, après un quart d'heure, elle arriva à la lisière du bois, et je la vis bientôt entrer dans une des cabanes, ainsi que je l'avais prévu.

Enfiévré par le soupçon, je m'approchai; mes pas bruissaient sur les feuilles sèches.

Arrivé à dix pas de la hutte, je vis un homme paraître sur le seuil.

Je reconnus Michel.

Nos regards se croisèrent. Il rougit légèrement; mais, se remettant aussitôt:

— Ah ! c'est vous, dit-il froidement comme s'il se fût préparé à cette rencontre.

— Oui, c'est moi, répondis-je du même ton.

— Jésus, s'écria Mollaré tremblante, protégez-les.

Il y eut entre nous un moment de silence.

— Laissons là cette femme, dis-je à Michel.

Et lui faisant un signe, je me dirigeai vers un amas de roches isolées d'où nous pouvions voir autour de nous et nous assurer le secret.

Il me suivit sans répondre, marchant d'un pas ferme. Il ne restait plus trace de souffrance sur son visage. On eût dit que le bonheur l'avait ressuscité.

Quand nous fûmes assez loin, je me retournai vers lui.

— Je vous croyais à Paris, lui dis-je tout à coup.

— J'en suis revenu, répondit-il avec calme.

— Que venez-vous faire ici ? repris-je essayant de me maîtriser.

— Ne le devinez-vous pas ?

— Je tiens à ce que vous me le disiez, répliquai-je sèchement en le regardant dans les yeux. Je veux voir si vous aurez l'audace de m'avouer vos projets.

Il soutint un moment mon regard, comme s'il eût été prêt à répondre à mon agression. Mais soudain il changea de pensée.

—Guillaume, me dit-il, prenons garde à nos paroles. Nous sommes dans une situation où la colère nous mènerait trop loin.

— Avez-vous peur ? dis-je avec ironie, irrité de son sang-froid.

Aucun tressaillement ne se trahit sur son visage.

— Oui.... j'ai peur, répliqua-t-il d'une voix assurée.

Tout mon sang bouillonna.... Mais je fis un effort pour contenir le ressentiment trop longtemps amassé.

— Ecoutez-moi, Michel, repris-je résolu à me dominer. Oui, vous l'avez dit, c'est ici un débat étrange. Depuis le premier jour où nous nous sommes vus, tout ce que la passion peut éprouver de douleur, nous l'avons souffert l'un par l'autre....

— Nos parts n'ont point été égales, vous en conviendrez, dit-il amèrement.

— Est-ce moi qu'il en faut accuser ? m'écriai-je; ai-je agi déloyalement ?

— J'en puis du moins dire autant que vous, répondit-il fièrement.

— Non, répliquai-je, à cette heure vous ne le pouvez plus.

— Guillaume ! Guillaume ! dit-il, encore une fois, prenez garde !....

— Hé ! qu'ai-je à perdre ?.... repris-je avec véhémence. Ne comprenez-vous pas qu'il faut que nous sortions de cette situation, où nous ne serions pas seuls à souffrir ? Ne comprenez-vous pas que je défendrai jusqu'à mon dernier souffle le repos de ma femme et le mien ?.... Je ne veux accuser que la destinée ou notre aveuglement à tous de ce qui est arrivé.... J'admets que, jusqu'à ce jour, vous n'ayez point manqué à l'amitié : le hasard a tout fait. Mais votre présence en ce lieu, votre intelligence avec Mollaré démentent votre loyauté.

Il fit un geste de colère et de découragement à la fois.

— Ecoutez-moi à votre tour, Guillaume, dit-il enfin d'une voix sombre; il nous est impossible à tous deux de garder notre sang-froid dans une telle explication.... Nous ne pouvons que nous haïr.... Vous souffrez par moi, mais par vous j'ai perdu ma vie.... Vous m'avez tout pris; ma fiancée, mon avenir, mon orgueil.... J'aurais su me rendre digne d'elle et me faire pardonner.... Pourtant, je me suis résigné à voir Tamara votre femme. J'espérais, hélas ! que je serais seul à gémir, à désespérer. Pendant deux années j'ai subi des tortures inouïes, le rire aux lèvres.... m'avilissant pour accroître son dégoût et lui épargner des regrets.... Je voulais me tuer sans lui laisser de remords.... Et quand, épuisé, cherchant au moins une consolation suprême, je suis revenu pour la voir une dernière fois, je me cachais comme un voleur. Lorsque vous m'avez surpris à la villa du Lord, depuis quinze jours j'errais autour de votre château, où je pénétrais la nuit pour vivre un instant près d'elle. Nous avons souffert l'un par l'autre, dites-vous.... Oh ! oui, pendant ces quelques nuits désolées je l'ai ressenti....

— Tout ce que vous pouviez attendre de mon amitié, je l'ai fait, dis-je vivement. Je vous ai sauvé.... A cette heure, je ne vois plus en vous qu'un ennemi. Nous nous heurtons contre une destinée implacable.... Tamara est ma femme....

— Eh ! l'ai-je donc oublié ?.... Tenez, Guillaume, nous savons tous deux à quels délires la passion peut nous entraîner... Il fut un jour où nous jurions de nous immoler à son bonheur. J'y suis encore résolu, je vous le jure ; mais ménagez ma raison... car par instants la force m'abandonne....

— Et que feriez-vous donc alors ? dis-je avec une agressive ironie.

— Ce que je ferais ? s'écria-t-il avec un mouvement emporté..... Mais, insensé, vous savez bien qu'elle m'aime !....

— Malheureux!.... m'écriai-je à ce mot. Et je m'élançai vers lui, menaçant.

— Elle m'aime, répéta-t-il le front empourpré d'orgueil.

Aveuglé par la rage, je perdis le sens.

— Lâche !.... dis-je presque hors de moi.

Il fit un geste terrible. Nous étions face à face, la haine dans les yeux.

Mais tout à coup Michel se contint, et d'une voix saccadée :

— Allons, dit-il, nous sommes fous tous deux.... Nous oublions qu'elle est entre nous.

A ce mot, je me sentis pâlir.... Dans ce violent conflit de nos passions jalouses, c'était Tamara que nous allions briser.

Je demeurai un instant ébloui; mille pensées cruelles se pressaient dans mon cerveau. Il était si étrange qu'une pareille explication pût avoir lieu!

— Finissons, dis-je enfin. Quel que soit le passé entre nous, j'ai à cette heure des droits que vous ne pouvez du moins discuter, un devoir à remplir que nul ne peut me contester: celui de protéger ma femme, de sauvegarder sa dignité. Votre présence peut troubler son repos.... Vos intelligences secrètes avec cette Mollaré sont une insulte envers elle.

— Une insulte ?

— Quel peut être votre but ?.... repris-je, sinon de l'informer que vous êtes ici, sinon de la revoir ?.... Or, comme il ne me convient pas qu'elle vous trouve sur ses pas, je viens à vous, et je vous avertis....

— Ah ! n'ajoutez pas un mot, dit-il avec amertume. Eh bien, oui, je voulais la revoir....

— Vous osez l'avouer ?

— Je l'avoue, reprit-il fièrement, parce que jamais, en ma pensée, je ne l'ai offensée d'un espoir; parce que je sais la noblesse de son âme, et que je sais condamné.... J'ai voulu la revoir, parce que j'ai perdu la raison en songeant à sa peine. Dévoré d'inquiétudes, je suis accouru.... Pourquoi?... je l'ignore. Je savais que je venais chercher une douleur; mais je tremblais qu'elle ne souffrît pour moi et par moi. Je voulais qu'elle sût que je lui dévouais mon âme, ma vie, que j'étais prêt à lui obéir, dût-elle m'ordonner un éternel exil....

— Et vous avez cru, m'écriai-je, que je ne me mettrais pas entre elle et vous ?

— Oh ! j'avais prévu vos outrages.... dit-il avec un inexprimable sourire. Mais je porte en moi une pensée qui me garde... Guillaume, nous nous sommes bien fait du mal tous deux; mais l'heure n'est pas encore venue où l'un de nous peut prendre la vie de l'autre.... Comme vous arriviez ici j'allais partir, Mollaré m'en apportait l'ordre.

— Tamara sait que vous êtes ici ?

— Depuis hier. Je pars sans qu'elle m'ait revu.

Chacune de ses paroles m'entrait au cœur et me déchirait; mais une telle résignation rendait toute menace vaine.

— Et vous m'engagez votre honneur de ne point chercher à la revoir.

— Je puis vous l'engager, dit-il froidement, puisqu'elle me le défend.

XIV.

Je revins à l'Ombrée en proie à une surexcitation effrayante. Je me sentais perdu, je venais d'éprouver mon impuissance devant ce banni de l'amour que j'enviais. Aux éloquences de cette passion à la fois si humble et si hautaine, je n'avais pu opposer qu'une rage insensée. « Elle m'aime, avait-il dit, » et je n'avais pu répondre qu'un mot: « Elle m'appartient. » Eh quoi ! était-ce donc là que j'en étais venu ?.... Elle l'aimait!.... de notre hymen il ne me restait plus que le droit brutal de la garder comme une esclave.... Et lui, l'orgueil au front, subissait mes outrages, il possédait son âme, il possédait son cœur.... Et je ne pouvais pas même me venger ! Au premier mot d'elle il s'exilait, plus fier dans son abnégation que moi dans ma violence.

Aigri par mon âpre douleur, j'essayais d'accuser Tamara.... Mais, hélas ! le reproche m'était-il permis, à moi qui, sachant ses combats, ses alarmes, avais égaré son imagination, ses sens, sa raison ; à moi qui profitant d'une déception cruelle, l'avais presque prise au piége de la pitié? Insensé! j'avais dérobé cette âme enivrée de jeu-

nesse, d'amour, de rêves, et j'avais pu croire que je leurrerais toujours ce cœur plein d'un autre souvenir ; que j'éteindrais ces flammes, ces aspirations divines et ces ardeurs de vingt ans!.... Rivée à sa chaîne, elle expiait ma folie.... Grand Dieu ! toute une vie de désespoirs et de regrets.... et elle ne me maudissait pas!

Comme j'arrivais au chemin qui longe le parc, je vis tout à coup Frantz accourir vers moi d'un air agité.

— Ah ! c'est vous, Guillaume ! Dieu soit loué ! me dit-il d'une voix haletante.

— Qu'as-tu donc? répondis-je, étonné de l'émotion qui se trahissait sur son visage.

— Enfin, vous êtes sauf, ajouta-t-il. Pourquoi ne m'avez-vous point emmené ?.... Mais venez, Tamara est dans une horrible inquiétude.

— Mais je ne te comprends pas. Explique-toi.

— N'avez-vous pas eu une recontre avec Michel?

— Tamara sait que je l'ai vu? m'écriai-je.

— Oui, reprit-il, Mollaré est rentrée tout en pleurs, disant que vous alliez vous battre avec lui....

En quelques minutes nous atteignîmes le château, furieux contre la Géorgienne que j'avais oubliée.

Je trouvai Tamara dans un inexprimable désordre. En me voyant, elle me saisit dans ses bras avec un transport presque frénétique.

— Guillaume! s'écria-t-elle, te voilà ! Ah! Dieu a entendu ma prière....

Et, pâle, convulsive, elle s'attachait à moi comme si elle eût désespéré de ma vie.

A cet élan de tendresse où je devinais les tortures du remords, mon cœur tressaillit d'une triste joie.

— Rassure-toi, lui dis-je, on t'a trompée.... Je n'ai couru aucun péril.

Elle ne put me répondre, mais ses yeux, fixés sur les miens, m'interrogeaient avec une expression navrante; j'y lisais les mortelles angoisses de sa pauvre âme combattue.... J'eus pitié de cette immense douleur et, faisant un effort de courage :

— Il vit, je te le jure, murmurai-je à son oreille.

A ce mot, des larmes jaillirent de ses yeux, elle cacha son visage dans mon sein.

— Ah ! tu m'accables, dit-elle au milieu de ses sanglots.

— Calme-toi, répondis-je en l'implorant, tes pleurs me font mal.

Je la sentis frémir; elle leva vers moi son beau front languissant:

— Et c'est toi qui me consoles! dit-elle... Ah! je voudrais mourir.

— Tamara, que dis-tu ?.... Ne sais-tu pas que je t'aime toujours?

Quand nous eûmes recouvré un peu de calme, je songeai qu'il fallait à tout prix prévenir le retour de telles émotions.

— Tamara, lui dis-je, j'ai peur que Mollaré ne soit souvent pour toi une cause de chagrin.

— Oh ! rassure-toi, répondit-elle, car elle sait que je ne lui pardonnerais pas de prononcer.... un nom que je ne dois pas entendre. Cette fois pourtant elle n'est coupable que d'une obéissance aveugle, et c'est pour moi que je te demanderai grâce.

— Toi !.... me demander grâce ?...: Crois-tu que je t'aie soupçonnée?

— Non, répliqua-t-elle dignement, je le sais. Mais je t'ai exposé à un tourment en me cachant de toi, et je te dois compte de ma faute. Je n'ai agi ainsi que par crainte de t'affliger. Tiens, ajouta-t-elle, lis. Et d'une main tremblante elle me présenta un papier.

Je lus ces quelques lignes :

« Tamara, je sais que vous souffrez par moi ; ma vie vous appartient, voulez-vous que je vive ou que je meure ? J'attends un mot de votre bouche, et quoi que vous ordonniez, j'obéirai en vous bénissant.

» MICHEL. »

Je restai accablé, n'osant regarder Tamara.

Elle continua d'une voix altérée:

— Hier, Mollaré m'apporta ce mot.... Je m'étais attendue à cette épreuve.... Il me fallait le courage de la subir une fois pour pouvoir assurer mon repos et.... *lui* ôter tout espoir à jamais. Le sachant près

de nous, je tremblais qu'il ne se trouvât sur tes pas. Je lus sa lettre.

— Et tu lui répondis ? demandai-je anxieux.

— Non, reprit-elle avec calme, je ne le devais pas. Je chargeai Mollaré d'aller lui dire que la comtesse de Chandor exigeait qu'il partît sans chercher à la revoir.... Je savais qu'il obéirait....

Elle s'arrêta comme pour reprendre la force d'achever, puis continua d'une voix altérée:

— Ce matin, au moment de sortir avec Jacqueline, je croyais que Mollaré avait accompli mon ordre, lorsqu'elle m'apprit qu'elle ne m'avait point encore obéi. Je la réprimandai sévèrement et je restai.... Je t'ai tout dit.

Je l'écoutais silencieux, atterré de cet étrange entretien.

— Guillaume, ajouta-t-elle rougissante, me pardonnes-tu?

Je ne pus répondre; des larmes m'étouffaient.

XV.

Les jours s'écoulèrent, le calme revint ; mais ce fut le calme morne et glacé des muets désespoirs.

Après de tels déchirements il n'est plus de retour. C'en était fait de notre bonheur, de notre avenir, et pourtant il nous fallait supporter ce fardeau d'infortunes ou mourir. En vain nous voulions adoucir notre peine, nous consoler.... Nous portions au cœur une blessure à laquelle nous n'osions toucher. Nous nous regardions souffrir et nous ressentions deux fois nos douleurs.

Un jour je m'aperçus avec effroi que, peu à peu, nous en étions venus à nous isoler l'un de l'autre pendant une partie de la journée, comme si nous eussions compris que la vue de notre commune misère avivait notre chagrin. Mais, dans notre double solitude, le terrible souvenir planait encore sur nous.

Ma vie était un supplice, et je torturais Tamara. Près d'elle, malgré moi, à tout instant je scrutais ses pensées, ses tristesses; j'avais peur de son silence. Un jour je vis des larmes dans ses yeux.... Je m'enfuis pour ne point laisser éclater ma jalousie... Hélas! jaloux de ses larmes!.... Parfois, éperdu de douleur, je voulais oublier; alors je l'accablais de caresses délirantes, je lui demandais pardon de mes doutes, à ses genoux, comme si j'eusse été coupable de l'accuser. Tremblante et résignée, elle répondait à mes transports.... puis, dans mes bras, sous mes étreintes, je la sentais glacée.... J'étais saisi d'horreur....

J'en vins à rougir de ne pas la prendre en pitié.

L'été s'écoula, puis l'automne, et de notre union il ne restait plus rien. Notre destinée était accomplie. Languissante et pâle, Tamara subissait son martyre. Froide, austère, soumise à son joug comme si son âme fière eût voulu triompher du souvenir, on eût dit la statue du désespoir, et je vivais près d'elle le cœur plein d'orages.

Vers la fin de l'automne, la princesse arriva de Pétersbourg pour passer l'hiver avec nous. Depuis près de six mois que le malheur s'était abattu sur nos têtes, nul de nous n'avait osé lui révéler le douloureux secret. Ellle avait su que nous avions recueilli Michel, que nous l'avions sauvé, puis qu'il était reparti, et rien de plus.

Son arrivée, autrefois attendue comme une fête, nous plongea tous dans une inexprimable gêne. Par un accord tacite, nous réussîmes presque à la tromper pour un jour ; mais il était impossible de cacher longtemps notre détresse à cette affection quasi-maternelle.

Le lendemain, elle avait deviné le changement de nos âmes. Le soir, comme Frantz et ma sœur se retiraient, la princesse ne se leva point, et nous pria, Tamara et moi, de demeurer près d'elle. Dès que nous fûmes seuls, la princesse nous observa un moment en silence.

— Mais que vois-je donc, enfants? dit-elle enfin, depuis mon arrivée, je ne vous reconnais plus.... Bien sûr il s'est passé quelque chose entre vous.

Tamara me jeta un regard éperdu.

— J'ai été un peu malade depuis deux ou trois mois répondis-je vivement, essayant un sourire. Tamara s'est inquiétée.... peut-être y a-t-elle perdu un peu de son enjouement....

— Comment, reprit la princesse étonnée, vous auriez été si mal sans m'en écrire un mot ?

— A quoi bon alarmer votre sollicitude?

— Bah ! à d'autres, dit-elle ; je ne suis pas née d'hier, et vous ne m'en conterez pas....

Tamara était au supplice ; je la vis rougir.

— Mais je vous assure, chère tante.... murmura-t-elle.

— Chère nièce, interrompit la princesse, je vous connais trop tous deux et je suis trop experte en brouilles conjugales pour ne point deviner qu'il y a entre vous quelque querelle d'amoureux.... C'est clair comme le jour.

— Non, non, Guillaume m'est toujours cher, je vous le jure ! s'écria Tamara.

A ce mot, la princesse tourna les yeux vers moi, comme si cette protestation de Tamara eût suffi à lui révéler notre malheur. Je lui fis un geste furtif; elle me comprit.

— Eh bien, chers amis, je suis très heureuse de m'être trompée, voilà tout, reprit-elle avec cette aisance qui ne l'abandonnait jamais.

Et, baisant au front Tamara, elle se leva et prit mon bras pour gagner son appartement.

— Mon Dieu, qu'est-il arrivé ? me dit-elle à mi-voix. Dès que Tamara sera rentrée, venez vite, je vous attends.

Un quart d'heure plus tard j'entrais chez la princesse, qui m'attendait impatiente.

— Parlez vite, mon cher Guillaume, me dit-elle; que se passe-t-il donc ici ?.... J'ai compris tout à l'heure qu'il y a un mystère que vous craignez de me dévoiler devant Tamara.... Je suis la confidente forcée de vos ennuis à tous deux.

— Oui, vous êtes presque sa mère; il faut que vous sachiez tout, car, depuis hier, je tremble à chaque instant de vous entendre prononcer un nom.... qu'on ne prononce plus ici.

— Que dites-vous là ? s'écria la princesse. Vite, vite, contez-moi cette affaire.

— N'avez-vous rien appris de Michel ? lui demandai-je en m'asseyant près d'elle.

— Il m'écrit souvent. Une lettre de lui m'est arrivée il y a huit jours. Mais à quel propos cette question?.... Est-ce que Michel serait la cause de cette froideur qui m'a si fort surprise entre Tamara et vous?

— Oui, répondis-je.

— Et c'est son nom qu'il ne faut plus prononcer?

— C'est son nom.

La princesse demeura un instant pensive.

— Oh ! c'est plus grave que je ne croyais d'abord, reprit-elle. Mais, mon cher ami, vous vous abusez peut-être, ajouta-t-elle après un instant. Vous autres hommes, vous écoutez si aisément vos susceptibilités jalouses !

Je lui confiai alors les douloureux incidents des six mois si tristement écoulés, mon explication avec Michel, les tourments de Tamara.

Quand j'eus achevé:

— La pauvre enfant ! dit la princesse. Il n'en faut plus douter, elle l'a toujours aimé même alors qu'elle se croyait heureuse près de vous. Et ce sentiment fraternel que je trouvais un peu bien exalté quand elle me parlait de lui, cachait encore un attachement plus tendre. Guillaume, nous avons tous été bien aveugles ou bien imprudents de croire qu'un froissement d'orgueil avait suffi à éteindre cet amour.... Mais vous aviez tous deux la cervelle à l'envers.... Vous vouliez vous marier.... Allez donc empêcher de tels coups de tête !.... Et puis, qui diantre aussi va imaginer de pareilles circonstances?.... Ça ne se voit que dans les histoires anciennes.... Une enfant que j'ai élevée !.... Mais enfin, mon ami, c'est du pur romanesque ces choses-là!.... Ça ne peut pas durer !

— Hélas ! soupirai-je, je n'espère plus.

— C'est extravagant ! reprit la princesse. Et comprend-on encore qu'elle vous dise tout.... et qu'elle le fasse partir.... quand il était si simple de ne rien vous laisser voir....

— Que dites-vous ? m'écriai-je ; elle, me tromper?

— Eh ! nous savons bien qu'elle en est incapable, la pauvre enfant!.... Mais la belle avance que ces loyautés-là !.... Avec un

peu de dissimulation, une autre femme s'en serait tirée sans troubler son ménage.... Bon, bon, je sais bien que vous n'entendrez pas raison là-dessus, vous êtes encore un amoureux poète, vous.... Le grand mal, quand elle vous aurait caché des rêveries platoniques!.... Enfin, ce qui est fait est fait.... A cette heure, il faut tâcher de la consoler, de la distraire.... Demain j'appellerai ses confidences, et nous serons bien malheureux si nous ne parvenons pas à la guérir. Michel est loin.... Fût-il près, d'ailleurs, elle est femme à le fuir, la pauvre enfant.... Des chagrins d'amour.... nous avons tous passé par là.... Cela m'est arrivé plus d'une fois....

Le lendemain la bonne princesse eut un grave entretien avec Tamara, mais une semaine ne s'était point écoulée qu'elle n'espérait plus.

XVI

Il est des désastres que rien ne répare.

Jour à jour, notre situation s'aggravait. Le moment arriva où, de notre mariage, il ne resta plus rien qu'une communauté de peines. Sous le même toit, nous étions séparés. Dévoré par un amour acharné, je vivais près de Tamara comme un frère. Je voyais ses traits s'altérer, son visage pâlir. Vaincue par la douleur, elle ne combattait plus et, impassible, résignée, semblait s'abandonner à la fatalité comme une proie.

Ma vie était un supplice; et je l'adorais toujours.

L'hiver arriva, avec ses longues veillées. J'eus peur de la solitude et du silence. Je laissai Jacqueline et Frantz à l'Ombrée. Nous partîmes avec la princesse pour Paris. Là, du moins, le bruit et le monde nous arracheraient par instants au souvenir.

J'ouvris ma maison, je donnai des bals, des fêtes, afin de forcer Tamara à sortir de cette mélancolie sombre qui nous navrait. Le front paré de fleurs, le sourire aux lèvres, elle se jetait au sein de ce tourbillon de plaisirs comme si elle eût espéré s'y briser; puis, rentrée dans notre isolement, elle laissait tomber son masque, et je la retrouvais plus accablée. Face à face avec ce morne désespoir, j'en venais à rêver de rappeler Michel pour la sauver.... Je me sentais devenir fou.

— Pauvre Guillaume ! me dit-elle un jour, qu'ai-je fait de ta vie?...Il y a des instants où je voudrais mourir. Peut-être alors souffrirais-tu moins.

A ce mot, je ressentis une cruelle épouvante.

— Ah! vis ! m'écriai-je, vis! quitte-moi et laisse-moi gémir seul.

— Te quitter ?.... exclama-t-elle, comme si cette parole l'eût atteinte au cœur. Te quitter !.... Ingrate et lâche, te tuer en m'avilissant !

De telles émotions nous déchiraient tous deux.

La princesse désespérait ; elle était en correspondance avec Michel, je le savais, mais Tamara l'avait suppliée de ne jamais évoquer son nom.

— La malheureuse enfant, me dit-elle un soir, elle se martyrise. Un de ces jours elle va s'en aller d'une maladie de langueur et de vertu....

A cette idée qu'elle pouvait mourir, mourir par moi, j'eus horreur de mon égoïsme d'amour et de ma lâcheté. Eh quoi ! elle avait vingt et un ans, devant elle tout un avenir de bonheur, et je la tenais palpitante, enchaînée, sans pitié pour ses larmes. J'étais son geôlier, son bourreau, moi qui touchais presque au déclin de mes jours ! Moi qui lui devais les heures rayonnantes de ma vie ! Que pouvais-je désormais espérer ? N'étions-nous pas séparés par un abîme profond ?.... Etais-je donc encore son époux, moi qui n'osais même plus toucher sa main de mes lèvres? ... Grand Dieu ! se dire à tout instant qu'elle pourrait revivre, refleurir à l'espérance, à l'amour, et la voir languir, impitoyable témoin de ses douleurs!.... Et ployée sous ce joug qui l'accablait, pauvre enfant, elle ne me maudissait pas!

Combattu, délirant, je songeais déjà à la délivrer par ma mort quand, par une inspiration du ciel, je réfléchis que je pouvais l'affranchir sans lui laisser le remords....

Par un hasard étrange, cette pensée ne m'était jamais venue.... Mais je ne l'eus pas plutôt conçue qu'elle m'épouvanta mille

fois plus qu'un suicide.... Et pourtant c'était son salut....

Pendant près de huit jours je luttai.

Une dernière torture décida enfin notre destinée.

— Un soir, nous étions à l'Opéra. La princesse, un peu souffrante, n'avait pu nous accompagner. Deux actes, je crois, étaient joués et l'on allait commencer le troisième, quand tout à coup, Tamara assise, rêveuse auprès de moi, saisit ma main comme si quelque effroi subit l'eût frappée.

— Qu'as-tu ? lui dis-je inquiet.

— Rien, rien, répondit elle vivement, une palpitation qui m'a surprise au cœur...

En dépit de son sourire résigné, je devinai qu'une poignante émotion l'étreignait... Mais je n'osais l'interroger.

— Veux-tu rentrer ? lui demandai-je doucement.

— Oui, oui, répliqua-t-elle, partons.

Et, se levant à la hâte sans prendre le temps de couvrir ses épaules, elle m'entraînait, quand, par je ne sais quelle attirance magnétique et fatale, mon regard tomba sur une loge de baignoire qui faisait face à la nôtre et au fond de laquelle j'entrevis une figure pâle et deux yeux fixés sur nous.

Je ne pus distinguer les traits de cet homme, mais d'instinct je reconnus Michel.

Je réussis à cacher mon trouble à Tamara, et prenant son bras, la soutenant presque chancelante, je gagnai notre voiture.

— Vite à l'hôtel ! criai-je au cocher.

— Ne crains rien, me dit-elle, voyant mon agitation.

— Mais, à mon côté, je la sentais tremblante.

Un quart d'heure après, j'étais près d'elle dans sa chambre.

— Pleure, lui dis-je tendrement, l'effort que tu fais pour te contraindre te brise.

— Ah ! murmura-t-elle amèrement, m'as-tu donc devinée ?

— Oui, répondis-je.... Il était là, je l'ai vu.

— Tu l'as vu ?

— Oui. Et c'est de lui que je veux te parler.

— Guillaume, mon Dieu ! que dis-tu ? Aie pitié de moi.... aie pitié de nous !

— Ah ! c'est parce que j'ai pitié de toi que je veux te consoler enfin.... te rendre à l'espoir.

— A l'espoir.... s'écria-t-elle.

Et elle me regardait éperdue.

— Oui, à l'espoir, repris-je avec calme. Tamara, tu me disais, il y a quelques jours, que tu mourrais avec joie pour assurer mon bonheur.

— Oh ! je te le jure, avec joie ! répondit-elle.

— Eh bien, écoute : à cette heure, nous sommes dans un naufrage.... un de nous peut être sauvé.

— Tu veux te tuer ? dit-elle tout à coup en plongeant ses yeux dans les miens.

— Non ! car tu t'accuserais de ma mort, je le sais.

— Oh ! tu veux te dévouer, t'immoler, je le sens, reprit-elle exaltée. Guillaume tu m'épouvantes.... Songe que je te maudirais....

— Mais s'il est un moyen de m'affranchir des tortures que tu me vois endurer, si c'est pour moi que je t'implore ?.... Si c'est de toi enfin que dépend notre repos, notre vie ?

— Guillaume, prends garde pour ma raison.... je ne te comprends pas.

— Réponds, réponds, dis-je avec tendresse: te dévouerais-tu, toi ?

— Tu me le demandes ?... répliqua-t-elle en jetant ses bras à mon cou.

— Eh bien, écoute: par une circonstance que nous n'avons point prévue, tu peux redevenir libre, heureuse, aimée.

— Libre, moi ?.... Guillaume, je te l'assure, tu me fais peur.

— Tamara, ajoutai-je en prenant sa main, nous nous sommes mariés à Genève.... nous pouvons user de la loi du divorce....

A ce mot inattendu Tamara jeta un cri... un cri qui me retentira toujours au cœur.

— Nous séparer !.... dit-elle.

Il y eut dans son accent une si terrible angoisse, que je crus qu'elle allait défaillir.

— Tamara, murmurai-je, c'est le bonheur que je t'offre.

— Le bonheur !.... s'écria-t-elle avec un geste d'indignation. Le bonheur !.... Eh quoi ! as-tu pour moi ce mépris ?.... Je me sauverais au prix de ton désespoir.... Je t'abandonnerais sans pitié après avoir dé-

solé ta vie?.... Je m'en irais loin de toi, te laissant terrassé, anéanti, en proie aux déchirements de ton amour trahi?....

— Non, non, dis-je, je ne souffrirais pas si je te voyais heureuse....

— Tu ne souffrirais pas?.... Tu ne m'aimes donc plus!

Je sentais mon courage faiblir, je me détournai pour lui dérober des pleurs qui voilaient mes yeux.

— Guillaume, Guillaume! s'écria-t-elle, je vois tes larmes....

Et, presque farouche de douleur, elle me saisit, pressant ma tête sur son sein, couvrant mon front de baisers.

Je me dégageai éperdu.

— Ah! tu vois bien, dit-elle, que tu m'aimes encore.... et que tu maudirais mon ingratitude!

Délirants tous deux, nous restâmes un moment embrassés.

— Tamara, repris-je exalté, eh bien, oui, je t'aime encore. Mais sur cet amour, je te jure, je ne puis plus avoir qu'une pensée: ton repos, ton bonheur.... Hélas! pauvre enfant, tu commences la vie, tu touches encore à tes vingt ans, et tu veux t'immoler?.... A quoi, dis, veux-tu sacrifier la jeunesse et la foi qui rayonnent dans ton âme: est-ce au pâle souvenir d'une félicité perdue?.... Me crois-tu donc heureux quand je te vois combattue, torturée par l'incessante pensée qui te dévore?... Ah! devant toi, tout un avenir de joies, de rêves et d'espérances.... et tu veux que je te tienne gémissante, enchaînée à ma misère.... quand je peux te sauver?....

— Guillaume.... mon.... dit-elle éperdue, ma religion me le défend!.... Je serais une ingrate....

— Mais ne m'as-tu pas donné toute une vie nouvelle. Ingrate... toi, grand Dieu!... toi, à qui j'ai dû ce que j'ai de meilleur en moi.

— Non, non, s'écria-t-elle, je serais lâche, je me mépriserais!

....

....

XVII.

Quand, après cette lutte, où j'avais épuisé toutes les énergies de mon être, je me retrouvai seul, il me sembla que le vide s'était déjà fait autour de moi.... J'étais épouvanté, j'avais prononcé le mot fatal, après lequel il n'était plus de retour. En vain, dans la noblesse de son âme, Tamara s'était indignée.... Elle allait être désormais la proie de cette terrible idée « le divorce. » Elle aimait.... et l'idée vaincrait jour à jour ses répugnances, ses scrupules, ses révoltes. Certes, je ne l'ignorais point, il me faudrait violenter ce sentiment pudique qui l'attachait encore à moi, mais notre destinée était désormais dans mes mains.

Dans les austères délibérations auxquelles je m'étais soumis depuis que j'avais conçu cette pensée, j'avais interrogé ma raison, et ma raison m'avait répondu que le divorce était un droit légitime et sacré, qui n'offensait ni ma conscience ni ma foi. Mon devoir était de sauver Tamara, je n'étais plus son époux, je devais la protéger comme un ami.

Alors, avant de briser le dernier lien, je songeai à son avenir.

Je décidai d'aller trouver Michel et d'avoir avec lui un entretien suprême.

Le lendemain, dès que la princesse fut levée, je la fis prier de me recevoir. Elle me fit aussitôt appeler.

— Qu'est-il arrivé? s'écria-t-elle inquiète en me voyant.

— Rien qui puisse vous alarmer, lui dis-je, rassurez-vous.

— Mais vous êtes pâle comme un mort.

— J'ai beaucoup souffert d'une résolution grave que je viens vous révéler.

— Parlez vite, mon cher Guillaume, vous m'effrayez.

Je lui confiai alors mes douloureuses émotions de la veille, la rencontre de Michel à l'Opéra et le suprême débat qui l'avait suivie.

— Mon Dieu! que m'apprenez-vous là? dit la princesse. Un divorce!

— N'est-ce point le seul moyen de salut qui nous reste?

— Je vous avoue que cet extrême recours me jette dans un tel désarroi, reprit-elle

toute troublée, que je ne sais vraiment que penser.... Un divorce! un divorce.... Cette idée ne m'était jamais venue à l'esprit.... elle me froisse.... et pourtant je sens que, comme vous le dites, c'est peut-être là l'unique parti qui vous reste. Mais Tamara y consentira-t-elle jamais ?....

— Hélas, dis-je, elle aime!

— Oui, je sais bien, l'amour dans une tête de femme c'est un fameux avocat.... Mais toute cette affaire va produire un horrible tapage... Que ne va-t-on pas imaginer ?...

— Nous sommes, grâce au ciel, assez dignes de l'estime du monde pour échapper à la calomnie.... D'ailleurs ne voyez-vous pas qu'elle mourrait de sa peine ?

— Ah ! la pauvre enfant.... à qui le dites-vous ?.... elle m'afflige. Je ne m'y reconnais plus dans ses sentiments héroïques. A son âge, je vous aurais fort bien accommodé tout cela sans désoler personne, ni mon mari... ni mon amant surtout... Enfin, je conçois que vous l'aimez assez pour lui faire un si grand sacrifice.... Pourtant, mon ami, que deviendriez-vous, si elle cédait ?...

— Ah ! ne songeons qu'à lui rendre la vie, m'écrai-je; qu'importe mon avenir ?

— Poète, poète, dit la princesse en secouant la tête, vous êtes capable de toutes les folies sublimes !

— Vous l'avez dit; je l'aime, repris-je tristement; ma force de dévouement est dans ce mot.

Elle prit ma main et la serra avec tendresse.

— Seulement, ajoutai-je, avant de me résoudre à causer à Tamara l'émotion d'une dernière lutte, j'ai décidé de voir Michel. Vous savez sans doute où je puis le trouver....

— Voir Michel.... vous, Guillaume ?.... s'écria-t-elle.

— Oh ! ne craignez rien, dis-je avec calme, il m'est sacré. Mais il faut que j'aie avec lui un entretien.... Je veux sauvegarder la dignité de Tamara.

— Guillaume, reprit la princesse atterrée, votre abnégation m'effraye.... Je me demande si elle ne regrettera pas un tel amour.

— Hélas ! soupirai-je, elle a vingt et un ans.... Et déjà mes cheveux blanchissent.

....

....

Michel était depuis un mois à l'hôtel Meurice.

Une heure plus tard j'étais chez lui. Le valet de chambre, qui me connaissait, m'introduisit dans un salon, disant qu'il allait avertir son maître.

J'avais amassé tout mon courage pour cette dernière épreuve; pourtant je m'aperçus qu'un léger tremblement, que je ne pouvais vaincre, agitait ma main. Une horrible émotion m'étreignait.

Au bout de quelques instants, une porte s'ouvrit, Michel parut.

Il s'avança me faisant un froid salut, et me désigna un fauteuil.

— Je vous attendais, dit-il.

— Vous m'attendiez ?..... répondis-je étonné.

— N'ai-je point compris hier que vous m'aviez vu ?

Ces quelques mots furent prononcés d'un ton si bref et si décidé qu'ils ressemblaient presque à une agression.

— En effet, repris-je un peu acerbe malgré moi, j'avais votre parole que vous ne chercheriez pas à la revoir.

— Oh ! trêve aux reproches, dit-il, nous n'en sommes plus à heure de la raison ou des grands sentiments.... Je ne sais plus ce qu'est une parole, ce qu'est un serment... J'ai perdu le sens de ces mots-là. Ne venez plus m'invoquer vos droits. — Parlons nettement: Tamara m'aime, elle souffre par vous.... Vous me haïssez comme je vous hais.... Cela dit, épargnons-nous une explication inutile.

Je dois l'avouer, résolu à mon sacrifice, j'avais si peu prévu une provocation de Michel que je faillis m'oublier.

— Il fut pourtant des jours, répondis-je avec une ironie amère, où vous me trouviez un grand cœur.... Le jour où je vous arrêtais ivre sur la route de Morey.... le jour où refusant Tamara, je voulais vous rappeler près d'elle....

— Oui, vous avez été généreux, s'écria-t-il, je le sais, puisque je vous dois jusqu'à la vie. Mais que me font aujourd'hui ingratitude et parjure ! Je n'ai plus qu'une pensée : » Elle m'aime, et vous êtes entre elle

et moi.... Pour la délivrer, je me sens capable d'une folie, d'un crime.... » Si vous n'étiez point venu, par Dieu, je crois que j'aurais été à vous.

— Avouez que c'eût été là du moins une démarche étrange....

Mon sang-froid apparent l'irritait. Il fit un geste irrité.

— Tenez, Guillaume, reprit-il, je vous l'ai dit: je suis fou; ménagez-moi, car, je vous le jure....

— Oh ! abrégeons, répliquai-je. Il ne peut y avoir entre nous deux ni explication ni débats.... Je viens vous dire ma volonté.

— Votre volonté !.... exclama-t-il avec violence.

— Ma volonté !.... repris-je, épargnez-vous donc la menace ou l'insulte.... Vous regretteriez d'y avoir cédé.

Au ton d'autorité dont je prononçai ces mots, il comprit que j'étais mû par un sentiment supérieur à son aveugle colère.

— Que voulez-vous de moi ? dit-il étonné.

— Que vous retourniez à Pétersbourg, que vous ne quittiez ni votre service, ni la cour pendant une année.

— Sur ma foi, reprit-il avec un rire de sarcasme, je vous admire. Vous laisser jouir en paix..... quand je peux vous tuer ?.... La quitter ?.... Mais quand elle me le demanderait à genoux....

— Taisez-vous, malheureux ! m'écriai-je, vous allez blasphémer et vous rendre indigne d'elle.

— Indigne d'elle !.... répéta-t-il étonné. Que signifie ?....

— Cela signifie que dans un an nous aurons divorcé.... qu'elle sera libre....

A ce mot, il me regarda effaré.

— Libre ! balbutia-t-il, comme s'il eût douté de sa raison.

— Cela signifie, ajoutai-je, que, ne voulant pas qu'on ose calomnier Tamara, j'exige que vous viviez loin d'elle jusqu'à l'accomplissement de notre séparation.

Michel demeurait atterré, tremblant, rougissant de ses violences.

J'avais tout dit, je me levai, et, pâle, frémissant, je marchai vers la porte. Tout à coup, Michel se précipita vers moi.

— Guillaume, dit-il en ployant presque le genou, vous êtes sublime !.... Je vous demande pardon !

Il voulait toucher ma main. Je le repoussai, et je sortis.

XVIII.

Qui peut pénétrer les insondables mystères du cœur ? Si Michel n'eût plus aimé Tamara, je l'eusse peut-être déchiré de mes mains.... La vue de cet amour délirant, passionné, éperdu, fut pour moi le coup le plus cruel. Mon immolation résolue, j'avais voulu me barrer tout retour. Rentré chez moi, je m'enfermai pour pleurer de désespoir et de rage.... Quel bonheur, quel avenir je leur faisais à tous deux !

Je songeai à ma vie déserte, au sort qui m'attendait. Eh quoi ! j'allais rester seul.... je ne la verrais plus.... je n'entendrais plus sa voix.... Seul, à jamais loin d'elle.... tandis qu'ils s'aimeraient !.... Des transports de jalousie me montaient au cerveau... Il me prenait des envies d'aller retrouver Michel, de jouer ma vie contre la sienne, de me délivrer de ce rival.... Et puis, je pensais à Tamara.... Que possédais-je encore d'elle, mon Dieu ?.... Près de moi, à mon foyer, n'était-elle pas tout à lui.... de pensée, de cœur, d'âme ?.... Quoi ! lorsque depuis huit mois déjà je le savais aimé, j'avais subi cette honte de n'être plus pour elle qu'un objet de terreur ?.... C'en était fait de ma fierté d'époux....

« Pourtant elle est à moi, me disais-je, elle est ma femme et je l'adore ! »

Mais au fond de ma conscience, une voix protestait toujours: je me demandais si j'avais le droit de désoler toute une vie, et s'il n'était pas pour moi quelque devoir supérieur à cette loi sociale qui nous liait. Face à face avec notre malheur, j'essayai de me juger sans passion et je prononçai l'arrêt suprême.... Tamara ne m'aimait plus et confessait un autre amour: si j'étais offensé, je devais la punir, la chasser.... Si je lui pardonnais, je devais la prendre en pitié... Mais, clémence ou rigueur, à l'heure où nous en étions venus, une séparation pouvait seule désormais sauvegarder notre dignité commune.

Quelques jours s'écoulèrent encore, hé-

las ! les derniers que je devais passer près d'elle. Je voulais la préparer à la séparation. Ému, agité, je la voyais anxieuse. A son tour elle épiait mes pensées et n'osait m'interroger.... On eût dit que ce mot implacable : « LE DIVORCE, » avait déjà creusé un abîme que rien ne pouvait plus combler.

Mais je compris bientôt qu'il est des déchirements qu'il faut brusquer si l'on n'y veut laisser toutes les fibres de son cœur. Je m'armai de courage.... Je fixai mon dernier jour.

Quel souvenir et quels adieux !.... quelle fin de ce rêve enchanté !

C'était le soir, nous étions seuls près de la princesse. Tamara, à moitié couchée sur un divan, tenait à la main un livre qu'elle oubliait. Moi, je songeais que c'était la dernière fois que je m'enivrais de sa vue, et j'évoquais dans mon esprit les chères réminiscences du passé. Je me rappelais ce jour d'orage et cette première rencontre à la villa du Lord.... et l'étrange roman qui s'en était suivi.

— Chère, lui dit la princesse, faites-nous donc un peu de musique; il y a un siècle que nous ne vous avons entendue.

— Volontiers, répondit Tamara.

Et, nonchalante, elle alla vers le piano, l'ouvrit....

— Que voulez-vous que je joue ? dit-elle d'un ton indifférent.

— Des airs géorgiens, dit la princesse.

Elle commença d'une main distraite, jouant machinalement; on devinait que sa pensée était absente. Ces chants familiers étaient encore pour moi des souvenirs.... Tout à coup, je tressaillis en entendant les accords d'une mélodie bien connue de nous: c'était une adorable légende d'amour que j'avais un jour traduite: *La Plainte du Fiancé trahi!* Les paroles navrantes de ce chant, si vivement gravées dans notre esprit que chaque note du piano nous les disait, semblaient si bien le cri de nos douleurs que je me sentis pâlir. La princesse elle-même fut effrayée.

— Non pas cet air ! s'écria-t-elle.

A ce mot, Tamara s'arrêta étonnée, comme si elle n'eût pas eu conscience de ce qu'elle jouait. Puis soudain elle comprit.... Une indicible émotion nous étreignit tous.

La princesse prévit le danger, et pour nous sauver elle se leva.

— Quoi ! rentrez-vous déjà ? lui dis-je.

— Oui, répondit-elle; je sens que je vais avoir demain mon jour de migraine. Venez-vous, chère, dit-elle à Tamara, qui l'assistait toujours à son coucher.

Le même sentiment de gêne nous glaçait tous.

Tamara vint à moi la main tendue.

— Bonsoir, Guillaume ! me dit-elle.

Je pris sa main dans les miennes. Toute mon âme était dans cette étreinte.... Hélas ! ingrate, ingrate, elle n'y devina pas l'adieu désolé.

Elle passa, sortit avec sa tante, la porte retomba sur elle, et je demeurai seul.

Seul.... j'étais seul pour toujours.

....

....

Je passai la nuit à songer à mon bonheur perdu.... Puis, je lui écrivis cet adieu:

« Ne t'inquiète pas, ma Tamara chérie, en recevant cette lettre; elle ne t'annonce aucun malheur; c'est l'épanchement d'un ami; ce sont les conseils d'un frère. Lorsque tu les liras, si je me suis éloigné, c'est pour te les laisser méditer en paix, et pour épargner à notre affection les douloureuses luttes et les stériles pitiés.

» Nous souffrons, pauvre chère âme; chaque jour aggrave notre peine; il nous faut le courage de sonder notre plaie, ne fût-ce que pour nous convaincre que nous n'en pouvons guérir. Ecoute donc cet austère examen et décidons cœur à cœur ton avenir et le mien.

» Depuis dix mois, Tamara, notre bonheur n'est plus que ruine, nos liens sont brisés. Tu ne m'aimes plus et tu languis d'un autre amour. En vain tu veux te racheter par le remords; en vain je veux t'absoudre. Notre union n'est plus digne.

» Notre union n'est plus digne: j'ose dire ce mot cruel, parce que c'est moi que je dois accuser. Oui, moi, qui, sachant cet amour, n'ai pas craint de surprendre ton imagination, ton âme, à l'heure d'une déception navrante, moi qui ai osé enchaîner ta vie à la mienne, acceptant mon bonheur de ta pitié ... Enfant, tu n'avais pas vingt ans, tu pouvais croire ton cœur désenchanté; tu pouvais croire éternels ces enthousiasmes,

nouveaux pour toi, de l'intelligence, de la poésie, du rêve. Aveuglée, chancelante, tu cherchais un refuge contre la désillusion... et moi qui devais te sauver, j'ai épaissi le bandeau sur tes yeux, j'ai égaré ton esprit... Je t'adorais.... j'étais fou.

» Tamara, il me faut le courage de te faire cet aveu: j'avais tout prévu, tout redouté... pardonne-moi. A cette heure, hélas ! notre repos n'est plus. Entre nous, à tout instant, se dresse un amer souvenir. Sous mon regard, tu rougis du parjure involontaire de ton cœur. Moi, je rougis de cet abaissement cruel où ma fierté s'humilie. Tu en viendrais à me mépriser.... je ne m'estime déjà plus.... Quel avenir nous attend !.... De notre mariage il ne reste que cette chaîne légale qui rive tant de souffrance. Tu ne m'appartiens plus, notre hymen est profané. Oserons-nous vivre ainsi ?.... Tamara, nos âmes sont avilies, et nous ne pouvons reconquérir la paix avec nous-mêmes qu'en rompant cette union qui n'est plus qu'un mensonge, cette union où, pure et chaste, tu gémis comme une coupable. Nous n'avons plus d'espérance, sauvons du moins notre fierté vis-à-vis de nous-mêmes. Je serais lâche de te laisser souffrir.... Qui sait si tu ne me le reprocherais pas un jour ?... Mais toi, tu pécherais par orgueil en refusant la liberté que je t'offre. Ce moyen de liberté, le hasard nous le donne, nous ne l'avons point cherché; mais puisque la loi qui nous a unis peut nous délier, acceptons ce secours inespéré dans notre détresse. Mieux vaut une séparation digne que ce ménage impie où je ne suis plus pour toi qu'un geôlier.

» Tamara, chère Tamara, cette lettre est un adieu.... Je pars, parce que je t'aime et que je ne peux plus vivre près de toi sans trop souffrir.... Qu'importe ce qu'il en sera de moi ! Pauvre enfant, songe donc, tu commences la vie.... Ne m'as-tu pas donné deux années de joies et d'ivresse ?.... Si tu crois au sacrifice.... Eh bien ce sacrifice m'est une volupté, il m'enlève et me rachète à mes yeux. Je ne suis plus ton époux, je suis ton père: n'ai-je pas le double de ton âge ? Ah ! sous ce titre, du moins, tu peux encore m'aimer ! Laisse-moi de ton cœur ce que tu voudras.... Mais vis, sois heureuse et fière. Ah ! je t'en supplie à genoux, accepte ton bonheur et ta liberté, et, je te le jure, je bénirai ton doux nom jusqu'à mon dernier souffle. »

....

....

A cette lettre, je joignis pour la princesse un mot décisif, où je lui disais que j'allais engager l'instance de notre divorce, et je lui donnais des instructions à suivre, jusqu'au moment où nous serions appelés à Genève devant le magistrat,

Au matin, je réveillai mon valet de chambre, je lui confiai ces deux écrits en lui laissant mes ordres pour qu'il les remît à la princesse à son lever. Puis, après avoir jeté un dernier regard à tous mes chers souvenirs, et comme si j'eusse tremblé de perdre le courage amassé, je partis, le cœur brisé.

Il était encore nuit. Pendant plus d'une heure j'errai dans les Champs-Elysées devant ma maison... Les larmes m'aveuglaient.

Le soir même, j'arrivais à l'Ombrée.

En m'apercevant seul, Jacqueline et Frantz ne purent retenir un cri.

— Mon Dieu ! qu'est-il arrivé ? dit ma sœur.

En deux mots je leur eus tout dit Ils avaient depuis trop longtemps prévu ce triste dénoûment.

Le lendemain, j'allai à Genève pour y commencer les démarches résolues. Frantz, qui m'accompagnait, semblait frappé de stupeur à voir les sombres énergies que j'avais amassées.

— Guillaume, me dit-il, votre résignation me fait peur....

— Oh ! ne redoute rien, répondis-je amèrement, je vivrai. Ma tâche n'est pas finie... Qui sait si elle n'aura point besoin un jour de ma protection ?....

Le soir venu, Frantz retourna seul à l'Ombrée, où trop de souvenirs eussent ravivé ma douleur, et j'allai chercher un asile à deux lieues de Genève. chez un de mes fermiers, sur la fidélité duquel je pouvais compter. Je craignais que, dans le désordre où mon départ avait dû la plonger, Tamara n'essayât de me suivre. On devait lui dire, en ce cas, qu'on ignorait le lieu de ma retraite.

Seul alors avec ma misère, mille anxiétés

poignantes m'assaillirent. Que faisait-elle.... où était-elle ?.... Pendant deux jours je ne vécus pas. Je n'avais jamais cru que l'on pût tant souffrir. Enfin une lettre arriva de Paris; sur l'enveloppe je reconnus la main de la princesse. J'ouvris, la lettre était de Tamara.

C'était le désespoir d'un cœur tourmenté, en proie au remords, à l'amour, au délire. Elle s'accusait, voulait repousser sa liberté.

« Guillaume, songes-y donc, disait-elle, me quitter ainsi c'est me chasser de ton toit. C'est me déclarer indigne de ton nom,.. Crois-tu que j'accepterai cette liberté qui serait mon opprobre et ta désolation ?.... Reviens, reviens, je serai ton esclave.... Si tu m'abandonnes et me repousses, j'irai dans un couvent pour y cacher ma honte... »

Que dirais-je ?.... Je savais trop qu'après le premier déchirement, elle se résignerait à cette séparation cruelle, devenue inévitable, et que j'exigeais enfin au nom de ma dignité d'époux.

Hélas! je n'avais fait que les premiers pas sur le chemin de ma croix. Quelques jours plus tard, Frantz accourut un soir m'annoncer que Tamara venait d'arriver à l'Ombrée... Toute mon âme tressaillit de joie et je me levai comme un fou pour aller me jeter à ses pieds.... ne fût-ce que pour vivre encore un jour de cette tristesse trompeuse que sa pitié m'offrait.... Mais à la pensée que j'allais en un instant annuler mon sacrifice et la remettre à sa chaîne... j'eus peur !

Frantz repartit seul.

Pourquoi retracer une à une mes trop douloureuses épreuves ?.... Pendant plusieurs mois, il me fallut lutter contre ma passion, contre mon désespoir, contre Tamara que sa loyauté pudique, combattue par l'amour, exaltait jusqu'au délire. Elle voulut me voir, m'implorer et je résistai. Elle s'était retirée avec sa tante à la villa du Lord qui lui appartenait, et, comme autrefois Michel à l'Ombrée, je faisais presque chaque nuit deux lieues pour me rapprocher d'elle. Je pénétrais dans le parc pour voir briller sa lumière et m'enivrer de l'air qu'elle avait respiré. Une fois, comme j'étais là, elle ouvrit sa fenêtre, sans doute pour apaiser les angoisses de l'insomnie.... Je m'imaginai qu'elle m'avait deviné près d'elle; mais elle ne me vit point... Je m'enfuis de peur de ne pouvoir résister au vertige qui s'emparait de mes sens.

Presque chaque soir la princesse, effrayée elle-même de notre désastre, envoyait à l'Ombrée des nouvelles que Frantz m'apportait aussitôt; Tamara, dans le désordre de ses combats, m'écrivait des lettres insensées.... Elle était résolue, disait-elle, à défendre ses droits d'épouse. Elle me menaçait de me haïr.... Puis, elle me conjurait de la protéger, de la sauver. La pensée de mon désespoir la rendait folle... « Je t'aimerai, je l'oublierai ;... » s'écriait-elle.

On eût dit qu'elle s'épouvantait de cette passion qui la faisait l'esclave de Michel... jusque dans ces supplications délirantes je devinais trop, hélas ! les ardeurs d'un amour sans merci qui dévorait son cœur.... Elle voulait me voir afin de me fléchir, et je résistai.

Pourquoi suivre pas à pas mon martyre ?.... Je savais que les énergies de son âme s'useraient enfin dans ces révoltes de sa conscience alarmée contre son amour.

Un jour, je voulais briser le dernier lien. On m'avait apporté un acte qu'il fallait qu'elle signât pour confirmer notre demande commune de divorce: elle avait refusé. Je lui envoyai ce papier par Frantz, accompagné d'un mot où je lui faisais serment que si le lendemain cet acte qui devait la rendre libre n'était point chez le magistrat revêtu de son nom, le soir je l'aurais affranchie par ma mort.

....

....

Le temps s'écoula, puis, un jour je crus devenir fou.... Notre divorce était prononcé.

XIX.

Il est dans certaines existences des heures sombres où l'âme perd la notion du temps, des choses; elle s'abreuve de ses souffrances. Ce que je fis pendant ces ténèbres de ma vie, je l'ignore. Je parcourus des pays, je traversai des mers. J'allais devant moi, seul, sans but, sans espoir. Je voyais vaguement des contrées, des hommes.

Une pensée constante me suivait, m'oppressait: Tamara était libre. Elle était en Russie!

Puis un jour une lettre m'apprit qu'elle était devenue comtesse Woynoff...

Ce jour-là, je sais que des gens me trouvèrent évanoui sur le sol, qu'on me crut perdu, que je restai longtemps en délire, et qu'au retour de ma raison je me retrouvai dans les bras de Frantz et de Jacqueline.

Je revins avec eux à l'Ombrée, mon sort était accompli. L'année qui avait passé sur ma tête avait blanchi mes cheveux.

En franchissant le seuil de mon foyer désert, je crus entrer dans un tombeau. Là étaient ensevelies toutes mes joies mortes, mes souvenirs, mes regrets. Des lettres, arrivées pendant notre absence, nous attendaient : l'une d'elles à l'adresse de ma sœur, portait le timbre de Russie. Je tressaillis en reconnaissant l'écriture de Tamara. Jacqueline l'emporta pour la lire. Lorsqu'elle revint, à sa contenance émue, je craignis un malheur.

— Non, non, me dit-elle vivement, rassure-toi !

— Elle n'est point malade ?.... Elle ne court aucun danger ?....

— Non.... seulement j'aurais voulu te préparer.... Ma lettre en contenait une pour toi.

— Donne-la-moi donc ! m'écriai-je.

Et je lui arrachai presque des mains un papier qu'elle tenait.

Je rompis le cachet en tremblant, et je lus.

Pétersbourg, mai.

« Guillaume, en me sacrifiant plus que votre vie, vous m'avez ordonné d'être heureuse, je vous ai obéi. Mais votre vœu ne serait point rempli, si je ne gardais en mon cœur l'espoir que vous penserez encore à moi sans me croire ingrate. Guillaume, je suis à vos genoux vous demandant pitié pour ma faiblesse. Vous avez été pour moi bon comme Dieu. Jusqu'à mon dernier souffle votre nom sera dans ma prière. Guillaume, vous m'avez appris qu'il est au-dessus des amours terrestres des affections innommées et saintes.... C'est ainsi que je vous aimerai toujours.... Ah ! si vous voulez que je vive, laissez-moi espérer que vous ne maudissez pas mon souvenir et que vous m'avez pardonné. »

XXI

Pendant de longs jours je vécus, glacé, taciturne, sans autre pensée que mon malheur.... Puis enfin je compris que cet abandon de moi-même était une indigne faiblesse.

Sûr désormais de ma destinée, j'essayai alors de briser ma douleur. Ma raison me disait que j'avais assez longtemps gémi.

Il est dans tout désespoir de saines poésies que l'homme de cœur ne doit point laisser stériles. Le travail est un refuge assuré pour les âmes fières. Je me jetai alors éperdu dans l'étude des sciences les plus arides, surmenant mon esprit, violentant ma volonté.... Que de fois, pourtant, les yeux voilés de larmes, quittai-je le livre ou la plume pour suivre encore, à travers ma nuit, le rayon doré du souvenir ! Je voyais le passé, où planait souriante l'image chérie.... Alors, tremblant, halluciné, je lui tendais mes mains suppliantes.... je la rappelais.... Mais soudain la réalité me mordait au cœur.... Grand Dieu ! à l'heure où je pensais, elle était peut-être dans les bras de Michel, frémissante sous ses baisers.

Des mois s'écoulèrent sans adoucir ma peine. Quel allégement pouvais-je attendre.... tout n'était-il point irréparable ? Hélas ! ce qui palpitait en moi, c'était mon dernier amour, cette dernière femme de ma jeunesse perdue.

Cependant parfois aussi, à mes heures de calme, je retrouvais au fond de ma conscience je ne sais quelle fierté de mes douleurs ressenties. Pour elle je subissais ces tortures et ce martyre. Pour elle j'avais tout immolé.... jusqu'à ma jalousie. Jacqueline recevait souvent des lettres de Tamara.... La comtesse Woynoff était heureuse. Je savais du moins que mon sacrifice n'avait point été stérile.

Dernier amour, âpre et terrible charme, ne devrait-on pas t'appeler *folie* quand tu délires sous des cheveux blancs ? Un jour, il me prit la pensée de la revoir, de m'enivrer de sa présence sans qu'elle le sût, ne

fût-ce qu'une heure, qu'un instant. En vain j'essayai de combattre ce rêve insensé, il m'assaillit, m'obséda et prit bientôt une telle possession de moi, qu'il me fut impossible d'y résister... Qui sait, me disais-je, si elle n'a pas besoin de ma protection ?....

Un soir, profitant d'une lettre qui m'arriva, j'anonçai à Frantz et à ma sœur que j'étais appelé à Paris.

Le lendemain j'étais sur la route de Pétersbourg.

Pendant une semaine je voyageai jour et nuit, dévoré d'impatience comme un amant attendu. Une inexplicable et folle joie m'étreignait. Il me semblait que toutes mes angoisses allaient être taries à son aspect.... La voir ! la voir !.... Vivre à quelques pas de sa vie.

Je ne comprenais pas que cette idée ne me fût point plus tôt venue.

Etrange, étrange mystère !... Je ne songeai point un instant à ce que j'avais dû souffrir pour en arriver à savourer comme une ivresse le triste bonheur de la revoir au bras de Michel. Une année s'était passée depuis qu'elle était sa femme.

Enfin j'abordai un matin au quai de la Newa.

Je connaissais Pétersbourg, je me fis conduire à l'hôtel de....

Quelques heures plus tard, un coupé m'emportait au quai de la Cour, lieu de promenade où se tient, au printemps, le *corso* aristocratique. C'était par une de ces belles journées du nord qui éclatent tout à coup comme un réveil de la nature, secouant son linceul de frimas et de neiges.

J'allais, mû par je ne sais quelle inexplicable espérance; il me semblait qu'une attraction de mon âme devait amener Tamara sur mes pas.

Comme j'arrivais à la Newa, mon cocher dut s'arrêter pour laisser passer les voitures du grand-duc, mon espoir s'en accrut; c'était presque un corso d'étiquette.

Pourtant, dès que j'eus atteint la foule des équipages, je commençai à désespérer d'une rencontre en ce milieu mouvant et rapide. Caché au fond de mon coupé, je la cherchais haletant.... Pendant près de deux heures, j'errai ainsi presque étonné qu'elle ne vînt pas. Mais déjà les équipages devenaient plus rares; je songeai alors à la folie de mon attente. Je ne savais plus rien de sa vie; ne se pouvait-il pas qu'elle n'eût point coutume de venir en ce lieu ?.... Tandis que je raisonnais ainsi ma déconvenue, une calèche qui suivait le même sens que moi dépassa rapidement ma voiture....

Ce ne fut qu'une vision fugitive. J'entrevis vaguement deux jeunes femmes, l'une des deux était voilée.... Mais je ressentis une telle commotion au cœur, que je reconnus ou plutôt devinai Tamara.... Par bonheur, à l'hôtel, j'avais pris un cocher qui parlait allemand; je voulus lui donner ordre de rejoindre cette calèche. Mais juste à ce moment un embarras survint. Ma vision avait disparu.

— Si monsieur le désire, dit le cocher voyant mon désappointement, je puis couper court par les rues et rattraper la voiture avant qu'elle ne rentre.

— La connaissez-vous ?.... demandai-je.

— C'est l'équipage de madame la comtesse Woynoff, monsieur, répondit-il.

— C'est bien. Allez ! dis-je, ne voulant point donner lieu aux conjectures de cet homme.

Il repartit. Une émotion indicible s'était emparée de moi... Etait-ce peine ? était-ce joie ?.... Il me semblait que j'allais revivre et pourtant je tremblais.... Si bien caché que je fusse, si Tamara allait me découvrir et s'effrayer de ma vue ?.... Ne pouvait-elle pas redouter ma présence et s'alarmer pour Michel ?....

Perdu dans ma pensée, j'avais vaguement remarqué que mon cocher avait quitté le quai de la Cour et que j'allais par les rues. Tout à coup ma voiture s'arrêta; je me crus de retour à l'hôtel et j'allais descendre, quand je m'étonnai de ne point me reconnaître.

— Où donc m'avez-vous conduit ? demandai-je.

— Nous sommes en face du palais Woynoff, monsieur, me répondit le cocher.

Au même instant, comme j'avais la tête à la portière, j'aperçus à cinquante pas, et venant vers nous, la calèche que j'avais voulu faire suivre.... Je me rejetai au fond de ma voiture.... Tamara passa devant moi sans me voir. Vera l'accompagnait.

XXI.

Le soir, je revins seul à cette place où je l'avais vue. Peut-être sortirait-elle: je pourrais alors la suivre, l'entrevoir, peut-être encore... Je trouvais je ne sais quelle volupté triste à contempler sa demeure. J'étais près d'elle, dans sa rue: le sol que je foulais avait baisé ses pieds. Elle est là, elle est là !... me disais-je. Et je savourais cette désolante joie qui m'était laissée, sans songer à ce qu'elle avait de navrant. Je regardais passer des ombres sur les fenêtres éclairées.... Je ne me sentais plus seul; et de douces larmes troublaient mes yeux.

Elle ne sortit pas, et je pus rester en ce lieu une partie de la nuit.

Le lendemain, je trouvai presque en face du palais Woynoff deux chambres à louer dans une maison particulière. Je m'y installai sur l'heure. Il me sembla alors avoir conquis le monde, j'étais sûr désormais de n'être point surpris. Je passai toute la journée derrière mes vitres, abrité par un rideau. Il pleuvait, elle sortit en voiture fermée. Je lui trouvai l'air triste.

Mes hôtes étaient de bonnes gens de petite noblesse.... Le mari, employé dans un ministère, savait toutes les nouvelles de cour. Il mit quelque orgueil à me renseigner sur le rang du comte et de la comtesse Woynoff, ses voisins. La femme me donna mille détails sur les magnificences intérieures du palais, et, ce qui m'intéressa davantage, sur les habitudes de Tamara et de Michel. Je sus quels étaient leurs jours de théâtre, de visite et de réception.... Grâce à ces précieux renseignements, il me devenait aisé de n'être point découvert.

Le jour suivant était un dimanche: à dix heurs, la comtesse allait à l'église *à pied*... m'avait dit mon hôtesse. J'attendis... Grand Dieu ! quel trouble dans tout mon être quand je la vis paraître au bras de Michel, venant vers moi !

Au moment où elle allait franchir le seuil, une enfant, qui semblait être la fille d'un de ses gens, s'approcha pour lui offrir un bouquet. Elle s'arrêta souriante, causa un instant avec le père, puis, caressant la joue de la petite, elle passa. Tout cela avait duré au moins une minute, elle était à dix pas et j'avais pu remplir mes yeux de son image. Je la trouvai un peu pâlie; mais sa beauté semblait resplendir d'un éclat que je ne lui avais jamais vu; j'en demeurai presque ébloui. J'avais à peine entrevu Michel, il m'avait paru vieilli.

Mon premier mouvement fut de les suivre, mais je songeai aussitôt au danger d'être découvert. Mollaré les suivait.

....

....

Je puis à peine, encore aujourd'hui, me rendre compte des sensations étranges au milieu desquelles je vécus pendant ces jours de douleurs et de joies. Je souffrais tous les tourments de l'amour, et c'était pour elle et par elle que je mourais. Par instants, à la vue de Michel, des mouvements de haine bouleversaient ma raison, et pourtant j'eusse donné ma vie pour sauver la sienne. J'eus bientôt pénétré le courant de ses habitudes et presque chaque jour je parvenais à la voir. Souvent, le matin, elle montait à cheval avec lui pour faire une promenade aux Iles; je savais à quelle place je devais les attendre, et, abrité par quelque taillis, je la voyais passer animée et rieuse, j'entendais sa voix. J'attendais leur retour et je la voyais encore.

Mes plus sûres rencontres étaient les jours de théâtre. Trop connu par la société russe, j'avais choisi un endroit obscur, à ces places du cintre où s'entasse la foule, et vers lesquelles on ne lève jamais les yeux, et là, comme autrefois Michel à Paris, pendant toute la soirée, je vivais de son sourire, de son bonheur: hélas ! oui, de son bonheur, car il était près d'elle....

Un jour, comme je rentrais, je trouvai sur ma table une lettre apportée en mon absence par un valet de pied en livrée. Je l'ouvris à la hâte; elle portait le timbre de l'ambassade de France. Voici ce qu'elle contenait.

« Mon cher Chandor, votre nom n'est pas de ceux qui passent inaperçus sous les yeux. Je sais depuis deux semaines, par la liste des passe-ports, que vous êtes à Pétersbourg; mais, si discrète que soit mon amitié, elle ne saurait se taire lorsqu'il s'agit de vous garder contre la curiosité un peu vive de l'administration russe. On peut s'effa-

roucher à bon droit du grand mystère dont s'entoure un homme dont la plume a l'autorité de la vôtre. On m'interroge avec bienveillance, mais enfin on m'interroge....Venez donc dire à l'ami ce que l'ambassadeur doit répondre »

Le baron *** était en effet une de ces amitiés solides sur lesquelles on peut hardiment s'appuyer. Il m'était impossible du reste d'éviter d'aller le voir. J'y allai le lendemain, après l'avoir averti par un mot de ma visite. J'avais choisi l'heure où j'étais sûr de ne plus rencontrer ni secrétaires ni personnages officiels. Il m'accuellit avec cordialité et, dès les premiers mots, je compris qu'il avait deviné une partie de mon secret. Je lui confiai alors le but de mon voyage. Tandis que je parlais, je lisais dans son maintien, dans ses yeux, l'étonnement que lui causait le changement de mes traits.

Lorsqu'il m'eut écouté :

— Mon pauvre Chandor, dit-il, je vous plains, car vous l'aimerez toujours.

— Qu'importe ma vie, répondis-je, si je la vois heureuse ?

Nous parlâmes ensuite du but de sa lettre, il m'assura que, sous sa caution, je continuerais à rester incognito chez mes hôtes.

— Quant au reste, ajouta-t-il, tout le monde ignore votre arrivée, même ma femme. Pourtant, si vous pensiez qu'elle pût vous être utile, nous la mettrions dans votre confidence; elle est liée avec la comtesse Woynoff, mais vous savez qu'elle vous aime trop pour trahir votre présence ici par la moindre indiscrétion.

Juste à ce moment, derrière nous, le frôlement d'une robe de soie bruit sur le tapis, puis tout à coup la voix de la baronne se fit entendre, et avant que j'eusse le temps de me lever, elle était arrivée au milieu du salon, entraînant par la main une amie qui riait aux éclats comme elle....

Je crus que le sol allait se dérober sous mes pieds.... Devant moi, devant moi, était Tamara radieuse, le sourire aux lèvres.... Elle s'inclina à ma vue et passa pour tendre gaiement la main au baron.

Je la contemplais stupéfié, béant.... Elle ne m'avait pas reconnu !.... Je reçus un tel coup au cœur que je me sentis chanceler. Je retombai sur mon fauteuil.

Alors, à ce mouvement, elle se tourna vivement vers moi, me regarda hésitante, émue, puis soudain ses yeux rencontrant mes yeux.... je la vis pâlir.... j'entendis un sanglot.

— Guillaume ! Guillaume ! s'écria-t-elle.

Elle était à mes genoux, mouillant mes mains de pleurs.

Je recueillis mes sens. Ce cri avait ranimé mon énergie un moment défaillante.

Je la relevai.

— Pourquoi pleurer, Tamara ? lui dis-je... Votre bonheur me console.

— Ah ! Guillaume, que vous avez souffert !.... Me pardonnerez-vous jamais ?

Je fis un dernier appel à mon courage.

— Enfant, lui dis-je, je n'ai plus pour vous que l'affection d'un père.... Vivez donc de la jeunesse et de l'amour !.... seulement, si jamais le chagrin vous brise, appelez-moi.

A ces mots, dans ses grands yeux fixés sur les miens, je vis encore perler une larme, une larme qui glissa sur sa joue, furtive comme un souvenir.

— Ami, dit-elle doucement, vous êtes bon comme Dieu !

....

....

Je l'avais vue, je lui avais parlé, j'avais touché sa main, j'avais ranimé mon âme!...

Mais, hélas ! deux jours après, je quittais Pétersbourg. Ma présence eût troublé son bonheur.

——o——

ÉPILOGUE.

Des années se sont écoulées pendant lesquelles ma douleur s'est tour à tour engourdie et ranimée. Plusieurs fois, étranges liens, j'ai revu Tamara pendant quelques-heures. J'ai appris qu'elle est devenue mère, et j'ai remercié Dieu.

Elle écrit souvent à Jacqueline comme sa sœur aimée. Elle a passé une semaine à Paris. Puis, un autre hiver, je l'ai suivie à Florence où, tout un mois, j'ai vécu près d'elle, cette fois si bien caché qu'elle a ignoré mon présence.... Une fois, j'ai pu embrasser son fils....

Mais quel souvenir !...

Une nuit, j'errais le long de l'*Arno* où était sa maison, non loin des *Casines*. Le ciel était clair, étoilé, je m'étais abrité sous l'ombre plus épaisse des platanes, pour n'être point aperçu par un groupe de jeunes gens qui s'approchaient. A leurs voix animées je devinai une fin de souper. Arrivés à quelques pas de moi, ils s'arrêtèrent, causèrent un instant, puis l'un d'eux se détacha du groupe et sonna à la maison de Tamara, tandis que les autres riaient.

J'allais m'élancer, croyant follement à quelque projet insensé, quand l'homme, à qui l'on ouvrit aussitôt, se retourna pour crier un adieu.... C'était Michel qui revenait d'une orgie.

Dire ce qui se passa dans mon âme, je ne le pourrais jamais. L'idée d'un crime surgit tout à coup en mon cerveau.... Il me fallut l'impossibilité de pénétrer dans cette maison pour arrêter ma rage. Je l'aurais poignardé....

Je ne sais quelle horrible pensée d'une profanation m'épouvantait.... Il en est venu là ! me disais-je

Je ne pus me calmer qu'en songeant que le lendemain je le ferais appeler pour lui demander compte de la vie de Tamara.

....

....

Le lendemain, mieux inspiré, je voulus d'abord connaître l'étendue de ce malheur avant que de juger Michel. Vera et son mari étaient aussi à Florence, je lui écrivis, la priant de venir me trouver en secret. Confidente de Tamara, elle me dirait tout. Deux heures après elle était au rendez-vous que je lui avais assigné.

J'appris alors la vérité, que les lettres de Tamara à Jacqueline ou celles que je recevais de Vera et de la princesse ne m'avaient jamais fait soupçonner.

Tamara avait épuisé toutes les joies et toutes les misères des passions fatales. Adorée de Michel, elle avait souffert par lui tout ce qu'une âme comme la sienne pouvait souffrir.... Il l'adorait; mais, nature impuissante à lutter contre le vertige de ses sens et contre des instincts mal étouffés, il avait bientôt perdu, dans la quiétude de sa félicité, les saines énergies amassées dans la douleur. Certes il s'était corrigé d'un vice honteux, et n'avait plus succombé à d'avilissantes débauches; mais, accoutumé à la

vie des camps, il lui manquait, malgré sa belle intelligence et son élégance native, cette délicatesse et cette naïveté de cœur qui se perdent si vite aux brutalités de la vie. Il aimait, mais comme presque tous les hommes; aussitôt après les premiers transports de l'hymen, il s'était repris peu à peu à mille liens mal rompus de son existence de viveur. Tamara s'était vue parfois délaissée.... Mais ce qui pour une autre femme n'eût été qu'une blessure d'orgueil, devenait pour elle une effrayante angoisse, car le passé de Michel était là menaçant. Alors, quand il voyait ses pleurs, il revenait, honteux de sa faiblesse comme d'un outrage à sa tendresse, pleurait à ses pieds, s'accusait, demandait grâce, et puis.... elle le consolait. Ainsi, de chute en chute et aveuglée par son amour, elle avait vécu, abaissant jour à jour ce pur idéal et les poétiques aspirations de son âme pour adorer toujours l'idole qu'elle ne voulait pas voir profanée.

— Mais pourtant il l'aime, il l'aime, je vous le jure ! ajouta Vera en finissant.

— Mais il la torture ! m'écriai-je.

Elle devina ce que ce mot renfermait de haine et d'amertume.

— Guillaume, me dit-elle gravement, je comprends ce que vous méditez, parce que je sais ce que vous avez dû souffrir. Mais prenez garde, ami. Il est des passions que leur délire même destine à vivre au milieu des orages. Non, Tamara n'a point le bonheur qu'elle avait rêvé. Mais je vous le dis, moi qui lis mieux qu'elle encore dans son cœur, si vous touchez, *vous*, un cheveu de Michel, vous la tuez !

Que faire ?.... Je suis revenu désespéré, accablé, découragé.

....

....

Dix années ont passé sur moi, ma douleur ne s'est point adoucie. Souvent, je vais errer à la Villa du Lord, cette demeure qui lui appartient et qui garde tant de mes souvenirs.... toute mon âme est dans ce passé.... Quel espoir peut me rester ?.... Hélas ! le temps inexorable m'a courbé; j'ai cinquante-cinq ans, je suis un vieillard.... Et pourtant j'aime toujours !....

Mystérieux flambeau qui survis en nos cœurs, qu'es-tu donc.... quand tu ne peux plus être l'espérance ? Es-tu l'aspiration de l'éternel amour ?.........................

Au moment où j'écrivais ces mots, j'entendis tout à coup la voix de Jacqueline qui m'appelait.

Elle entre haletante.

— Qu'est-ce ? lui dis-je effrayé.

— Une lettre de Tamara.

Et elle me tend un papier.

C'est la première fois que Tamara m'écrit depuis notre séparation.

J'ouvre palpitant. Je lis ces mots :

« Il est mort ! il est mort !.... Sauvez-moi !.... Jacqueline, Guillaume, je n'ai plus que vous au monde.

» Tamara. »

....

....

J'ai lu.... la lettre s'est échappée de mes mains....

Grand Dieu !.... grand Dieu ! ne nous maudis pas !.... Tamara est gémissante, brisée.... et je viens de ressentir en mon âme une enivrante joie.

Mario Uchard.

—o—

LA TOISON D'OR.

Au moment où nous trouvons chaque jour dans le récit des bals de la cour ou des autres fêtes de Bruxelles, la mention suivante: *Sa Majesté portait l'ordre de la Toison d'Or;* ; *S. A. le prince de Ligne était décorée des insignes de la Toison d'Or*, nous croyons intéressant de donner un aperçu historique de cet ordre célèbre, qui a pris naissance en Belgique, qui jusqu'au moment de l'entrée des Français a été, sans interruption, conféré par les souverains de ses provinces et qui a constamment compté parmi ses chevaliers des membres des plus illustres maisons historiques.

L'ordre de la Toison d'Or fut créé à Bruges, le 10 janvier 1429, par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, ce prince puissant que nous devons saluer comme le premier fondateur de la nationalité belge, car ce fut lui qui réunit sous un même sceptre, soit par héritage, soit par suite de négociations habilement menées, les provinces constituant aujourd'hui le royaume de Belgique. Philippe fit proclamer l'institution de ce nouvel ordre de chevalerie, qu'il plaça sous la protection de la Sainte Vierge et spécialement de l'apôtre saint André, patrons de la Bourgogne, pendant les fêtes célébrées, avec grande pompe, à l'occasion de son mariage avec sa troisième épouse, Isabelle de Portugal, fille de Jean Ier, dit le Grand ou le Père de la patrie.

Quelques auteurs ont avancé que le duc de Bourgogne, en instituant la Toison d'Or, n'avait été guidé que par un sentiment de galanterie.

Cette fable ne peut être prise au sérieux, car il est impossible de faire agir avec une telle frivolité un prince sage, profondément politique, et dont tout le règne fut consacré à accroître sa puissance.

Les véritables motifs que l'on doit assigner à la création de la Toison d'Or sont ceux que le duc Philippe expose lui-même dans le préambule des statuts de son ordre: de favoriser l'honneur et le zèle de la chevalerie, à laquelle il portait l'affection la plus vive, afin que cette chevalerie défendît et protégeât la foi catholique, la sainte Eglise, la tranquillité et la prospérité de l'Etat, les vertus et les bonnes mœurs.

Quant à l'intention qu'a eue le fondateur de l'ordre en lui donnant le nom de *Toison d'Or*, les historiens ne sont guères d'accord sur ce point; mais, parmi toutes les suppositions, ce qui parait de plus vraisemblable, c'est que Philippe a voulu encourager le zèle et la bravoure de la chevalerie en lui donnant pour exemple la fable célèbre de Jason, ce modèle de valeur, allant en Colchide conquérir la Toison d'Gr. La première devise de l'ordre fut celle que Philippe le Bon appliqua à son mariage : *Aultre n'auray.* Mais en 1473, son fils, Charles le Téméraire, lui donna sa propre devise, si énergique: *Je l'ay emprins.*

Ce fut le 30 novembre 1430, le jour de la Saint André, qu'eut lieu dans l'église collégiale de Saint-Pierre, à Lille, le premier chapitre de l'ordre, et c'est ce jour-là que les premiers chevaliers prêtèrent serment aux statuts, rendus le 27 du même mois. Ces statuts, divisés en 66 articles, furent rédigés avec beaucoup d'habileté, car, tout

en ménageant l'orgueil des hauts barons et des autres grands seigneurs, qui jusqu'alors avaient vécu presqu'entièrement indépendants dans leurs terres, ils leur firent prendre intérêt à la prospérité de l'Etat ; ils les amenèrent à reconnaître le souverain comme la source de toute grandeur, et ils établirent entre les personnages les plus élevés en rang de la nation une espèce de confraternité, qui soumettait leurs mœurs, aussi bien que leur vie publique, au jugement de leurs pairs.

Le chapitre de la Toison d'Or jouit bientôt d'une si grande considération, que non-seulement on le prenait pour arbitre dans une foule de contestations de la plus haute importance, mais que ses remontrances et ses conseils avaient une telle autorité que Charles le Téméraire lui-même, malgré sa violence, et Charles-Quint, malgré sa fierté, promettaient de s'amender, quand les chevaliers leur rappelaient les intérêts de leurs peuples et blâmaient leur emportement.

Philippe le Bon, prévoyant sans doute les malheurs de sa famille, avait décidé, par l'article 65 des statuts, que, si la ligne masculine de la maison de Bourgogne venait à s'éteindre, la grande maîtrise de l'ordre passerait au mari de la fille, héritière du dernier souverain. Conformément à cette décision, Maximilien, archiduc d'Autriche, depuis empereur d'Allemagne, fut reconnu chef de l'ordre, lorsqu'il épousa, au mois d'août 1477, Marie de Bourgogne, fille unique de Charles le Téméraire, tué à la bataille de Nancy, le 2 janvier 1477.

A Maximilien succédèrent son fils, Philippe le Beau, et puis son petit-fils, l'empereur Charles-Quint.

Lorsque fatigué de quarante années de gloire, accablé des soucis qui, sur le trône surtout, sont les compagnons inséparables des grandeurs, et s'apercevant que la fortune n'accorde plus que de rares faveurs aux vieillards, ce célèbre empereur espéra trouver le repos dans solitude, il annonça au chapitre, qu'il tint dans son palais à Bruxelles, le 21 octobre 1555, qu'en cédant à son fils ses chères provinces des Pays-Bas, il voulait se dépouiller également en faveur du nouveau souverain de sa dignité de chef de l'ordre de la Toison d'Or. Les chevaliers, après avoir témoigné, en termes touchants, à ce grand prince, adoré dans leur pays, le chagrin que leur causait cette désolante abdication, saluèrent, séance tenante, Philippe II en qualité de leur chef.

Les successeurs de Philippe II : Philippe III, Philippe IV et Charles II, continuèrent également à être revêtus de la dignité de chefs et souverains de la Toison d'Or, à titre de souverains des Pays-Bas et de ducs de Bourgogne.

A la mort du bon Charles II, ce dernier roi d'Espagne de la maison d'Autriche, lorsqu'éclata, en 1701, la longue guerre de la succession, Philippe V, appelé par le testament de Charles II à recueillir son vaste héritage, et son compétiteur, l'archiduc Charles d'Autriche, qui s'intitula : Charles III, roi d'Espagne, et qui plus tard devint empereur sous le nom de Charles VI, se disputèrent la souveraineté de la Toison d'Or, car les plénipotentiaires ne parvinrent pas à obtenir sur ce point la moindre concession, ni de Charles VI, ni de Philippe V.

Charles VI s'est constamment prétendu grand maître de la Toison d'Or en sa qualité de souverain des Pays-Bas, parce que, l'ordre ayant été créé dans ces provinces les princes de la maison d'Autriche s'en sont toujours déclarés les chefs, non comme rois d'Espagne, mais seulement comme possesseurs des Pays-Bas. C'est lui aussi qui conserva l'antique trésor et les archives de l'ordre, qui, aujourd'hui encore, sont à Vienne.

Philippe de son côté soutenait que la dignité de chef de l'ordre ne pouvait appartenir qu'à lui seul, puisqu'il était l'héritier direct et unique de Charles II.

Quoi qu'il en soit, le roi d'Espagne et l'empereur d'Allemagne ont continué de protester contre les prétentions que chacun d'eux s'attribuait.

Depuis lors leurs successeurs ont conféré, les uns et les autres, le collier de la Toison d'Or, et aujourd'hui les chevaliers créés par l'empereur d'Autriche et ceux à qui le souverain de l'Espagne décerne cet honneur sont traités dans les cours de l'Europe avec la même distinction.

Le nombre des chevaliers, qui fut d'a-

qord fixé à trente et un par Philippe le Bon, fut porté par Charles-Quint, à cinquante, au chapitre de 1516. Plus tard, le nombre devint illimité, et maintenant encore, tant en Autriche qu'en Espagne, l'usage permet au chef de l'ordre d'élever à cette dignité autant de personnages marquants qu'il le juge convenable.

Tant que l'Espagne fut gouvernée par les princes de la maison de Bourgogne, sous le règne de Charles-Quint, et même au commencement de celui de Philippe II jusqu'en 1559, année où fut tenu à Gand le dernier chapitre général, les chevaliers de la Toison d'Or étaient élus dans le chapitre à la pluralité des voix. Mais depuis cette époque, Philippe II ayant transporté définitivement le siége de sa résidence en Espagne, plusieurs chevaliers l'ayant suivi dans ce royaume, d'autres étant morts dans les troubles de religion qui désolèrent les Pays-Bas, il ne fut plus guère possible de réunir un nombre assez imposant de chevaliers pour tenir un chapitre général. Cependant Philippe II ne voyait qu'avec chagrin s'éteindre cet ordre, auquel ses pères avaient donné tant d'éclat. Aussi songea-t-il à le restaurer, et, à cet effet, il eut recours au pape, afin d'obtenir l'autorisation de remplacer, sans tenir chapitre, les chevaliers décédés. Le bref du pape déférant à son désir lui ayant été concédé en 1577, le roi nomma les nouveaux chevaliers en 1581.

Ses successeurs ont imité son exemple et ont conféré, hors chapitre, en vertu d'une concession qu'à leur avénements au trône ils sollicitaient du chef de l'Eglise, les colliers aux grands seigneurs qu'ils jugeaient les plus dignes.

Aujourd'hui, le chef de la maison d'Autriche et celui de la maison de Bourbon d'Espagne continuent de nommer, directement et en vertu de leur autorité souveraine, les chevaliers de la Toison d'Or.

Conformément aux statuts de fondation, quatre officiers, qui devaient être nobles de naissance, étaient attachés à l'ordre; c'étaient le chancelier, qui était ordinairement un évêque, le trésorier, le greffier et le roi d'armes, dit : *Toison d'Or*.

Ce dernier ne devait pas seulement veiller à ce que les armoiries des chevaliers et leurs priviléges ne fussent pas usurpés, mais devait également dresser les généalogies de ces chevaliers, qui furent tous, jusqu'au commencement de notre 19e siècle, pris exclusivement parmi les gentilshommes de nom et d'armes et de noblesse militaire.

Actuellement encore, l'ordre, tant en Espagne qu'en Autriche, à conservé ses quatre antiques charges d'officiers.

Toujours les chevaliers de la Toison d'Or ont joui de grandes immunités. Ainsi, pendant tout le temps qu'existèrent les priviléges en matière d'impôts, les chevaliers et les officiers de l'ordre ont obtenu l'exemption de la plupart des impôts auxquels étaient assujettis les autres nobles. Bien plus, une ancienne fondation leur attribuait *deux pots de vin* et *dix liards de pain*, chaque fois qu'ils étaient en cour ou en mission pour le service du souverain.

Aujourd'hui encore, outre le premier rang qu'ils occupent dans les cours, les chevaliers de la Toison d'Or ont conservé entre autres priviléges concédés par une bulle du pape Léon X, en 1516, celui de pouvoir, ainsi que leurs femmes et leurs enfants, recevoir du chancelier de l'ordre, ou de tout autre prêtre approuvé par celui-ci, l'absolution des cas majeurs réservés au saint-siége, et celui d'avoir un autel portatif et d'y faire célébrer la messe et d'autres offices divins, même quelque temps avant le jour et peu après l'heure de midi. Comme signe distinctif de leur dignité les chevaliers portent, aux occasions solennelles, dans les cérémonies publiques, et à la grande fête de l'ordre, qui est célébrée chaque année le jour de la Saint-André ou, si ce jour tombe dans la semaine, le dimanche suivant, le bijou de la Toison d'Or, suspendu à un collier formé de fusils et de cailloux émaillés, d'où sortent des étincelles de feu. Dans ces circonstances ils sont revêtus d'un costume fort imposant, donné par Charles le Téméraire, au chapitre de 1473, et composé d'une robe en velours cramoisi doublée de taffetas blanc, d'un long manteau également en velours cramoisi, mais doublé de satin blanc et bordé d'une riche broderie composée de fusils, de cailloux, de toisons et de la devise de l'ordre : *je l'ay*

emprins ; et d'un chaperon, aussi en velours cramoisi, auquel est suspendue une longue banderolle de la même étoffe tombant sur la poitrine et relevée sur l'épaule droite.

Les officiers de l'ordre ont le même costume, mais sans broderies, et ne portent pas de collier, à l'exception toutefois du roi d'armes, qui a un énorme collier, nommé *potence*, formé de cinquante-deux écussons sur lesquelles sont gravées et émaillées les armes des maisons qui ont fourni le plus grand nombre de chevaliers de la Toison d'Or.

Lorsque les chevaliers et les officiers assistent aux grandes cérémonies funèbres, leurs robes, leurs manteaux et leurs chaperons sont en velours noir sans broderies: la robe doublée de taffetas noir et le manteau de satin noir.

Dans le monde, les chevaliers portent la Toison d'Or suspendue à un ruban de soie cramoisie.

Il est à remarquer qu'à la mort de chaque chevalier, sa famille doit restituer le collier et le bijou de la Toison d'Or au chef et souverain de l'ordre, et que les colliers et bijoux conférés par l'empereur d'Autriche sont presqu'en tous points semblables à ceux décernés par le roi d'Espagne; la principale différence consiste en ce que la Toison de l'ordre autrichien est attachée au collier ou au ruban par une plaque en émail bleu sur laquelle sont gravés les mots: *pretium laborum non vile*, et l'ordre espagnol par une plaque sur laquelle figurent deux branches de chêne.

Autrefois, à l'époque des chapitres généraux, chaque fête de l'ordre durait plusieurs jours. Le premier jour qui était le plus solennel, les chevaliers se rendaient en grand costume à l'église où on célébrait la messe en l'honneur de saint André. Le second jour était consacré à la mémoire des morts, et les membres de l'ordre paraissaient aux cérémonies revêtus de leur costume de deuil. Le troisième jour était dédié à la sainte Vierge, et les chevaliers entendaient la messe sans manteau, vêtus seulement d'une robe de damas blanc et de leurs chaperons cramoisis. Enfin, les autres jours étaient consacrés aux élections, à l'examen de la conduite et des mœurs des chevaliers, à la discussion et à l'aplanissement des différends soumis à l'arbitrage du chapitre et à toutes les affaires relatives à la dignité, aux intérêts ou aux finances de l'ordre.

De nos jours, la veille de la fête de la Toison d'Or, des vèpres sont chantées dans la chapelle du palais impérial, à Vienne, et dans celle de la cour, à Madrid. Le jour de la fête, le souverain de l'ordre procède, dans la salle des chevaliers, richement décorée de tentures et d'ornements en velours cramoisi et or, à la réception solennelle des membres nouvellement nommés, et, après cette réception, la noble assemblée se rend en cortége dans la chapelle, où l'on célèbre une messe pontificale.

——o——

DE L'INFLUENCE DU PIANO DANS LA FAMILLE.

La mode en est heureusement un peu passée aujourd'hui, mais il fut un temps où l'on croyait se montrer fort spirituel en lançant des sarcasme plus ou moins neufs sur le piano et les pianistes. Par exemple, deux *gandins* se rencontraient-ils:

— Ah ! mon cher, quelle délicieuse personne que Mlle Clarisse Filandor !

— Je la connais: dix-huit ans, blonde et jolie.

— Oui, avec des yeux bleus et des cils noirs.

— Elle a deux cent mille francs de dot.

— Précisément ; plus, un oncle malade dont elle est seule héritière.

— Et pour comble d'agrément, elle ne joue pas du piano.

— J'allais le dire. Aussi n'est-ce pas une femme comme les autres, celle-là, c'est un ange.

Ou bien encore:

— Je cherche un appartement.

— Au midi, sans doute ?

— Non.

— Au nord, alors ?

— Non.

— Où ça donc voulez-vous vous loger ?

— Je cherche un appartement au midi ou au nord, au premier ou au cinquième étage, grand ou petit, peu m'importe, pourvu qu'il soit à l'abri des atteintes de tout piano.

— Ah ! mon bon, des appartements comme celui que vous désirez seraient trop beaux.... Il n'y en a pas.

Ou bien enfin :

— Les soirées de Mme Tanguin sont tristes. Il y va peu de monde.

— Est-ce qu'elle n'est pas aimable et ne fait pas bien les choses, Mme Tanguin?

— Mais si, elle est très aimable, au contraire; les rafraîchissements sont abondants et les potages circulent depuis une heure du matin. Seulement, elle a deux demoiselles qui jouent sur le piano des morceaux à quatre mains.

— C'est ça ! Voilà ce qui éloigne les invités. Ah ! le piano ! le piano ! qui nous délivrera du piano?

De pareilles plaisanteries semblent usées; mais on est loin encore de rendre au piano toute la justice qui lui est due. Cet instrument, si plein d'éclat dans une salle de concert, sous les doigts d'un virtuose, est pourtant, avant tout, l'instrument des réunions intimes. C'est à ce titre surtout qu'il mérite une sérieuse attention et qu'il a droit à toutes les sympathies.

Le piano, sans contredit, offre un grand attrait pour la famille. Il anime le *home*, comme disent les Anglais, et délasse des labeurs de la journée. Aussitôt le dîner terminé, un des enfants ouvre le meuble précieux et promène ses doigts sur le clavier pour rappeler quelque motif favori ou déchiffrer la partition d'un nouvel opéra. Le chef de la maison serait peut-être sorti ce soir-là pour aller prendre ailleurs des distractions que son intérieur semblait ne pouvoir lui offrir ; mais, attirré par les sons de l'instrument, il passe au salon, où les autres enfants et sa femme viendront bientôt le rejoindre.

Après ce premier motif joué en vient un autre, puis un autre et un autre encore; si bien que les heures s'écoulent ainsi dans la plus charmante et la plus heureuse intimité, à l'audition d'un concert, modeste sans doute, mais plein d'attrait pour tous.

Si l'oreille souffre parfois de l'inexpérience de l'exécutant, le cœur, plus indulgent que l'oreille, pardonne aussitôt les maladresses du jeune musicien, et de ces bonnes et admirables soirées, résulte toujours le raffermissement des plus douces et des plus saintes affections, les affections de famille.

Dans les grandes villes, où tant de plaisirs, plus ou moins coûteux toujours, et où tant de distractions, souvent dangereuses, viennent chaque soir solliciter hors de chez lui le père de famille, le piano est un véritable ami, économe et prudent, qui retient le chef de la maison auprès de ses enfants, et parle parfois plus sûrement à l'âme que les plus beaux livres des plus fameux moralistes.

Le piano a, bien plus souvent qu'on ne le croit généralement, triomphé de l'estaminet et des cercles, où le jeu est presque toujours le véritable but des réunions, dont la conversation n'est que le prétexte.

Mais c'est surtout en dehors des grands centres de population, dans les petites villes et la campagne, que le piano exerce toute sa bienfaisante influence. Que faire pendant les longues soirées d'hiver, où chacun renfermé chez soi, vit de ses propres ressources intellectuelles? — De la musique avant tout. Et quel genre de musique pourrait-on faire, si ce n'est de la musique de piano ? Le piano est à lui seul tout un orchestre, autant par l'étendue de l'échelle des sons que par l'heureuse disposition du clavier, lequel permet, comme on sait, d'exécuter avec facilité plusieurs parties simultanées. Il rappelle avec bonheur les morceaux d'orchestre qu'on a entendus, et donne une idée très suffisante des grandes compositions aux exécutions desqu'elles on n'a pu assister. Aussi le piano a-t-il été de tout temps l'instrument favori des compositeurs Des chefs-d'œuvre nombreux ont été écrits pour cet instrument par tous les grands musiciens classiques et modernes.

Et voilà précisément les raisons qui ont fait du piano un meuble depuis longtemps indispensable, non-seulement dans chaque maison en France, mais partout à l'étranger.

Le rôle du piano, d'ordinaire tout de gaieté et de tendre plaisir, est devenu, dans de certaines circonstances, le douloureux interprète des plus navrantes et des plus lugubres émotions. Chopin, sentant la mort approcher, voulut dire un éternel adieu à l'instrument qui avait traduit ses poétiques inspirations et lui avait valu tous ses succès. On avança un piano jusque auprès du lit du malade ; Chopin, l'œil voilé par la mort et les mains glacées, essaya de tirer quelques sons de l'instrument. Une mélodie suave, pénétrante et toute remplie de regrets, se fit entendre, mais le musicien ne put achever sa douloureuse improvisation. Il retomba couché sur son lit de souffrances et mourut quelques heures après.

Lablache, l'incomparable artiste, l'homme de bien par excellence, dont le monde musical portera toujours le deuil, tenta de chanter en mourant, afin, disait-il, de finir comme il avait toujours vécu, dans le culte de son art. — Va, dit-il à un de ses enfants, va te mettre au piano et accompagne-moi.

Le fils, le cœur navré, les yeux en pleurs, mais s'efforçant de cacher son émotion, obéit à son père.

Lablache chanta alors le premier couplet d'une romance anglaise, douce et triste à la fois: *Home, sweet home.* (Maison, douce maison. — Il avait tant aimé la famille, lui!) Mais, au second couplet, la gorge du chanteur se contracta et pas un son ne put sortir.

— Ah ! dit Lablache, je ne puis plus chanter, je suis un homme perdu.

Et il mourut en effet la nuit de ce jour.

Une autre fois, c'était à Madrid.... Mais je m'arrête, car ce n'est point pour évoquer de funèbres souvenirs que j'ai entrepris d'esquisser cet article. J'en ai dit assez, je crois, pour faire justice de toutes les fades plaisanteries qui ont le piano pour objet, et pour montrer son heureuse influence dans la famille, où il trouve sa véritable place. « Rien ne séduit, a dit Ovide, comme une » belle voix: que les jeunes filles apprennent » donc à chanter; plus d'une a fait ainsi ou- » blier sa laideur. Quelles retiennent, soit » les airs que nous entendons sur nos thé- » âtres, soit quelques chansons égyptiennes. » Celle qui veut profiter de mes avis doit » savoir également tenir le plètre de la main » droite et la cythare de la main gauche. »

Le conseil d'Ovide était excellent. Il serait meilleur encore de nos jours, où le plètre misérable et la chétive cythare sont remplacés par le piano.

Oscar Comettant.

FIN.

